

L'INNOMMABLE

OUVRAGES DE SAMUEL BECKETT



Romans et nouvelles

Bande et sarabande Murphy
Watt (“double”, n° 48)
Premier amour
Mercier et Camier (“double”, n° 38)
Molloy (“double”, n° 7)
Malone meurt (“double”, n° 30)
L’Innommable (“double”, n° 31)
Nouvelles (L’expulsé, Le calmant, La fin) et Textes pour rien
L’Image
Comment c’est
Têtes-mortes (D’un ouvrage abandonné, Assez, Imagination morte imaginez, Bing, Sans)
Le Dépeupleur
Pour finir encore et autres foirades (Immobile, Foirades I-IV, Au loin un oiseau, Se voir, Un soir, La falaise, Plafond, Ni l’un ni l’autre)
Compagnie
Mal vu mal dit
Cap au pire
Soubresauts

Poèmes

Les Os d’Echo
Poèmes, *suivi de* Mirlitonnades

Essais

Proust
Le Monde et le pantalon, *suivi de* Peintres de l’empêchement Trois dialogues

Théâtre, télévision et radio

Eleutheria
En attendant Godot
Fin de partie
Tous ceux qui tombent
La Dernière bande, *suivi de* Cendres
Oh les beaux jours, *suivi de* Pas moi
Comédie et actes divers (Va-et-vient, Cascando, Paroles et musique, Dis Joe, Acte sans paroles I, Acte sans paroles II, Film, Souffle)
Pas, *suivi de* Quatre esquisses (Fragment de théâtre I, Fragment de théâtre II, Pochade radiophonique, Esquisse radiophonique)
Catastrophe et autres dramaticules (Cette fois, Solo, Berceuse, Impromptu d’Ohio, Quoi où)
Quad et autres pièces pour la télévision (Trio du Fantôme,... que nuages..., Nacht und Traume), *suivi de* L’épuisé *par* Gilles Deleuze

SAMUEL BECKETT

L'INNOMMABLE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1953/2004 by Les Éditions de Minuit
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN 978-2-7073-1891-6

Où maintenant ? Quand maintenant ? Qui maintenant ? Sans me le demander. Dire je. Sans le penser. Appeler ça des questions, des hypothèses. Aller de l'avant, appeler ça aller, appeler ça de l'avant. Se peut-il qu'un jour, premier pas va, j'y sois simplement resté, où, au lieu de sortir, selon une vieille habitude, passer jour et nuit aussi loin que possible de chez moi, ce n'était pas loin. Cela a pu commencer ainsi. Je ne me poserai plus de question. On croit seulement se reposer, afin de mieux agir par la suite, ou sans arrière-pensée, et voilà qu'en très peu de temps on est dans l'impossibilité de plus jamais rien faire. Peu importe comment cela s'est produit. Cela, dire cela, sans savoir quoi. Peut-être n'ai-je fait qu'entériner un vieil état de fait. Mais je n'ai rien fait. J'ai l'air de parler, ce n'est pas moi, de moi, ce n'est pas de moi. Ces quelques généralisations pour commencer. Comment faire, comment vais-je faire, que dois-je faire, dans la situation où je suis, comment procéder ? Par pure aporie ou bien par affirmations et négations infirmées au fur et à mesure, ou tôt ou tard. Cela d'une façon générale. Il doit y avoir d'autres biais. Sinon ce serait à désespérer de tout. Mais c'est à désespérer de tout. À remarquer, avant d'aller plus loin, de l'avant, que je dis aporie sans savoir ce que ça veut dire. Peut-on être éphectique autrement qu'à son insu ? Je ne sais pas. Les oui et non, c'est autre chose, ils me reviendront à mesure que je progresserai, et la façon de chier dessus, tôt ou tard, comme un oiseau, sans en oublier un seul. On dit ça. Le fait semble être, si dans la situation où je suis on peut parler de faits, non seulement que je vais avoir à parler de choses dont je ne peux parler, mais encore, ce qui est encore plus intéressant, que je, ce qui est encore plus intéressant, que je, je ne sais plus, ça ne fait rien. Cependant je suis obligé de parler. Je ne me tairai jamais. Jamais.

Je ne serai pas seul, les premiers temps. Je le suis bien sûr. Seul. C'est vite dit. Il faut dire vite. Et sait-on jamais, dans une obscurité pareille ? Je vais avoir de la compagnie. Pour commencer. Quelques pantins. Je les supprimerai par la suite. Si je peux. Et les objets, quelle doit être l'attitude vis-à-vis des objets ? Tout d'abord, en faut-il ? Quelle question. Mais je ne me cache pas qu'ils sont à prévoir. Le mieux est de ne rien arrêter à ce sujet, à l'avance. Si un objet se présente, pour une raison ou pour une autre, en tenir compte. Là où il y a des gens, dit-on, il y a des choses. Est-ce à dire qu'en admettant ceux-là il faut admettre celles-ci ? C'est à voir. Ce qu'il faut éviter, je ne sais pourquoi, c'est l'esprit de système. Gens avec choses, gens sans choses, choses sans gens, peu importe, je compte bien pouvoir balayer tout ça en très peu de temps. Je ne vois pas comment. Le plus simple serait de ne pas commencer. Mais je suis obligé de commencer. C'est-à-dire que je suis obligé de continuer. Je finirai peut-être par être très entouré, dans un capharnaüm. Allées et venues incessantes, atmosphère de bazar. Je suis tranquille, allez.

Malone est là. De sa vivacité mortelle il ne reste que peu de traces. Il passe devant moi à des intervalles sans doute réguliers, à moins que ce ne soit moi qui passe devant lui. Non, une fois pour toutes, je ne bouge plus. Il passe, immobile. Mais il sera peu question de Malone, de qui il n'y a plus rien à attendre. Personnellement je n'ai pas l'intention de m'ennuyer. C'est en le voyant, lui, que je me suis demandé si nous jetons une ombre. Impossible de le savoir. Il passe près de moi, à quelques pieds, lentement, toujours dans le même sens. Je crois bien que c'est lui. Ce chapeau sans bords me paraît concluant. Des deux mains il soutient sa mâchoire. Il passe sans m'adresser la parole. Peut-être qu'il ne me voit pas. Un de ces jours je l'interpellerais, je dirai, je ne sais pas, je trouverai, le moment venu. Il n'y a pas de jours ici, mais je me sers de la formule. Je le vois de la tête jusqu'à la taille. Il s'arrête à la taille, pour moi. Le buste est droit. Mais j'ignore s'il est debout ou à genoux. Il est peut-être assis. Je le vois de profil. Parfois je me dis, Ne serait-ce pas plutôt Molloy ? C'est peut-être Molloy, portant le chapeau de Malone. Mais il est plus raisonnable de supposer que c'est Malone, portant son propre chapeau. Tiens, voilà le premier objet, le chapeau de Malone. Je ne lui vois pas d'autres vêtements. Quant à Molloy, il n'est peut-être pas ici. Le pourrait-il à mon insu ? L'endroit est sans doute vaste. De faibles lumières semblent marquer par moments une manière de

lointain. À vrai dire, je les crois tous ici, à partir de Murphy tout au moins, je nous crois tous ici, mais jusqu'à présent je n'ai aperçu que Malone. Autre hypothèse : ils ont été ici, mais n'y sont plus. Je vais l'examiner, à ma façon. Y a-t-il d'autres fonds, plus bas ? Auxquels on accède par celui-ci ? Stupide hantise de la profondeur. Y a-t-il pour nous d'autres lieux prévus, dont celui où je suis, avec Malone, n'est que le narthex ? Moi qui croyais en avoir fini des stages. Non, non, je nous sais tous ici pour toujours, depuis toujours.

Je ne me poserai plus de questions. Ne s'agit-il plutôt de l'endroit où l'on finit de se dissiper ? Un jour viendra-t-il où Malone ne passera plus devant moi ? Un jour viendra-t-il où Malone passera devant là où j'avais été ? Un jour viendra-t-il où un autre passera devant là où j'avais été ? Je n'ai pas d'opinion.

Si je n'étais pas insensible, sa barbe me ferait pitié. Elle tombe en deux maigres torsades de longueur inégale, de part et d'autre du menton. Fut-il un temps où moi aussi je tournais ainsi ? Non, j'ai toujours été assis à cette même place, les mains sur les genoux, regardant devant moi comme un grand-duc dans une volière. Les larmes ruissellent le long de mes joues sans que j'éprouve le besoin de cligner les yeux. Qu'est-ce qui me fait pleurer ainsi ? De temps en temps. Il n'y a rien ici qui puisse attrister. C'est peut-être de la cervelle liquéfiée. Le bonheur passé en tout cas m'est complètement sorti de la mémoire, si tant est qu'il y fût jamais présent. Si j'accomplis d'autres fonctions naturelles, c'est à mon insu. Rien ne me dérange jamais. Néanmoins je suis inquiet. Rien ne change ici depuis que je suis ici, mais je n'ose en conclure que rien ne changera jamais. Voyons un peu où ces considérations conduisent. Je suis, depuis que je suis, ici, mes apparitions ailleurs ayant été assurées par des tiers. Pendant ce temps tout s'est passé dans le plus grand calme, l'ordre le plus parfait, hormis quelques manifestations dont le sens m'échappe. Non, ce n'est pas que leur sens m'échappe, car le mien m'échappe tout autant. Tout ici, non, je ne le dirai pas, ne pouvant pas. Je ne dois mon existence à personne, ces lueurs ne sont pas de celles qui éclairent ou brûlent. N'allant nulle part, ne venant de nulle part, Malone passe. D'où me viennent ces notions d'ancêtres, de maisons où l'on allume, la nuit venue, et tant d'autres ? J'ai cherché partout. Et

toutes ces questions que je me pose. Ce n'est pas dans un esprit de curiosité. Je ne peux pas me taire. Je n'ai besoin de rien savoir sur moi. Ici tout est clair. Non, tout n'est pas clair. Mais il faut que le discours se fasse. Alors on invente des obscurités. C'est de la rhétorique. Qu'ont-elles donc de si étrange, ces lumières auxquelles je ne demande de rien signifier, presque de déplacé ? Est-ce leur irrégularité, leur instabilité, leur brillant tantôt fort, tantôt faible, mais ne dépassant jamais la puissance d'une ou deux bougies ? Malone, lui, paraît et disparaît avec une exactitude de mécanique, toujours à la même distance de moi, à la même vitesse, dans le même sens, dans la même attitude. Mais le jeu des lumières est vraiment imprévisible. Il faut dire qu'à un œil moins averti que le mien elles échapperaient probablement tout à fait. Mais même au mien n'échappent-elles pas par moments ? Elles sont peut-être permanentes et fixes, perçues par moi avec vacillation et par intermittence. J'espère que j'aurai l'occasion de revenir sur cette question. Mais je dirai dès maintenant, pour plus de sûreté, que j'attends beaucoup de ces lumières comme d'ailleurs de tout élément analogue d'incertitude vraisemblable pour m'aider à continuer et éventuellement à conclure. Ceci dit, je continue, il le faut. Oui, qu'est-ce que je disais, de la parfaite tenue jusqu'à présent de cet endroit, puis-je conclure qu'il en sera toujours ainsi ? Je le peux évidemment. Mais le seul fait de me poser cette question me laisse songeur. J'ai beau me dire qu'elle n'a pas d'autre but que d'alimenter le discours à un moment donné, où il risque de s'évanouir, cette excellente explication ne me satisfait pas. Se peut-il que je sois la proie d'une véritable préoccupation, comme qui dirait un besoin de savoir ? Je ne sais pas. Je vais essayer autre chose. Si un jour un changement devait intervenir, issu d'un principe de désordre déjà dans la place, ou en chemin vers elle, alors quoi ? Cela semble dépendre de la nature du changement en question. Mais non, ici tout changement serait funeste, me ramènerait rue de la Gaîté séance tenante. Autre chose. N'y a-t-il vraiment rien de changé depuis que je suis ici ? Franchement, la main sur le cœur, attendez, à ma connaissance, rien. Mais l'endroit, je l'ai déjà signalé, est peut-être vaste, comme il peut n'avoir que douze pieds de diamètre. Pour ce qui est d'en pouvoir reconnaître les confins, les deux cas se valent. Il me plaît de croire que j'en occupe le centre, mais rien n'est moins sûr. En un sens, il vaudrait mieux que je sois assis au bord, puisque je regarde toujours dans la même direction. Mais tel n'est certainement pas le cas. Car alors Malone, tournant autour de moi comme il le fait, sortirait de l'enceinte à chacune de ses

révolutions, ce qui est manifestement impossible. Mais au fait, tourne-t-il vraiment, ou ne fait-il que passer devant moi, en ligne droite ? Non, il tourne, je le sens, et autour de moi, comme la planète autour de son soleil. S'il faisait du bruit, je l'entendrais sans cesse, à droite, dans mon dos, à gauche, avant de le revoir. Mais il n'en fait aucun, car je ne suis pas sourd, j'en ai la certitude, c'est-à-dire la quasi-certitude. Enfin, entre le centre et le bord il y a de la marge, et je peux très bien être sis quelque part entre les deux. Il est également possible, je ne me le cache pas, que je sois moi aussi emporté dans un mouvement perpétuel, accompagné de Malone, comme la terre de sa lune. Je me serais donc plaint sans cause du désordre des lumières, simple effet de mon obstination à les supposer toujours les mêmes et vues du même point. Tout est possible, ou presque. Mais le plus simple vraiment est de me considérer comme fixe et au centre de cet endroit, quelles qu'en soient la forme et l'étendue. Cela m'est aussi le plus agréable sans doute. En somme : aucun changement depuis que je suis ici, apparemment ; désordre des lumières peut-être une illusion ; tout changement à craindre ; incompréhensible inquiétude.

Que je ne sois pas complètement sourd est ce qui ressort clairement des bruits qui me parviennent. Car si le silence ici est presque total, il ne l'est pas tout à fait. Je me rappelle le premier bruit entendu dans cet endroit, je l'ai souvent entendu depuis. Car je dois supposer un commencement à mon séjour ici, ne serait-ce que pour la commodité du récit. L'enfer lui-même, quoique éternel, date de la révolte de Lucifer. Il m'est donc loisible, à la lumière de cette lointaine analogie, de me croire ici pour toujours, mais non pas depuis toujours. Voilà qui va singulièrement faciliter mon exposé. La mémoire notamment, dont je pensais devoir m'interdire l'usage, va avoir son mot à dire, le cas échéant. C'est au bas mot mille mots sur lesquels je ne comptais pas. J'en aurai peut-être besoin. Donc après une période de silence immaculé, un faible cri se fit entendre. Je ne sais si Malone l'entendit aussi. Je fus surpris, le mot n'est pas trop fort. Après un si long silence un petit cri, aussitôt étouffé. Quant à savoir quel genre de créature le poussa et le pousse toujours, si c'est le même, de loin en loin, impossible. Pas un être humain en tout cas, il n'y a pas d'êtres humains ici, ou, s'il y en a, ils ont fini de crier. Est-ce Malone le coupable ? Est-ce moi ? Ne serait-ce qu'une simple vesse, il en est de déchirantes ? Déplorable manie, dès qu'il se produit quelque chose, de vouloir savoir quoi. Si seulement je n'étais pas

dans l'obligation de manifester. Et pourquoi parler de cri ? C'est peut-être une chose qui se brise, deux choses qui se heurtent. Il y a des bruits ici, de temps en temps, que cela suffise. Ce cri pour commencer, puisqu'il fut le premier. Et d'autres, assez différents. Je commence à les connaître. Je ne les connais pas tous. On peut mourir à soixante-dix ans sans avoir jamais eu la possibilité d'admirer la comète de Halley.

Cela m'aiderait, puisqu'à moi aussi je dois attribuer un commencement, si je pouvais le situer par rapport à celui de ma demeure. Ai-je attendu quelque part ailleurs que cet endroit fût prêt à me recevoir ? Ou est-ce lui qui a attendu que je vinsse le peupler ? Au point de vue de l'utilité, c'est la première de ces hypothèses de loin la meilleure, et j'aurai souvent l'occasion de m'en réclamer. Mais elles sont déplaisantes toutes les deux. Je dirai donc que nos commencements coïncident, que cet endroit fut fait pour moi, et moi pour lui, au même instant. Et les bruits que je ne connais pas encore sont ceux qui ne se sont pas encore fait entendre. Mais ils ne changeront rien. Le cri n'a rien changé, même la première fois. Et ma surprise ? Je devais m'y attendre.

Il serait sans doute temps que je donne un compagnon à Malone. Mais je parlerai d'abord d'un incident qui ne s'est produit qu'une seule fois, jusqu'à présent. J'en attends le retour sans impatience. Deux formes donc, oblongues comme l'homme, sont entrées en collision devant moi. Elles sont tombées et je ne les ai plus vues. J'ai naturellement pensé au pseudo-couple Mercier-Camier. La prochaine fois qu'elles entreront dans le champ, allant lentement l'une vers l'autre, je saurai qu'elles vont se heurter, tomber et disparaître, et cela me permettra peut-être de les observer mieux. Ce n'est pas vrai. Je vois Malone aussi mal que la première fois. C'est que, regardant toujours dans la même direction, je ne peux voir, je ne dirai pas distinctement, mais aussi distinctement que la visibilité le permet, que ce qui se passe droit devant moi, c'est-à-dire, en l'occurrence, la collision, suivie de la chute et de la disparition. Leur approche, je ne la verrai jamais que confusément, du coin de l'œil, et de quel œil. Car elles aussi ont dû arriver en ligne courbe et, bien entendu, tout près de moi. Car la visibilité, à moins que ce ne soit l'état de ma vue, ne me permet de voir que ce qui est tout près de moi. J'ajouterai que mon siège semble être quelque peu

surélevé, par rapport au niveau du sol environnant, si c'est du sol. C'est peut-être de l'eau, ou quelque autre liquide. De sorte que, pour voir dans les meilleures conditions ce même qui se passe droit devant moi, je devrais baisser un peu les yeux. Mais je ne baisse plus les yeux. En somme : je ne vois que ce qui se présente droit devant moi ; je ne vois que ce qui se présente tout près de moi ; ce que je vois le mieux, je le vois mal.

Pourquoi me suis-je fait représenter parmi les hommes, dans la lumière ? Il me semble que je n'y étais pour rien. Passons. Je les vois encore, mes délégués. Ils m'en ont raconté sur les hommes, sur la lumière. Je n'ai pas voulu les croire. N'empêche qu'il m'en est resté. Mais où, quand, par quelle voie, me suis-je entretenu avec ces messieurs ? Sont-ils venus me déranger ici ? Non, ici personne ne m'a jamais dérangé. Ailleurs alors. Mais je n'ai jamais été ailleurs. Cela ne peut cependant être que d'eux que j'ai appris ce que je sais sur les hommes et leur façon de s'en arranger. C'est peu de chose. Je m'en serais passé. Je ne dis pas que cela ne servira jamais à rien. Je saurai l'utiliser, s'il le faut. Cela m'est déjà arrivé. Ce qui me laisse perplexe, c'est de devoir ces connaissances à des gens avec qui je n'ai jamais pu entrer en communication. Enfin le fait est là. À moins que ce ne soient des connaissances innées, comme celles ayant trait au bien et au mal. Cela me semble peu vraisemblable. Une connaissance innée de ma mère, par exemple, est-ce concevable ? Pas pour moi. Ce sont ces messieurs qui m'ont parlé d'elle. C'était un de leurs sujets préférés. Ils m'ont également affranchi sur Dieu. Ils m'ont dit que c'est de lui que je relève en dernière analyse. Ils le tenaient de ses représentants à Bally je ne sais plus quoi, endroit qui, à les en croire, m'aurait infligé le jour. Et de soutenir mordicus que c'était là un beau cadeau. Mais c'étaient surtout mes semblables qu'ils voulaient me faire avaler. Ils y mettaient un zèle et un acharnement incroyables. Je ne me rappelle rien de ces entretiens. Je ne devais pas y comprendre grand'chose. Mais j'ai retenu quelques descriptions malgré moi. Ils me faisaient des cours sur l'amour, sur l'intelligence, précieux, précieux. U doit y avoir longtemps de tout ça. Ce sont eux aussi qui m'ont appris à compter, à raisonner. Ce sont des trucs qui m'ont rendu des services, je ne dirai pas le contraire, des services dont je n'aurais pas eu besoin si on m'avait laissé tranquille. J'en use encore, pour me gratter. Sales types, les poches pleines de venins et de cautères. C'étaient peut-être des cours par correspondance. Pourtant j'ai l'impression de les avoir vus. Sur

des photos peut-être. Depuis quand ce bourrage de crâne a-t-il cessé ? Et a-t-il cessé ? Encore quelques questions, les dernières. Est-ce seulement l'accalmie ? Ils étaient quatre ou cinq à me harceler, sous le prétexte de me faire leur rapport. L'un d'eux en particulier, de nom Basile je crois, m'inspirait une forte répugnance. Sans ouvrir la bouche, rien qu'en me fixant avec ses yeux éteints d'avoir tant vu, il me rendait chaque fois un peu plus tel qu'il me voulait. Tapi dans les ténèbres, me regarde-t-il encore ? Usurpe-t-il encore mon nom, celui qu'ils m'ont collé, dans leur siècle, patient, de saison en saison ? Non, non, ici je suis en sûreté, m'amusant à chercher qui a pu m'infliger ces blessures insignifiantes.

L'autre vient droit sur moi. Il fait son entrée comme au travers de lourdes tentures, avance de quelques pas encore, me regarde, puis se retire à reculons. Ployé, il semble porter à bout de bras des objets pesants, je ne sais lesquels. Ce que je vois le mieux de lui, c'est son chapeau. Le sommet en est tout usé, comme une vieille semelle, laissant passer quelques cheveux gris. Son regard, levé assez longuement vers moi, je le sens implorant, comme si je pouvais faire quelque chose pour lui. Autre impression, non moins fausse probablement : il m'apporte des présents et n'ose les donner. Il les remporte, ou bien il les lâche et ils disparaissent. Il ne vient pas souvent, je ne peux être plus précis, mais à coup sûr régulièrement. Sa visite n'a jamais coïncidé, jusqu'à présent, avec le passage de Malone. Mais cela arrivera peut-être. Ce ne serait pas forcément une entorse à l'ordre qui règne ici. Car si je suis en mesure de calculer à quelques pouces près l'orbite de Malone, en admettant qu'il passe à trois pieds de moi, ce qui n'est pas sûr, par contre je ne possède sur le parcours de l'autre qu'une notion des plus confuses, vu l'impossibilité où je suis, non seulement de mesurer le temps, ce qui suffit déjà à empêcher tout calcul à ce sujet, mais aussi de comparer leurs vitesses de déplacement respectives. J'ignore donc si j'aurai jamais l'avantage de les voir tous les deux ensemble. Mais j'incline à croire que oui. Car si je ne devais jamais les voir ensemble, il faudrait que devant moi Malone succède à l'autre, ou le précède, toujours dans les mêmes délais exactement. Non, je me trompe. Car le décalage peut très bien varier (et il me semble que c'est le cas) sans qu'il soit jamais supprimé tout à fait. Cet intervalle vacillant m'engage néanmoins à penser que mes deux fidèles se rencontreront un jour, se heurteront et peut-être se renverseront. J'ai dit qu'ici tout se répète tôt ou tard, non j'allais le dire, puis je me suis ravisé.

Mais les rencontres ne font-elles pas exception à cette règle ? La seule rencontre dont j'aie été témoin, il y a fort longtemps, ne s'est pas renouvelée encore. Ce fut peut-être la fin de quelque chose. Et je serai peut-être débarrassé de Malone et de l'autre, non pas qu'ils me dérangent, le jour où je les verrai ensemble, c'est-à-dire en collision. Malheureusement il n'y a pas qu'eux qui circulent ici. D'autres viennent vers moi, passent devant moi, tournent autour de moi. Sans doute ne les connais-je pas tous encore. Ils ne me dérangent pas, je ne le répéterai jamais assez. Mais à la longue cela pourrait devenir fastidieux. Je ne vois pas comment. Mais le cas est à envisager. On met des choses en branle sans se soucier du moyen de les faire cesser. Afin de parler. On se met à parler comme si l'on pouvait s'arrêter en le voulant. C'est bien ainsi. La recherche du moyen de faire cesser les choses, taire sa voix, est ce qui permet au discours de se poursuivre. Non, je ne dois pas essayer de penser. Dire simplement ce qu'il en est, c'est préférable. Les choses, les figures, les bruits, les lumières, dont ma hâte de parler affuble lâchement cet endroit, il faut de toute façon, en dehors de toute question de procédé, que j'arrive à les en bannir. Souci de vérité dans la rage de dire. D'où l'intérêt de la possibilité d'un débarras par voie de rencontre. Mais doucement. D'abord salir, ensuite nettoyer.

Si je m'occupais un peu de moi, pour changer. J'y serai acculé tôt ou tard. Cela semble impossible, au premier abord. Me faire charrier, moi, dans le même tombereau que mes créatures ? Dire de moi que je vois ceci, que je sens cela, que je crains, espère, ignore, sais ? Oui, je le dirai, et de moi seul. Impassible, immobile, muet, soutenant sa mâchoire, Malone tourne, étranger pour toujours à mes faiblesses. En voilà un qui n'est pas comme moi je ne saurai jamais ne pas être. J'ai beau ne pas bouger, c'est lui le dieu. Et l'autre. Je lui ai prêté des yeux implorants, des offrandes pour moi, un besoin d'aide. Il ne me regarde pas, ne me connaît pas, ne manque de rien. Moi seul suis homme et tout le reste divin.

L'air, l'air, essayons voir ce qu'il y a à tirer de ce vieux thème. D'un gris tout juste transparent dans mon voisinage immédiat, en dehors de ce cercle charmé il s'étale en fines nappes impénétrables, d'un ton à peine plus foncé. Est-ce moi qui jette cette faible clarté qui me permet de distinguer ce qui se passe sous mon nez ? Je ne vois pas l'utilité de le supposer, pour le

moment. La nuit la plus profonde se laisse percer à la longue, jusqu'à un certain point, je l'ai entendu dire, sans l'aide d'autre lumière que celle du ciel noirci et de la terre elle-même. Ici rien de nocturne. Ce gris, pour-être d'abord ténébreux, puis franchement opaque, n'en est pas moins d'une assez forte luminosité. Mais au fait, cet écran où mon regard se bute, tout en persistant à y voir de l'air, ne serait-ce pas plutôt l'enceinte, d'une densité de plombagine ? Pour tirer cette question au clair j'aurais besoin d'un bâton ainsi que des moyens de m'en servir, celui-là étant peu de chose en l'absence de ceux-ci, et inversement. J'aurais besoin aussi, je le note en passant, de participes futurs et conditionnels. Alors je le lancerais, tel un javelot, droit devant moi, et ce qui me cerne de si près et m'empêche de voir, je saurais si c'est du vide toujours, ou si c'est du plein, selon le bruit que j'entendrais. Ou, sans le lâcher, pour ne pas m'exposer à le perdre pour toujours, je m'en servirais comme d'une épée et frapperais d'estoc soit l'air, soit la muraille. Mais l'époque des bâtons est révolue, ici je ne peux compter strictement que sur mon corps, mon corps incapable du moindre mouvement et dont les yeux eux-mêmes ne peuvent plus se fermer comme ils le faisaient autrefois, d'après Basile et consorts, pour me reposer de voir et de ne pouvoir voir ou simplement pour m'aider à dormir, ni se détourner, ni se baisser, ni se lever au ciel, tout en restant ouverts, mais sont contraints, centrés et écarquillés, de fixer sans arrêt le court couloir devant eux, où il ne se passe rien, 99 % du temps. Ils doivent être rouges comme des charbons ardents. Je me demande quelquefois si les deux rétines ne se font pas face. Du reste, à bien y réfléchir, ce gris est légèrement rosé, comme le plumage de certains oiseaux, dont le cacatois je crois.

Que tout devienne noir, que tout devienne clair, que tout reste gris, c'est le gris qui s'impose, pour commencer, étant ce qu'il est, pouvant ce qu'il peut, fait de clair et de noir, pouvant se vider de celui-ci, de celui-là, pour n'être plus que l'autre. Mais je me fais peut-être sur le gris, dans le gris, des illusions.

Comment, dans ces conditions, fais-je pour écrire, à ne considérer de cette amère folie que l'aspect manuel ? Je ne sais pas. Je pourrais le savoir. Mais je ne le saurai pas. Pas cette fois-ci. C'est moi qui écris, moi qui ne puis lever la main de mon genou. C'est moi qui pense, juste assez pour

écrire, moi dont la tête est loin. Je suis Mathieu et je suis l'ange, moi venu avant la croix, avant la faute, venu au monde, venu ici.

J'ajoute, pour plus de sûreté, ceci. Ces choses que je dis, que je vais dire, si je peux, ne sont plus, ou pas encore, ou ne furent jamais, ou ne seront jamais, ou si elles furent, ou si elles sont, ou si elles seront, ne furent pas ici, ne sont pas ici, ne seront pas ici, mais ailleurs. Mais moi je suis ici. Je suis donc obligé d'ajouter encore ceci. Moi que voici, moi qui suis ici, qui ne peux pas parler, ne peux pas penser, et qui dois parler, donc penser peut-être un peu, ne le peux seulement par rapport à moi qui suis ici, à ici où je suis, mais le peux un peu, suffisamment, je ne sais pas comment, il ne s'agit pas de cela, par rapport à moi qui fus ailleurs, qui serai ailleurs, et à ces endroits où je fus, où je serai. Mais je n'ai jamais été ailleurs, quelque incertain que soit l'avenir. Et le plus simple est de dire que ce que je dis, ce que je dirai, si je peux, se rapporte à l'endroit où je suis, à moi qui y suis, malgré l'impossibilité où je suis d'y penser, d'en parler, à cause de la nécessité où je suis d'en parler, donc d'y penser peut-être un peu. Autre chose : ce que je dis, ce que je dirai peut-être, à ce sujet, à mon sujet, au sujet de ma demeure, est déjà dit, puisque, étant ici depuis toujours, j'y suis encore. Enfin un raisonnement qui me plaît, digne de ma situation. Je n'ai donc pas d'inquiétude à avoir. Cependant je suis inquiet. Je ne vais donc pas au désastre, je ne vais nulle part, mes aventures sont terminées, mes dits dits, j'appelle ça des aventures. Cependant je sens que non. Et je crains fort, puisqu'il ne peut s'agir que de moi et de cet endroit, que je ne sois encore une fois en train d'y mettre fin, en en parlant. Ce qui ne tirerait pas à conséquence, au contraire, n'était l'obligation où je serai, une fois débarrassé, de recommencer, à partir de nulle part, de personne et de rien, pour y aboutir à nouveau, par des voies nouvelles bien sûr, ou par les anciennes, chaque fois méconnaissable. D'où une certaine confusion dans les exordes, le temps de situer le condamné et d'en faire la toilette. Mais je ne désespère pas de pouvoir un jour m'épargner, sans me taire. Et ce jour-là, je ne sais pourquoi, je pourrai me taire, je pourrai finir, je le sais. Oui, l'espoir est là, encore une fois, de ne pas me faire, de ne pas me perdre, de rester ici, où je me suis dit être depuis toujours, car il fallait vite dire quelque chose, de finir ici, ce serait merveilleux. Mais est-ce à souhaiter ? Oui, c'est à souhaiter, finir est à souhaiter, finir serait merveilleux, qui que je sois, où que je sois.

J'espère que ce préambule s'achèvera bientôt, au profit de l'exposé qui décidera de moi. Malheureusement j'ai peur, comme toujours, d'aller plus loin. Car aller plus loin, c'est m'en aller d'ici, me trouver, me perdre, disparaître et recommencer, inconnu d'abord, puis peu à peu tel que toujours, dans un autre endroit, où je me dirai avoir toujours été, dont je ne saurai rien, ne pourrai rien savoir, étant dans l'impossibilité de voir, de bouger, de penser, de parler, mais dont peu à peu, malgré ces handicaps, je saurai quelque chose, juste assez pour qu'il s'avère le même que toujours, celui qui a l'air fait pour moi et qui ne veut pas de moi, celui dont j'ai l'air de vouloir et dont je ne veux pas, au choix, celui dont je ne saurai sans doute jamais s'il m'engloutit ou s'il me vomit et qui n'est peut-être que l'intérieur de mon crâne lointain, où autrefois j'errais, maintenant suis fixe, perdu de petitesse, ou poussant contre les parois, de ma tête, de mes mains, de mes pieds, de mon dos, de ma poitrine, et toujours murmurant mes vieilles histoires, ma vieille histoire, comme pour la première fois. Il n'y a donc pas à avoir peur. Cependant j'ai peur, peur de ce que mes mots vont faire de moi, de ma cachette, encore une fois. N'y a-t-il vraiment rien de neuf à tenter ? J'ai indiqué mon espoir, mais il n'est pas sérieux. Et si je parlais pour ne rien dire, mais vraiment rien ? Ainsi j'évitais peut-être d'être grignoté comme par un vieux rat rassasié, et mon petit lit à baldaquin avec, un berceau, ou bien je me ferais grignoter moins vite, dans mon vieux berceau, et les chairs arrachées auraient le temps de se recoller, comme dans le Caucase, avant d'être arrachées à nouveau. Mais il semble impossible de parler pour ne rien dire, on croit y arriver, mais on oublie toujours quelque chose, un petit oui, un petit non, de quoi exterminer un régiment de dragons. Cependant je ne désespère pas, cette fois-ci, tout en disant qui je suis, où je suis, de ne pas me perdre, de ne pas partir, de finir ici. Ce qui empêche le miracle, c'est l'esprit de méthode, auquel j'ai été peut-être un peu trop sujet. Que Prométhée fût délivré vingt-neuf mille neuf cent soixante-dix ans avant d'avoir purgé sa peine, cela ne me fait bien sûr ni froid ni chaud. Car entre moi et ce misérable qui se moqua des dieux, inventa le feu, dénatura l'argile, domestiqua le cheval, en un mot obligea l'humanité, j'espère qu'il n'y a rien de commun. Mais la chose est à signaler. En somme : vais-je pouvoir parler de moi, de cet endroit, sans nous supprimer ? vais-je jamais pouvoir me taire ? y a-t-il un rapport entre ces deux questions ? On aime les enjeux. En voilà plusieurs, peut-être un seul.

Ces Murphy, Molloy et autres Malone, je n'en suis pas dupe. Ils m'ont fait perdre mon temps, rater ma peine, en me permettant de parler d'eux, quand il fallait parler seulement de moi, afin de pouvoir me taire. Mais je viens de dire que j'ai parlé de moi, que je suis en train de parler de moi. Je m'en fous de ce que je viens de dire. C'est maintenant que je vais parler de moi, pour la première fois. J'ai cru bien faire, en m'adjoignant ces souffredouleur. Je me suis trompé. Ils n'ont pas souffert mes douleurs, leurs douleurs ne sont rien, à côté des miennes, rien qu'une petite partie des miennes, celle dont je croyais pouvoir me détacher, pour la contempler. Que maintenant ils s'en aillent, eux et les autres, ceux qui m'ont servi, ceux qui attendent, qu'ils me rendent ce que je leur ai infligé et disparaissent, de ma vie, de mon souvenir, de mes hontes, de mes craintes. Voilà, il n'y a plus que moi ici, personne ne tourne autour de moi, personne ne vient vers moi, devant moi personne n'a jamais rencontré personne. Ces gens n'ont jamais été. N'ont jamais été que moi et ce vide opaque. Et les bruits ? Non plus, tout est silencieux. Et les lumières, sur lesquelles je comptais tant, faut-il les éteindre ? Oui, il le faut, il n'y a pas de lumières ici. Le gris non plus n'est pas, c'est noir qu'il fallait dire. Ne sont que moi, dont je ne sais rien, sinon que je n'en ai jamais parlé, et ce noir, dont je ne sais rien non plus, sinon qu'il est noir, et vide. Voilà donc ce dont, devant parler, je parlerai, jusqu'à ce que je n'aie plus à parler. Ça donnera ce que ça donnera. Et Basile et consorts ? Inexistants, inventés pour expliquer je ne sais plus quoi. Ah oui. Mensonges que tout ça. Dieu et les hommes, le jour et la nature, les élans du cœur et le moyen de comprendre, lâchement je les ai inventés, sans l'aide de personne, puisqu'il n'y a personne, pour retarder l'heure de parler de moi. Il n'en sera plus question.

Moi, dont je ne sais rien, je sais que j'ai les yeux ouverts, à cause des larmes qui en coulent sans cesse. Je me suis assis, les mains sur les genoux, à cause de la pression contre mes fesses, contre les plantes de mes pieds, contre mes mains, contre mes genoux. Contre les mains ce sont les genoux qui pressent, contre les genoux les mains, mais qu'est-ce qui presse contre les fesses, contre les plantes des pieds ? Je ne sais pas. Mon dos n'est pas soutenu. Je rapporte ces détails, pour m'assurer que je ne suis pas sur le dos, les jambes pliées et en l'air, les yeux fermés. Il est bon de s'assurer de sa position corporelle dès le début, avant de passer à des choses plus importantes. Mais qu'est-ce qui indique que je regarde droit devant moi, comme je l'ai indiqué ? Je me sens le dos droit, le cou droit et sans torsion et là-dessus la tête, bien assise, comme sur son bâtonnet la boule du bilboquet. Ces comparaisons sont déplacées. Puis il y a la façon de couler des larmes, qui me coulent sur toute la figure, des yeux aux mâchoires, et jusque dans le cou, comme elles ne sauraient le faire, il me semble, sur un visage penché, sur un visage renversé. Mais je ne dois pas confondre la droiture de la tête avec celle du regard, ni le plan vertical avec l'horizontal. Cette question en tout cas est secondaire, puisque je ne vois rien. Suis-je vêtu ? Je me suis souvent posé cette question, puis vite je parlais du chapeau de Malone, du manteau de Molloy, du costume de Murphy. Si je le suis, je ne le suis que légèrement. Car je sens mes larmes qui me rigolent sur la poitrine, sur les flancs, le long du dos. Ah oui, je suis vraiment baigné de larmes. Elles s'accumulent dans ma barbe et de là, quand elle ne peut plus en contenir – non, je n'ai pas de barbe, pas de cheveux non plus, c'est une grande boule lisse que je porte sur les épaules, sans linéaments, sauf les yeux, dont il ne reste plus que les orbites. Et sans la lointaine évidence de mes paumes, de mes plantes, dont je n'ai pas encore su me débarrasser, je me donnerais volontiers la forme, sinon la consistance, d'un œuf, avec deux trous n'importe où pour empêcher l'éclatement. Car comme consistance c'est plutôt du mucilage. Mais doucement, doucement, sinon je n'arriverai jamais. Donc comme possibilité vestimentaire je ne vois guère que des molletières pour le moment, avec peut-être quelques haillons par-ci par-là. Je ne dirai plus d'obscénités non plus. Pourquoi aurais-je un sexe, moi qui n'ai plus de nez ? Tout cela est tombé, toutes les choses qui dépassent, avec mes yeux mes cheveux, sans laisser de trace, tombé si bas si loin que je n'ai rien entendu, que ça tombe encore peut-être, mes cheveux lentement comme de la suie toujours, de la chute de mes oreilles rien entendu.

Superflu, petite âme toujours, l'amour je l'ai inventé, la musique, l'odeur du groseillier sauvage, pour m'éviter. Des organes, un dehors, c'est facile à imaginer, d'autres, un Dieu, c'est forcé, on les imagine, c'est facile, ça calme le principal, ça endort, un instant. Oui, Dieu, je n'y ai pas cru, fauteur de calme, un instant. Je ne ferai plus de pauses non plus. Ne puis-je donc rien garder de tout ce qui a porté mes pauvres pensées, ployé sous mes dires, pendant que moi je me cachais ? Ces orbites ruisselantes, je vais les sécher aussi, les boucher, voilà, c'est fait, ça ne coule plus, je suis une grande boule parlante, parlant de choses qui n'existent pas ou qui existent peut-être, impossible de le savoir, la question n'est pas là. Ah oui, que je change vite de chanson. Et après tout, pourquoi une boule, plutôt qu'autre chose, et pourquoi grande ? Pourquoi pas un cylindre, un petit cylindre ? Un œuf, un œuf moyen ? Non, non, c'est là la vieille bêtise, je me suis toujours su rond, solide et rond, sans oser le dire, sans aspérités, sans ouvertures, invisible peut-être, ou grand comme Sirius dans le Grand Chien, ces expressions n'ont pas de sens. Que je sois rond et dur, c'est tout ce qui importe, il y a certainement des raisons à cela, que je sois rond et dur, plutôt que d'une forme irrégulière quelconque et susceptible de se creuser de se bomber au hasard des chocs, mais c'en est fini des raisons. Le reste je l'abandonne, dont ce noir ridicule où j'ai cru un instant pouvoir baigner plus dignement que dans le gris. Quels trucs que ces histoires de clarté et d'obscurité. Et m'en suis-je payé. Mais est-ce que je roule, conformément à ma nature de boule, ou suis-je en équilibre quelque part, sur un de mes innombrables pôles ? Je me sens fortement tenté d'essayer de le savoir. De cette préoccupation si légitime en apparence, quelle tranche de discours à tirer. Mais qui ne me serait pas comptée. Non, entre moi et le droit au silence, le repos vivant, s'étend la même leçon que toujours, celle que je savais bien mais n'ai pas voulu dire, je ne sais pourquoi, par crainte du silence peut-être, ou croyant qu'il suffisait de dire n'importe quoi, donc de préférence des mensonges, afin de rester caché. Peu importe. Mais maintenant je m'en vais la dire, ma leçon, si je peux me la rappeler. Sous les cieux, sur les routes, dans les villes, dans les bois, dans les chambres, dans les montagnes, dans les plaines, au bord des mers, sur les flots, derrière mes homuncules, je n'ai pas toujours été triste, j'ai perdu mon temps, renié mes droits, raté ma peine, oublié ma leçon. Puis un petit enfer à ma façon, pas trop méchant, avec quelques gentils damnés à qui accrocher mes gémissements, une chose qui soupire de loin en loin et au loin par

éclairs la pitié en flammes attendant l'heure de nous promouvoir en cendres. Je parle, parle, car il le faut, mais je n'écoute pas, je cherche ma leçon, ma vie que je savais autrefois et n'ai pas voulu avouer, d'où peut-être par moments un léger manque de limpidité. Peut-être que cette fois-ci encore je ne ferai que chercher ma leçon, sans pouvoir la dire, tout en m'accompagnant dans une langue qui n'est pas la mienne. Mais au lieu de dire ce que j'ai eu le tort de dire, ce que je ne dirai plus, ce que je dirai peut-être, si je peux, ne ferais-je pas mieux de dire autre chose, même si ce n'est pas encore ce qu'il faut ? Je vais essayer, je vais essayer dans un autre présent, même si ce n'est pas encore le mien, sans pauses, sans pleurs, sans yeux, sans raisons. Mettons donc que je sois fixe quoique cela n'ait pas d'importance, que je sois fixe ou que roulant je change sans cesse de place, dans les airs ou en contact avec d'autres surfaces, ou que tantôt je roule, tantôt m'arrête, puisque je ne sens rien, ni quiétude ni changement, rien qui puisse servir de point de départ à une opinion à ce sujet, ce qui importerait peu si j'avais quelques connaissances d'ordre général et avec ça l'usage de la raison, mais voilà, je ne sens rien, je ne sais rien et pour ce qui est de penser, je le fais juste assez pour ne pas me taire, on ne peut pas appeler ça penser. Ne mettons donc rien, ni que je bouge, ni que je ne bouge pas, c'est plus sûr, puisque cela n'a pas d'importance, et passons aux choses qui en ont. Lesquelles ? Cette voix qui parle, se sachant mensongère, indifférente à ce qu'elle dit, trop vieille peut-être et trop humiliée pour pouvoir jamais dire enfin les mots qui la fassent cesser, se sachant inutile, pour rien, qui ne s'écoute pas, attentive au silence qu'elle rompt, par où peut-être un jour lui reviendra le long soupir clair d'avent et d'adieu, en est-elle une ? Je ne poserai plus de questions, il n'y a plus de questions, je n'en connais plus. Elle sort de moi, elle me remplit, elle clame contre mes murs, elle n'est pas la mienne, je ne peux pas l'arrêter, je ne peux pas l'empêcher, de me déchirer, de me secouer, de m'assiéger. Elle n'est pas la mienne, je n'en ai pas, je n'ai pas de voix et je dois parler, c'est tout ce que je sais, c'est autour de cela qu'il faut tourner, c'est à propos de cela qu'il faut parler, avec cette voix qui n'est pas la mienne, mais qui ne peut être que la mienne, puisqu'il n'y a que moi, ou s'il est d'autres que moi, à qui cette voix pourrait appartenir, ils ne viennent pas jusqu'à moi, je n'en dirai pas davantage, je ne serai pas plus clair. Ils me regardent de loin peut-être, je n'y vois pas d'inconvénient, du moment que moi je ne les vois pas, tel un visage parmi la braise, qu'ils savent voué à s'écrouler, mais c'est trop long, il se fait tard,

les yeux se ferment, demain il faut se lever tôt. C'est donc moi qui parle, tout seul, ne pouvant faire autrement. Non, je suis muet. À propos, si je me taisais. Qu'est-ce qui m'arriverait ? Pire que ce qui m'arrive ? Mais ce sont là encore des questions. Voilà qui est caractéristique. Je ne connais pas de questions et il m'en sort à chaque instant de la bouche. Je crois savoir ce que c'est. C'est pour que le discours ne s'arrête pas, ce discours inutile qui ne m'est pas compté, qui ne me rapproche pas du silence d'une syllabe. Mais je suis prévenu, je n'y répondrai plus, je ne ferai plus semblant de chercher. Je vais peut-être être obligé, afin de ne pas tarir, d'inventer encore une féerie, avec des têtes, des troncs, des bras, des jambes et tout ce qui s'ensuit, lancés à travers l'immuable alternative d'ombre imparfaite et de clarté douteuse, comme cela m'est déjà arrivé. Mais j'ai bon espoir que non. Mais j'ai toujours cette ressource. Car tout en déroulant mes facéties, la dernière fois que cela m'est arrivé, ou à l'autre qui passe pour moi, je n'ai pas été inattentif. Et j'ai cru entendre murmurer un autre moyen de me tirer d'affaire, et autrement plus agréable, et j'ai même pu recueillir, sans m'arrêter un seul instant de débiter mes dit-il, et se dit-il, et demanda-t-il, et répondit-il, certaines formules des plus prometteuses et qu'en effet je me suis promis de mettre à contribution à la première occasion, dès que j'en aurais fini de mon troupeau d'excités. Mais tout s'est effacé. Car il est difficile de parler, même n'importe comment, et en même temps de porter son attention ailleurs, là où gît son véritable intérêt, tel qu'un faible murmure le définit par bribes, comme en s'excusant de ne pas être mort. Et ce qu'il m'a semblé entendre alors, touchant ce que j'avais à faire, à dire, pour n'avoir plus rien à faire, rien à dire, il m'a semblé l'entendre à peine, à cause du bruit que j'étais en train de faire par ailleurs, conformément aux termes mal compris d'une damnation obscure. Cependant j'ai été suffisamment frappé par certaines expressions pour me jurer, tout en continuant à glapir, de ne jamais les oublier et, qui plus est, de faire en sorte qu'elles en engendrent d'autres et, s'enflant en un tout irrécusable, chassent de ma misérable bouche tout autre discours, de ma bouche usée en vain de vaines fictions tout autre discours que le leur, le bon enfin, le dernier enfin. Mais j'ai tout oublié et je n'ai rien fait, à moins que je ne sois en train de faire quelque chose en ce moment, et je le souhaite sincèrement. Car si une telle musique a pu me parvenir alors que je me débattais dans une lourde histoire de moribonds se déplaçant, s'entrechoquant, s'agitant sur place et tombés en brèves syncopes, ne devrait-elle pas à plus forte raison se faire

entendre à présent, où soi-disant je ne suis encombré que de moi ? Mais ce sont encore là des raisonnements. Et voilà en effet que je glisse déjà, avant d'être à la dernière extrémité, vers les secours de la fable. Si je disais plutôt babababa, en attendant de connaître le véritable emploi de ce vénérable organe ? Assez de questions, de raisonnements. Je reprends, après des années. C'est donc que je me suis tu, que je peux me taire. Et voilà ce bruit qui reprend. Tout cela n'est pas clair. Je dis années, quoiqu'il n'y en ait pas ici. Peu importe la durée. Années, c'est une idée à Basile. Longuement, brièvement, c'est égal. J'ai gardé le silence, c'est tout ce qui compte, si ça compte, je ne me rappelle plus si ça doit compter. Et voilà qu'il m'échappe à nouveau. Mais quel silence, mes amis, car moi aussi j'ai des amis quelque part, je le sens, par moments, en ce moment, quel silence, mes pauvres amis. Et en vérité ce n'est pas tout de garder le silence, mais il faut voir aussi le genre de silence qu'on garde. J'ai écouté. Autant parler, tant qu'à faire. Quelle liberté. J'ai tendu l'oreille vers ce qui devait être ma voix toujours, si faible, si lointaine, que c'était comme la mer, comme la terre, une calme mer lointaine, mourant – non, pas de ça, pas de grève, pas de rive, la mer suffit, assez de galets et de sable, assez de la terre, de la mer aussi. Décidément Basile prend de l'importance. Je vais donc l'appeler Mahood plutôt, j'aime mieux ça, je suis bizarre. C'est lui qui me racontait des histoires sur moi, vivait pour moi, sortait de moi, revenait vers moi, rentrait dans moi, m'agonissait d'histoires. Je ne sais pas comment ça se faisait. J'ai toujours aimé ne pas savoir, mais Mahood me disait que ce n'était pas bien. Lui non plus ne savait rien, mais ça le tracassait. C'est sa voix qui s'est souvent, toujours, mêlée à la mienne, au point quelquefois de la couvrir tout à fait, jusqu'au jour où il m'a quitté pour de bon, ou n'a plus voulu me quitter, je ne sais pas. Oui, je ne sais pas s'il est là en ce moment ou s'il est loin, mais je ne crois pas me tromper de beaucoup en disant que je n'aurai plus à souffrir de ses impertinences. Pendant ses absences, j'essayais de me ressaisir, d'oublier ce qu'il m'avait dit, sur moi, sur mes malheurs, des malheurs ridicules, des douleurs saugrenues, en regard de ma véritable situation, détestable mot. Mais sa voix continuait à témoigner pour lui, comme tissée dans la mienne, m'empêchant de dire qui j'étais, ce que j'étais, afin de pouvoir me taire, ne plus écouter. Et aujourd'hui encore, pour parler encore comme lui, bien qu'il ne me trouble plus sa voix est là, dans la mienne, mais moins, moins. Et n'étant plus renouvelée elle disparaîtra un jour, je l'espère, de la mienne, tout à fait. Mais pour cela je

dois parler, parler. En même temps, je ne me le cache pas, il peut revenir, ou il peut repartir et ensuite revenir. Alors tout serait à recommencer. Alors ma voix, la voix, dirait, Tiens, je vais raconter une histoire de Mahood, pour me reposer. C'est ainsi que ça se passerait. Elle dirait, Puis, retapé, je m'attaquerai à nouveau à la vérité, avec des forces centuplées. Pour me faire croire que j'agissais librement. Mais ce ne serait plus ma voix, même en partie. C'est comme ça que ça se ferait. Ou l'histoire commencerait tout doucement, insensiblement, comme si de rien n'était, comme s'il s'agissait toujours de moi. Mais moi je me serais endormi tout à fait, la bouche ouverte, comme d'habitude, j'aurais l'air comme d'habitude. Et de ma bouche ouverte, endormie, couleraient les mensonges, sur moi. Non, je ne dormirais pas, j'écouterai, en pleurant. Mais au fait, s'agit-il de moi en ce moment ? Par moments il me semble que oui. Puis je vois bien que non. Je fais de mon mieux, je suis en train d'échouer, encore une fois. Ça ne me fait rien d'échouer, j'aime bien ça, seulement je voudrais me taire. Pas comme je viens de le faire, pour mieux écouter. Mais paisiblement, en vainqueur, sans arrière-pensée. Ce serait la bonne vie, la vie enfin. Ma bouche au repos se remplirait de salive, ma bouche qui n'en a jamais assez, je la laisserais couler avec délices, bavant de vie, mon pensum terminé, en silence. J'ai parlé, j'ai dû parler, de leçon, c'est pensum qu'il fallait dire, j'ai confondu pensum et leçon. Oui, j'ai un pensum à faire, avant d'être libre, libre de ma bave, libre de me taire, de ne plus écouter, et je ne sais plus lequel. Voilà enfin qui donne une idée de ma situation. On m'a donné un pensum, à ma naissance peut-être, pour me punir d'être né peut-être, ou sans raison spéciale, parce qu'on ne m'aime pas, et j'ai oublié en quoi il consiste. Mais me l'a-t-on jamais spécifié ? Presse, mon ami, presse bien fort, n'abuse pas, mais presse encore un peu, il s'agit de toi peut-être. Quelquefois je me dis toi, si c'est moi qui parle. Tu touches peut-être au but. Après dix mille mots ? Enfin, à un but, après il y en aura d'autres. Me parler, je ne me suis pas assez parlé, pas assez écouté, pas assez répondu, pas assez consolé, j'ai parlé pour mon maître, j'ai dressé l'oreille pour les paroles de mon maître, jamais venues. C'est bien, mon enfant, c'est bien, mon fils, tu peux t'arrêter, tu peux disposer, tu peux t'en aller, tu es acquitté, tu es gracié, jamais venues. Mon maître. Voilà un filon qu'il ne faut pas perdre de vue. Mais pour le moment j'en suis au – au fait, ils sont peut-être plusieurs, tout un consortium de tyrans, divisés entre eux en ce qui me concerne, en délibération depuis un bon bout d'éternité, m'écoutant de temps en temps,

puis allant manger et jouer aux cartes, au secret, aux frais de la princesse, à mon insu, à traîner au clair – au pensum, lequel sans déroger je peux rapprocher, il me semble, de cette leçon trop vite abandonnée, trop inconsidérément... abandonnée, en me disant que si j'ai un pensum à faire, c'est parce que je n'ai pas su dire ma leçon, et que lorsque j'aurai fini mon pensum il me restera à dire ma leçon, et qu'à ce moment seulement j'aurai le droit de rester tranquillement dans mon coin, à baver et à vivre, la bouche fermée, la langue inerte, loin de tout dérangement, de tout bruit, la conscience tranquille, c'est-à-dire vide. Mais ça ne m'avance guère. Car je tomberais sur le bon pensum, à force de brasser des vocables, qu'il me resterait à reconstituer la bonne leçon, à moins que les deux ne se confondent, ce qui évidemment n'est pas impossible non plus. Curieuse idée d'ailleurs, et fort sujette à caution, que celle d'une tâche à accomplir, avant de pouvoir être tranquille. Curieuse tâche, que d'avoir à parler de soi. Etrange espoir, tourné vers le silence et la paix. N'ayant que ma voix, que la voix, il peut sembler naturel, une fois avalée l'idée d'obligation, que j'y voie une chose quelconque à dire. Et encore. N'ayant pas de mains, peut-être suis-je tenu d'applaudir, ou d'appeler le garçon, en les frappant l'une contre l'autre, ce serait plus piquant, et n'ayant pas de pieds, de danser la carmagnole. Mais supposons d'abord, histoire d'avancer, après nous supposerons autre chose, histoire d'avancer un peu plus, qu'il s'agisse d'une autre chose à dire, absente de tout ce que j'ai dit jusqu'à présent. C'est une supposition qui doit pouvoir se défendre. Mais de là à vouloir que ce soit une chose sur moi, tout à coup ça semble un peu osé. Si c'était plutôt les louanges de mon maître, chantées, pour qu'il me pardonne ? Ou l'aveu que je suis Mahood après tout et que toutes ces histoires d'une personne dont Mahood usurpe l'identité et empêche la voix de se faire entendre sont fausses d'un bout à l'autre ? Tiens, Mahood serait-il mon maître ? Je vais en rester là, pour le moment. C'est trop de perspectives en si peu de temps. Décidément il semble impossible, à ce stade, que je me passe de questions, comme je me l'étais promis. Non, je m'étais seulement juré de ne plus en formuler. Qui sait ? Je tomberai peut-être, d'ici peu, sur l'heureux arrangement qui les empêchera à tout jamais de se formuler, dans mon, ne soyons pas pédant, dans mon esprit. Car ce que je fais ne se fait pas entièrement sans esprit. Que ce ne soit pas le mien, je veux bien, j'y tiens, mais j'y puise, enfin je m'en donne l'air. Riche matière, à exploiter, nourricière, hé oui, à sucer jusqu'au cœur, propulsive en diable,

passionnante au demeurant, j'en frémis, parole de moulin, frémis et passe, j'ai le temps, déjà j'oublie, hé oui, ce dont il vient d'être question, à l'instant, une chose importante, elle est partie, elle reviendra, pas de regrets, tout flambant neuve, une inconnue, quand je serai mieux disposé, espérons-le, pour les casse-tête de première bourre. Que de nous depuis quelque temps. J'abrège. Le maître. Je m'en suis peu soucié, trop peu. Assez de peut-être aussi. Ce moyen est usé. Je vais tout m'interdire, quitte à passer outre. Le maître. Quelques allusions par-ci par-là, comme à un satrape, pour me faire plaindre. Ils me vêtirent et me donnèrent de l'argent, voilà le genre, en glissant. Puis plus rien. Ou le patron de Moran, j'oublie le nom. Ah oui, certaines choses, faites par moi, croyant bien faire, plein de doutes, rauque de fatigue, je me les rappelle, pas toujours les mêmes. Mais quant à traiter cette histoire un peu à fond, avec autant d'inutile ardeur que par exemple celle du soumis, que j'espérais la mienne, proche de la mienne, le chemin de la mienne, je n'y ai jamais songé. Et si j'y songe à présent, c'est que mon histoire à moi, je désespère de l'atteindre. Un moment de découragement, à battre pendant qu'il est chaud. Mon maître donc, à le supposer unique à mon image, me veut du bien, le pauvre, veut mon bien, et s'il n'a pas l'air de faire grand'chose pour ne pas être déçu, c'est qu'il n'y a pas grand'chose à faire, que dis-je, c'est qu'il n'y a rien à faire, sinon il l'aurait fait, ça doit être ça, mon bon maître, mon puissant maître, il y a belle lurette, le pauvre. Autre hypothèse : il a fait le nécessaire, sa volonté est faite en ce qui me concerne (car il a peut-être d'autres protégés) et je suis bien sans le savoir. Cas un et deux. Je vais me pencher un peu sur le premier, si je peux. Ensuite je me courberai sur le second, si je tiens encore debout. Ceci a tout l'air d'une anecdote de Mahood. Et pourtant non, toutes les histoires de Mahood étaient sur moi. Mais penche-toi vite, mon cher, sinon tu vas oublier. Le voilà donc navré, le malheureux, de par ma faute à moi, pour qui il n'y a rien à faire, alors qu'il y tient tellement, lui qui a l'habitude de commander, et d'être obéi. Le voilà donc qui depuis que j'existe, état du reste que je le crois capable d'avoir suscité, me somme d'avoir à être bien, à mon aise quoi, avec autant de succès que s'il s'adressait à de la matière inanimée. S'il n'est pas content de ce panégyrique, je veux être – j'allais dire pendu, mais ça je le veux de toute manière, sans restrictions, j'allais dire sans constrictions, ça me couperait le sifflet. Malheureusement je n'ai pas de cou. Je veux que tu sois bien, tu m'entends, voilà ce qu'il ne cesse de me seriner. Et moi de répondre, dans une attitude respectueuse, Moi aussi, mon

prince. Je dis ça pour lui faire plaisir, il a l'air si malheureux. Je suis bon, à la surface. Non, nous n'avons pas de conversation, il ne me jette jamais une parole. Enfin, pour être mal tombé il est mal tombé. Sans doute ne m'a-t-il pas choisi, on n'a pas toujours l'ilote qu'on veut. Ce qu'il entend par bien, mon bien, c'est encore une histoire. Il est capable de vouloir que je sois content, ça s'est vu, paraît-il. Ou que je serve à quelque chose. Ou les deux à la fois, dans un méli-mélo incroyable. Un peu plus de franchise de sa part, lui qui garde naturellement l'initiative, et ça irait peut-être mieux, aussi bien de son point de vue que de celui qu'il me prête. Qu'il s'explique à la fin. Ce n'est pas à moi de lui poser des questions, même si je savais où le joindre. Qu'il me fasse savoir une fois pour toutes ce précisément qu'il veut de moi, pour moi. Ce qu'il veut, c'est mon bien, je le sais, enfin je le dis, dans l'espoir de le ramener à de meilleurs sentiments, s'il existe et, existant, m'écoute. Mais lequel, il doit y en avoir plusieurs. Le suprême peut-être. Enfin qu'il m'éclaire, c'est tout ce que je lui demande, pour que j'aie au moins la satisfaction de savoir en quoi je laisse à désirer. S'il veut que je dise quelque chose, pour mon bien bien entendu, qu'il me dise quoi exactement, je le barrirai tout de suite. Il est vrai qu'il me l'a peut-être déjà dit cent fois. Eh bien, il n'a qu'à me le dire une cent et unième, cette fois-ci je ferai attention. Mais je l'accable peut-être à tort, mon bon maître, il n'est peut-être pas seul comme moi, mon bon maître, pas libre comme moi, mais associé à d'autres, tous aussi bons que lui, voulant mon bien comme lui, mais ayant sur ce dernier des vues divergentes. Tous les jours, là-haut, dans les jours, plusieurs fois par jour, depuis l'heure convenue jusqu'à l'heure convenue, tout étant convenu sauf ce qu'il convient de faire de moi, ils se réunissent, à mon sujet. À moins que ce ne soient des suppléants, chargés d'élaborer un projet d'accord. Que pendant ce temps je continue à être ce que j'ai toujours été, cela est préférable certes à une décision boiteuse, prise qui sait rien qu'à la majorité absolue, ou issue d'un vil ballottage. Eux aussi, pendant ce temps, souffrent, chacun suivant ses possibilités, parce que je ne suis pas bien. Maintenant assez là-dessus. Si cela ne les radoucit pas, tant pis pour moi, je peux encore le concevoir. Tiens, une suggestion, pendant que j'y pense, avant de mieux m'employer. S'ils m'affranchissaient, de guerre lasse ? Peut-être que cela me ferait du bien. Je ne vois pas comment. Je pourrais peut-être me taire, définitivement. Non, tout cela n'est pas sérieux, je suis libre, abandonné. Voilà qui gâche tout à nouveau. Mahood lui-même m'a quitté, je suis tranquille. Toute cette

histoire de tâche à accomplir, pour pouvoir m'arrêter, de mots à dire, de vérité à retrouver, pour pouvoir la dire, pour pouvoir m'arrêter, de tâche imposée, sue, négligée, oubliée, à retrouver, à acquitter, pour ne plus avoir à parler, plus avoir à entendre, je l'ai inventée, dans l'espoir de me consoler, de m'aider à continuer, de me croire quelque part, mouvant, entre un commencement et une fin, tantôt avançant, tantôt reculant, tantôt déviant, mais en fin de compte grignotant toujours du terrain. À balayer. Je n'ai rien à faire, c'est-à-dire rien de particulier. J'ai à parler, c'est vague. J'ai à parler, n'ayant rien à dire, rien que les paroles des autres. Ne sachant pas parler, ne voulant pas parler, j'ai à parler. Personne ne m'y oblige, il n'y a personne, c'est un accident, c'est un fait. Rien ne pourra jamais m'en dispenser, il n'y a rien, rien à découvrir, rien qui diminue ce qui demeure à dire, j'ai la mer à boire, il y a donc une mer. Ne pas avoir été dupe, c'est ce que j'aurai eu de meilleur, fait de meilleur, avoir été dupe, en voulant ne pas l'être, en croyant ne pas l'être, en sachant l'être, en n'étant pas dupe de ne pas être dupe. Car n'importe quoi, ça ne va pas, ça devrait aller, mais non. C'est un supplice tarabiscoté, impossible à penser, à cerner, à sentir, à subir, oui, insubissable aussi, je souffre mal aussi, même ça je le fais mal aussi, comme une vieille dinde mourant debout, le dos chargé de poussins, guettée par les rats. Vite la suite. Pas de cris surtout, de l'urbanité, du savoir-crever, pendant que les autres rigolent, je les entends d'ici, ça pétille comme des épines, non, c'est impossible, c'est moi qui hurle, loin derrière ma dissertation. Donc pas n'importe quoi. Même les histoires de Mahood ne sont pas n'importe quoi, tout en étant aussi étrangères, à quoi, je ne sais pas, à mon pays, que je ne connais pas, pas plus que celui où les hommes vont et viennent, chez eux, sur des pistes qu'ils ont faites eux-mêmes, pour pouvoir se rendre visite avec plus de commodité et d'expédition, éclairés par des luminaires nombreux et variés pissant sur l'obscurité à tour de rôle, de sorte qu'il ne fait jamais noir, jamais désert, ça doit être terrible. Soit. Pas n'importe quoi, mais tout comme, c'est ainsi. Mahood. Avant lui il y en avait d'autres, se prenant pour moi. Ça doit être une sinécure passant de père en fils, à en juger par leur air de famille. Mahood n'est pas pire que ses devanciers. Mais avant d'en broser le portrait, sur pied, il n'en a plus qu'un, mon prochain représentant en existence sera un cul-de-jatte, c'est décidé, la jatte sur la tête et le cul dans la poussière, à même Tellus aux mille mamelles, pour plus de douceur. Tiens, c'est une idée, encore une, j'arriverai presque peut-être, à coups de mutilations, d'ici une quinzaine de

générations d'homme, à faire figure de moi, parmi les passants. En attendant, c'est Mahood, cette caricature. Qu'est-ce que j'allais dire ? Tant pis, je dirai autre chose, tout ça se vaut. Mahood. Si après tout nous ne faisons qu'un, comme il le veut, malgré mes dénégations ? Si j'avais passé par là où selon lui j'ai passé, au lieu d'être resté ici, essayant de profiter de son absence pour mettre de l'ordre dans mon affaire ? Ici, dans mon pays, que fait Mahood ici, comment y passe-t-il ? Me voilà lancé dans une histoire vaine, nous voilà face à face, Mahood et moi, si nous sommes deux, comme je le dis. Je ne l'ai pas vu, je ne le vois pas. Il m'a dit comment il est, comment je suis, tous me l'ont dit, ça doit entrer pour beaucoup dans leurs attributions. Il ne suffit pas que je sache ce que je fais, il faut aussi que je sache comment je suis. Cette fois-ci je n'ai plus qu'une jambe, tout en ayant rajeuni, paraît-il. Ça fait partie du programme. M'ayant amené à l'article de la mort, à la gangrène sénile, on m'enlève une jambe et hop me voilà à nouveau sur pied et fouinant partout, comme un jeune, à la recherche d'une cachette. Une seule jambe et puis d'autres signes distinctifs, humains certes, mais pas exagérément, pour ne pas m'effaroucher, pour que je me laisse séduire. Il finira par se résigner, il finira par avouer, voilà le mot d'ordre. Essayons cette fois-ci avec un crâne de poisson, à peine chevelu, il se laissera peut-être tenter, voilà ce qu'ils ont dû se dire. Avec l'unique jambe presque au milieu, ça pourrait lui sourire. Les pauvres. Ils me colleraient un anus artificiel au creux de la main que je ne serais pas là, vivant de leur vie d'homme presque, d'homme tout juste, d'homme assez pour pouvoir être un vrai, à leur image, un jour, mes avatars accomplis. Pourtant il m'a semblé quelquefois être là, moi, aux endroits incriminés, croulant sous mes attributs de seigneur de la création, à bout de vœux de prompte la crève, cerné d'un bleu épinard bruissant d'aise. Oui, plus d'une fois j'ai manqué me prendre pour l'autre, au point de souffrir à sa façon, un instant durant. Alors ils ont débouché le champagne. Le voilà des nôtres ! Verdâtre d'angoisse. Un vrai petit terrien. Noyé dans la chlorophylle ! Rasant les abattoirs ! Ça a dû leur rester sur l'estomac. De bien piètres missionnaires au fond, au service de l'éphémère rebondissant. Viens, mon agneau, folâtrer parmi nous, c'est vite passé, tu verras, juste le temps de faire joujou avec une agnelle, ça c'est du nanan. L'amour, voilà une carotte qui n'a jamais raté, j'ai toujours dû enfiler quelqu'un. Et c'est dans ce genre de W.-C. qu'il m'est arrivé de me croire et même de me déculotter. Mahood lui-même a failli m'avoir plus d'une fois. J'ai été lui un

instant, clopinant sur ses béquilles à travers une nature, ne nous accablons pas, plutôt maigre et, par-dessus le marché, soyons juste, peu peuplée au départ. Après chaque coup de béquille je m'arrête, le temps de dévorer un narcotique et de mesurer le chemin parcouru, le chemin à parcourir. Ma tête est là aussi, large à la base, aux pentes chauves, se terminant en faîte de toit, comble de l'édifice, parsemée de longs poils flottants comme ceux qui poussent sur les grains de beauté. Rien à faire, je suis sucrement bien informé. Avouez que c'était tentant. J'ai dit un instant, c'était peut-être des années. Puis j'ai retiré mon adhésion, ça devenait grotesque. J'avais déjà fait une bonne dizaine de pas, si on peut appeler ça des pas, non pas en ligne droite bien sûr, mais selon une courbe fort prononcée, laquelle, sans peut-être me ramener précisément à mon point de départ, semblait destinée à me le faire frôler de fort près, pour peu que je m'y maintinsse. Je m'étais probablement empêtré dans une sorte de spirale renversée, je veux dire dont les boucles, au lieu de prendre de plus en plus d'ampleur, devaient aller en rétrécissant, jusqu'à ne plus pouvoir se poursuivre, vu l'espace d'espèce où j'étais censé me trouver. À ce moment-là, dans l'impossibilité matérielle d'aller plus loin, j'aurais été sans doute obligé de m'arrêter, quitte à la rigueur à repartir aussitôt en sens inverse, ou beaucoup plus tard, en me dévissant en quelque sorte, après m'être serré à bloc. Ce qui aurait constitué une expérience riche en intérêt et en nouveauté, s'il est vrai, comme je me le suis laissé dire, ne pouvant faire autrement, que même le chemin le plus terne a une tout autre allure, un tout autre terne, au retour qu'à l'aller, et inversement. Inutile de biaiser, je sais un tas de choses. Mais ici il y a une difficulté. Car si à force de m'enrouler, si j'ose cette ellipse, ça ne m'arrive plus souvent, si à force de m'enrouler, c'était bien la peine de vouloir aller plus vite, si à force de m'enrouler je devais fatalement finir par me trouver coincé, incapable d'aller plus loin sous peine de diminuer de volume ou de rentrer littéralement en moi-même, et partant forcé, le mot n'est pas trop fort, de m'immobiliser, par contre une fois lancé dans l'autre sens ne devrais-je pas normalement me dérouler à l'infini, sans que jamais rien puisse y mettre fin, l'espace où l'on m'avait foutu étant globulaire, à moins que ce ne soit la terre, peu importe, je me comprends. Mais au fait, où est la difficulté ? Il y en avait une à l'instant, je le jurerais. Sans compter que je pourrais très bien, à n'importe quel moment, n'importe lequel, me trouver devant un mur, un arbre ou tout autre obstacle, que bien entendu il me serait formellement interdit de contourner, ce qui couperait court à mes girations

aussi efficacement que l'espèce de crampe dont je venais d'être victime. Mais les obstacles, il paraît qu'on peut les enlever, avec le temps, et aller de l'avant, mais pas moi, moi ils m'arrêteraient pile, si je vivais parmi eux. Mais même sans obstacles, passé l'équateur il me semble qu'on devrait se remettre à tourner vers le dedans, par la force des choses, tout en continuant son chemin, j'ai comme ça dans l'idée. A l'instant dont je parle, où je me suis pris pour Mahood, je devais être en train de boucler le tour du monde, je n'en avais peut-être plus que pour quelques siècles. Mon délabrement physiologique parlerait en faveur de cette hypothèse, j'avais peut-être laissé ma jambe dans l'océan Pacifique, que dis-je peut-être, je l'y avais laissée, au large de Sumatra, aux jungles rouges de rafflésie puant la charogne, non, ça c'est l'océan Indien, quelle encyclopédie, enfin par là. Bref, je rentrais au bercail, diminué certes, et appelé sans doute à l'être davantage, avant de retrouver mes parents et ma femme, les miens quoi, et de serrer dans mes bras, que j'avais réussi à conserver tous les deux, mes enfants nés pendant mon absence. Je me trouvais dans une sorte de cour ou de préau, entourée de hautes murailles, au sol mêlé de terre et de cendres, et cela me semblait doux après les vastes étendues ouvertes et mouvantes que j'avais parcourues, si on m'avait bien renseigné. Je me sentais en sécurité presque. Au milieu de la cour se dressait une minuscule rotonde, sans fenêtres, mais bien pourvue de meurtrières. Sans être sûr de la reconnaître, mais il y avait si longtemps que j'étais parti, je me disais, Voilà le havre que je n'aurais jamais dû quitter, c'est là que mes chers absents m'attendent, patiemment, et moi aussi je dois être patient. Là-dedans ça grouillait, pépé, mémé, maman et les huit ou neuf morveux. Les yeux collés aux fentes ils suivaient mes efforts, de cœur avec moi. Cette cour si longtemps déserte, je l'égayais. À mesure que moi je tournais à l'extérieur, eux ils tournaient à l'intérieur, compte tenu de la différence de courbure. La nuit, de quart à tour de rôle, ils me surveillaient à l'aide d'un projecteur. Ainsi tournaient les saisons. Les enfants grandissaient, les menstrues de Ptomaine se faisaient plus pâles, les vieux se guettaient en se disant, C'est moi qui t'enterrerai, c'est toi qui m'enterreras. Depuis que j'étais là ils avaient un sujet de conversation, voire de discussion, le même que naguère, lors de mon départ, peut-être même un intérêt dans la vie, le même que naguère. Le temps leur semblait moins long. Si on lui jetait un morceau à manger ? Non, non, il ne faut pas le déranger. Ils ne voulaient pas briser mon élan, vers eux. Il est méconnaissable. C'est vrai, on le reconnaît pourtant. Eux qui d'habitude ne

se répondaient jamais, mes parents, ma femme, celle qui m'avait choisi, alors qu'elle avait eu des soupirants. Encore quelques printemps et il nous sera rendu. Où est-ce que je vais le mettre ? Au sous-sol ? Ne serais-je après tout qu'au sous-sol ? Qu'est-ce qu'il a à s'arrêter tout le temps ? Oh il a toujours été comme ça, nous l'avons toujours connu comme ça, toujours s'arrêtant, pas vrai, pépé ? C'est vrai, jamais tranquille, toujours s'arrêtant. D'après Mahood je ne suis jamais arrivé, c'est-à-dire qu'ils sont tous morts avant, emportés tous les onze ou douze par des conserves avariées, dans d'atroces souffrances. Incommodé par leurs hurlements d'abord, ensuite par l'odeur de putréfaction, j'avais rebroussé chemin. Mais n'anticipons pas, sinon nous n'arriverons jamais. D'ailleurs ce n'est plus moi. Qui sait s'il arrivera jamais, du train où il va. Il a ralenti, on dirait, depuis l'année dernière. Oh les derniers tours, ça va vite. Ma jambe en moins leur était indifférente. Peut-être qu'au départ je ne l'avais déjà plus. Si on lui jetait une éponge ? Non, non, il ne faut pas le déranger. Le soir, après le souper, pendant que ma femme me guettait, les vieux racontaient ma vie, aux enfants endormis. Ça faisait veillée de chaumière. C'est là un procédé cher à Mahood, faire intervenir des témoignages soi-disant indépendants, à l'appui de mon existence historique. La tranche terminée, tous chantaient un hymne, Sauf et sain dans les bras de Jésus, par exemple, ou bien, Jésus, amant de mon âme, laisse-moi me réfugier dans ton sein, par exemple. Puis ils allaient se coucher, à l'exception de celui dont c'était le tour de guet. Les vieux n'étaient pas toujours d'accord à mon sujet, mais ils étaient d'accord que j'avais été un beau bébé, tout à fait au début, pendant quinze jours ou trois semaines. Pourtant ç'avait été un beau bébé, ainsi invariablement se terminaient leurs relations. Souvent c'était l'un des enfants qui, profitant d'une pause dans le récit pendant laquelle mes parents s'abîmaient dans leurs souvenirs, lançait en guise de clôture la phrase consacrée, Pourtant ç'avait été un beau bébé. Des rires clairs et innocents, jetés par ceux que le sommeil n'avait pas encore terrassés, saluaient la mise en place prématurée de cet envoi. Et les narrateurs eux-mêmes, arrachés brusquement à leurs tristes pensées, ne pouvaient s'empêcher de sourire. Puis tous, à l'exception de ma mère que la station debout fatiguait, de se lever en entonnant, Doux Jésus, paisible et suave, par exemple, ou bien, Jésus mon seul, mon tout, entends-moi quand j't'appelle, par exemple. Lui aussi avait dû être un beau bébé. Alors ma femme communiquait les dernières nouvelles, pour qu'on les emportât au lit. Le voilà à nouveau à reculons, ou, Il s'est mis à se

gratter, ou, Il a fait le crabe pendant dix bonnes minutes, ou, Venez vite, il est à genoux, ça valait le coup d'œil évidemment. Il était de rigueur qu'on lui demandât si j'approchais quand même, si malgré tout dans l'ensemble j'avancais, ils n'auraient pas voulu se coucher, ceux qui ne dormaient pas déjà, sans l'assurance que je ne perdais pas pied. Ptoto les tranquillisait. Du moment que j'avais bougé, c'était concluant. Depuis le temps que j'approchais, du moment que je ne restais pas sur place, il n'y avait pas d'inquiétude à avoir. J'étais lancé, il n'y avait pas de raison pour que je me mette tout d'un coup à m'éloigner, ce n'était pas mon genre. Alors tous, s'étant embrassés et souhaité une bonne nuit, un sommeil réparateur, de se retirer, à l'exception toujours du guetteur. Si on le hélait ? Pauvre papa, il aurait voulu m'encourager de vive voix. Tiens bon, mon grand, c'est le dernier hiver. Mais vu le mal que j'avais, le mal que je me donnais, on l'en empêchait, en faisant valoir que ce n'était pas le moment de me donner un choc. Mais quels étaient mes propres sentiments pendant ce temps ? À quoi pensais-je ? Avec quoi ? Dans quelles dispositions morales me débattais-je ? Voilà, j'étais tout entier, je cite Mahood, à mon affaire, sans me soucier de savoir en quoi précisément, voire approximativement, elle consistait. Ce mouvement qui m'avait été imprimé, il s'agissait pour moi, ne pouvant faire autrement, de m'y maintenir, dans la mesure de mes moyens déclinants. Cette obligation et la quasi-impossibilité où j'étais de m'en acquitter, m'accaparant de façon mécanique, à l'exclusion notamment du libre jeu de l'intelligence et de la sensibilité, me faisaient ressembler à une vieille carne de somme ou de trait qui ne songe même plus à l'écurie et dont ni l'instinct ni l'observation ne sont plus en mesure de lui indiquer si elle s'en approche ou si elle s'en éloigne. Entre autres questions, celle de savoir comment de tels états de choses sont possibles avait depuis longtemps cessé de me préoccuper. Ce touchant tableau de ma situation n'était pas fait pour me déplaire et en le rappelant je me demande encore si ce n'était pas moi en effet qui tournais dans cette cour, comme Mahood me l'affirmait. Bien pourvu d'analgésiques, j'en usais largement, sans toutefois me permettre la dose mortelle qui aurait coupé court à ma fonction, quelle qu'elle pût bien être. Ayant quand même remarqué et cru reconnaître le logis, je n'y pensais plus, ni aux chers êtres qui, dans l'agitation croissante de l'attente, le remplissaient à craquer. Quoique tout près, à vol d'oiseau, du point mort, je ne pressais pas le pas. Je l'aurais pu sans doute, mais je devais me ménager, si je tenais à arriver. Je n'y tenais pas, mais j'étais obligé de faire de mon

mieux, pour arriver. Un but désirable, je n'ai jamais eu le temps de réfléchir à cela. Aller de l'avant, j'appelle ça de l'avant, je suis toujours allé de l'avant, sinon en ligne droite, tout au moins selon la figure qui m'avait été assignée. Il n'y a pas eu de place dans ma vie pour autre chose. C'est toujours Mahood qui parle. Je ne me suis jamais arrêté. Les arrêts que j'ai faits ne comptent pas. C'était afin de pouvoir continuer. Je ne les utilisais pas à méditer sur ma condition, mais à me frotter, de mon mieux, avec du baume tranquille, par exemple, ou à me faire une piqûre de laudanum, opérations malaisées à qui n'a qu'une jambe. Souvent on disait, Il est tombé, alors qu'en réalité je m'étais affaissé de mon plein gré, afin de pouvoir lâcher mes béquilles et avoir les mains libres pour me soigner convenablement. Il est vrai qu'il est difficile, à qui n'a qu'une jambe, de se mettre par terre à proprement parler, surtout lorsque la tête est faible et que la chose presse et que la jambe qui reste est flasque à force de ne plus servir. Le plus simple est de jeter ses béquilles et de s'écrouler. C'est ce que je faisais. Ils avaient donc raison en disant que j'étais tombé, ils ne se trompaient pas de beaucoup. Il m'est aussi arrivé de tomber sans le vouloir, mais pas souvent, pas souvent, un vieux de la vieille comme moi, vous pensez, ça ne lui arrive pas souvent de tomber sans le vouloir, il se laisse tomber à temps. Enfin, debout ou par terre, me prodiguant les soins indispensables, attendant que la douleur s'atténue, guettant l'instant de pouvoir me remettre en mouvement, je m'arrêtais, si l'on veut, mais non pas comme ils l'entendaient quand ils disaient, Il s'est encore arrêté, il n'arrivera jamais. Quand je pénétrerai dans cette maison, si jamais cela m'arrive, ce sera pour tourner encore, de plus en plus vite, de plus en plus crispé, comme un chien constipé, ou véreux, renversant les meubles, au milieu des miens qui essaient de m'embrasser, jusqu'à ce que, catapulté dans l'autre sens à la faveur d'une torsion suprême, je reparte, sans leur avoir dit bonsoir. Décidément je vais me prêter encore un peu à cette histoire, il n'est pas impossible qu'il y ait du véridique là-dedans. Voyant probablement que je restais sceptique, Mahood laissa tomber comme incidemment qu'il me manquait non seulement une jambe, mais un bras aussi. Quant à la béquille correspondante, j'avais conservé apparemment suffisamment d'aisselle pour la tenir et manœuvrer, en m'aidant de mon unique pied pour en faire avancer le bout chaque fois que cela devenait nécessaire. Mais ce qui m'a choqué profondément, au point de faire naître dans mon esprit, tel du reste que Mahood m'en avait affublé, des doutes

invincibles, c'était la suggestion que l'infortune arrivée aux miens et portée à ma connaissance d'abord par le bruit de leur agonie, ensuite par l'odeur de leurs cadavres, m'eût fait rebrousser chemin. A partir de ce moment je ne pouvais plus le suivre. Je vais expliquer pourquoi, cela me permettra de penser à autre chose et en tout premier lieu au moyen de me rejoindre, là où je m'attends, quoique je n'en aie guère envie, mais c'est ma seule chance, du moins je le crois, ma seule chance de me taire, de parler un peu enfin sans mentir, si c'est cela qu'ils veulent, pour ne plus avoir à parler. Mes raisons. J'en donnerai trois ou quatre, ça me suffira. D'abord ma famille, le fait en lui-même d'avoir une famille aurait déjà dû me mettre la puce à l'oreille, mais ma bonne volonté est telle, par instants, et l'envie de m'être débattu, même brièvement, même faiblement, dans la grande trombe animée qui va des premiers protozoaires jusqu'aux hommes les plus récents, que, non, parenthèse inachevée. Je recommence. Ma famille. D'abord elle n'était pour rien dans ce que je faisais. Parti de cet endroit, il était normal que j'y retourne, étant donné l'exactitude de ma navigation. Et ma famille aurait pu déménager pendant mon absence, et s'installer à cent lieues de là, sans que je me fusse écarté d'un cheveu de mes tourbillonnements. Quant aux cris de douleur et relents de décomposition, à me supposer capable de les avoir remarqués, ils m'auraient semblé tout à fait dans l'ordre de la nature, tel que j'avais appris à le connaître. S'il m'avait fallu me détourner chaque fois devant de telles manifestations, je ne serais pas allé loin. Moi que ne lavaient que superficiellement les pluies, dont la tête, sinon la bouche, était remplie d'imprécations, il m'aurait fallu d'abord me détourner de moi. Après tout c'est peut-être en effet ce que je faisais. Cela expliquerait ma démarche vaguement circulaire. Mensonges, mensonges, je n'avais pas à connaître, ni à juger, ni à maudire, mais à aller. Que le bacille botulin eût emporté toute ma famille, je ne me laisserai pas de le répéter, je l'admettais volontiers, mais à condition que mon comportement n'eût pas à s'en ressentir. Voyons plutôt de quelle façon les choses se sont réellement passées, si Mahood disait vrai. Mais pourquoi m'aurait-il menti, lui qui désirait tellement s'assurer mon adhésion, à quoi au fait, à sa façon de me concevoir probablement. Par crainte de me peiner peut-être. Mais je suis là pour être peiné, c'est ce que mes tentateurs n'ont jamais compris. Ils ont tous voulu, selon des conceptions assez diverses je dois dire de ce qui est supportable, que j'existe tout en n'en ayant qu'une peine, sinon modérée, tout au moins limitée. Ils m'ont même tué, en me

laissant entendre que, n'en pouvant plus, je n'avais pas d'autre ressource que de disparaître. N'en pouvant plus ! C'est une seconde qu'il fallait me faire supporter, après ça j'aurais tenu pour toute l'éternité, les doigts dans le nez. Qu'est-ce qu'ils sont allés chercher comme coups durs ! Mais le bouquet, ça a été cette histoire de Mahood où je suis représenté comme saisi par le fait d'être débarrassé à si bon compte d'un tas de consanguins, sans parler des deux cons tout court, celui maudit qui m'avait lâché dans le siècle et l'autre, infundibuliforme, où j'avais essayé de me venger, en me perpétuant. A vrai dire, soyons au moins francs, il y a un bon moment déjà que je ne sais plus ce que je dis. C'est que j'ai l'esprit ailleurs. Me voilà disculpé. Du moment qu'on a l'esprit quelque part, tout est permis. Continuons donc, sans crainte, comme si de rien n'était. Et voyons un peu comment les choses se sont passées réellement, si Mahood disait vrai, en me donnant pour orphelin, veuf, sans héritiers et tout et tout, d'un seul coup. J'ai le temps de la foutre en l'air, cette foire où il suffit de respirer pour avoir droit à l'asphyxie, je m'en dépêtrerai bien, ce ne sera pas comme les autres fois. Mais je ne voudrais pas être injuste envers mon diffamateur. Car en me faisant me retourner et repartir dans l'autre direction, sans avoir épuisé les possibilités de celle où j'étais engagé, il ne songeait pas un seul instant à une défaillance morale quelconque de ma part, comme j'ai pu paraître vouloir l'insinuer, mais uniquement à un ébranlement physique, suivi d'un dégoût du même ordre, correspondant aux cris de ma famille en train de succomber à contre-cœur et aux gaz nauséabonds, ces derniers m'obligeant à m'éloigner, sous peine de perdre connaissance entièrement. Cette version des événements rétablie, il ne reste plus qu'à remarquer qu'elle ne vaut pas plus cher que l'autre et qu'elle méconnaît tout autant la créature qu'à la rigueur j'aurais pu être peut-être, si on avait su me prendre. Voyons maintenant comment les choses se sont passées en réalité. Ayant fini, c'était couru, par me trouver à l'intérieur de la maison, de forme circulaire ne l'oublions pas, et ne comportant au rez-de-chaussée qu'une seule pièce donnant de plain-pied sur l'arène, j'y parachève mes girations, en piétinant les restes méconnaissables des miens, à qui le visage, à qui le ventre, selon le hasard de leur distribution, et en y enfonçant les bouts de mes béquilles, à l'arrivée comme au départ. Dire que j'en ai tiré de la satisfaction, ce serait forcer la vérité. Car cela ne me disait rien de me trouver sur un terrain si peu solide, juste au moment où j'avais besoin, pour mes dernières convulsions, d'un sol ferme et sans inégalités. J'aime à

penser, quoique je n'en aie pas la certitude, que c'est dans le bas-ventre de maman que j'ai terminé, pendant des journées entières, mon long voyage, et pris le départ pour le suivant. Non, cela m'est égal. La poitrine d'Isolde aurait fait aussi bien l'affaire, ou les parties de papa, ou le cœur d'un des déjetons. Mais est-ce certain ? N'aurais-je pas plutôt, dans un sursaut d'indépendance, englouti ce qui restait du fatal corned beef ? Combien de fois me suis-je laissé tomber pendant ces étapes à l'abri des intempéries ? Mais laissons tout ça. Je n'ai jamais été ailleurs qu'ici, personne ne m'a jamais sorti d'ici. Assez de faire l'enfant qui, à force de s'entendre dire qu'on l'avait trouvé dans un chou, finit par se rappeler dans quel coin du potager c'était et le genre de vie qu'il y menait avant de venir au monde. Moi je ne parlerai plus de corps et de trajectoires, du ciel et de la terre, je ne sais pas ce que c'est. Ils me l'ont dit, expliqué, décrit, comment c'est tout ça, à quoi ça sert, mille fois, les uns après les autres, aux propos les plus divers, avec une unanimité parfaite, jusqu'à ce que j'aie eu l'air d'être véritablement au courant. Qui dirait, à m'entendre, que je n'ai jamais rien vu, rien entendu que leurs voix ? Les hommes aussi, qu'est-ce qu'ils ont pu me chapitrer sur les hommes, avant même de vouloir m'y assimiler. Tout ce dont je parle, avec quoi je parle, c'est d'eux que je le tiens. Moi je veux bien, mais ça ne sert à rien, ça n'en finit pas. C'est de moi maintenant que je dois parler, fût-ce avec leur langage, ce sera un commencement, un pas vers le silence, vers la fin de la folie, celle d'avoir à parler et de ne le pouvoir, sauf de choses qui ne me regardent pas, qui ne comptent pas, auxquelles je ne crois pas, dont ils m'ont gavé pour m'empêcher de dire qui je suis, où je suis, de faire ce que j'ai à faire de la seule manière qui puisse y mettre fin, de faire ce que j'ai à faire. Ils ne doivent pas m'aimer. Ah ils m'ont bien arrangé, mais ils ne m'ont pas eu, pas tout à fait, pas encore. Témoigner pour eux, jusqu'à ce que j'en crève, comme si on pouvait crever à ce jeu-là, voilà ce qu'ils veulent que je fasse. Ne pouvoir ouvrir la bouche sans les proclamer, à titre de congénère, voilà ce à quoi ils croient m'avoir réduit. M'avoir collé un langage dont ils s'imaginent que je ne pourrai jamais me servir sans m'avouer de leur tribu, la belle astuce. Je vais le leur arranger, leur charabia. Auquel je n'ai jamais rien compris du reste, pas plus qu'aux histoires qu'il charrie, comme des chiens crevés. Mon incapacité d'absorption, ma faculté d'oubli, ils les ont sous-estimées. Chère incompréhension, c'est à toi que je devrai d'être moi, à la fin. Il ne restera bientôt plus rien de leurs bourrages. C'est moi alors que je vomirai enfin,

dans des rots retentissants et inodores de famélique, s'achevant dans le coma, un long coma délicieux. Mais qui, ils ? Est-ce vraiment la peine que je m'en enquière, avec mes moyens pipés ? Non, mais ce n'est pas une raison. Sur leur propre terrain, avec leurs propres armes, je les balayerai, et leur pantin raté avec. Des traces de moi, j'en trouverai peut-être à la même occasion. Voilà qui est décidé. Mais par quel débris commencer ? Chose curieuse, ils ne m'importunent plus depuis quelque temps, oui, la notion du temps ils me l'ont infligée aussi. Quoi en conclure, selon leur méthode ? Mahood s'est tu, c'est-à-dire que sa voix continue, mais n'est plus renouvelée. M'estime-t-on déjà suffisamment enduit de balivernes pour ne plus jamais pouvoir m'en dépêtrer ni faire un geste qui n'ait l'effet d'animer un plâtre ? Mais là-dedans, sans bouger, je pourrai vivre, et me déclarer, seul à m'entendre. Leurs attributs, ils m'en ont chargé, et je les ai traînés, comme au carnaval, sous les missiles. A moi maintenant de faire le mort, à moi qu'ils n'ont pas su faire naître, et ma carapace de monstre autour de moi pourrira. Mais c'est entièrement une question de voix, toute autre métaphore est impropre. Ils m'ont gonflé de leurs voix, tel un ballon, j'ai beau me vider, c'est encore eux que j'entends. Qui, ils ? Et pourquoi plus rien, depuis quelque temps ? Se peut-il qu'ils m'aient abandonné, en disant, C'est entendu, il n'y a rien à en tirer, n'insistons pas, il n'est pas dangereux. Ah mais un petit filet de voix d'homme forcé, pour murmurer ce que leur humanité suffoque, aux oubliettes, garrotté, au secret, au supplice, un petit halètement de condamné à vivre, pour balbutier ce que c'est que d'avoir à célébrer la relégation, attention. Pah, ils sont tranquilles, je suis emmuré de leurs vociférations, personne ne saura jamais ce que je suis, personne ne me l'entendra dire, même si je le dis, et je ne le dirai pas, je ne pourrai pas, je n'ai que leur langage à eux, si si, je le dirai peut-être, même dans leur langage à eux, pour moi seul, pour ne pas ne pas avoir vécu en vain, et puis pour pouvoir me taire, si c'est ça qui donne droit au silence, et rien n'est moins sûr, c'est eux qui détiennent le silence, qui décident du silence, toujours les mêmes, de mèche, de mèche, tant pis, je m'en fous du silence, je dirai ce que je suis, pour ne pas ne pas être né inutilement, je le leur arrangerai leur sabir, après je dirai n'importe quoi, tout ce qu'ils voudront, avec joie, pendant l'éternité, enfin avec philosophie. Je dirai d'abord ce que je ne suis pas, c'est comme ça qu'ils m'ont appris à procéder, puis ce que je suis, c'est déjà amorcé, je n'aurai qu'à reprendre là où je me suis laissé effrayer. Je ne suis, est-ce besoin de le dire, ni Murphy, ni Watt, ni Mercier,

non, je ne veux plus les nommer, ni aucun des autres dont j'oublie jusqu'aux noms, qui m'ont dit que j'étais eux, que j'ai dû essayer d'être, par force, par frayeur, pour ne pas me reconnaître, aucun rapport. Je n'ai jamais désiré, ni cherché, ni subi, jamais rien connu de tout ça, jamais eu d'objets, jamais d'adversaires, jamais de sens, jamais de tête. Mais laissons tout ça. Inutile de nier, de rabattre ce que je sais si bien, une chose si facile à dire, et qui ne revient au fond qu'à parler encore et toujours comme eux ils entendent que je parle, c'est-à-dire sur eux, fût-ce en les maudissant, en les niant. Qu'eux ils existent comme ils s'acharnent à vouloir que moi je le fasse, c'est possible, je n'ai pas à le savoir, je n'ai pas d'opinion, s'ils avaient su m'apprendre à souhaiter je souhaiterais que oui. Impossible de m'en débarbouiller sans les nommer, eux et leurs trucs, c'est ça qu'il faut considérer. Autant raconter une histoire de Mahood sans autre forme de procès, en la donnant, comme je l'ai reçue, pour mienne. Tiens, une idée. Pour me dégoûter un peu plus. Je vais la réciter. Pendant ce temps j'aviserais de la suite à donner à ma propre affaire, en repartant de l'endroit où j'ai dû l'interrompre, par force, par frayeur, par inhabileté. Ce sera la dernière. Je vais avoir l'air de m'exécuter de bonne grâce. Ça les endormira, au cas où ils envisageraient de me rafraîchir la mémoire, sur ma façon de me comporter, là-haut, dans l'île, au milieu de mes compatriotes, coreligionnaires, contemporains et copains. Pendant ce temps je verrai ce que j'ai à faire, pour me manifester. Ils n'y verront que du feu. Mais voyons un peu d'abord qui ils sont, cette bande de forcenés, que Dieu soi-disant m'envoie pour mon bien. À vrai dire – non, l'histoire d'abord. Pour porter à son comble mon mal de cœur. L'île, je suis dans l'île, je n'ai jamais quitté l'île, pauvre de moi. J'avais cru comprendre que je passais ma vie à faire le tour du monde, en colimaçon. Erreur, c'est dans l'île que je ne cesse de tourner. Je ne connais rien d'autre, seulement l'île. Elle non plus je ne la connais pas, n'ayant jamais eu la force de la regarder. Quand j'arrive au rivage, je m'en retourne, vers l'intérieur. Ce n'est pas une spirale, mon chemin, là aussi je me suis gouré, mais des boucles irrégulières, tantôt brusques et brèves, comme valsées, tantôt d'une ampleur de parabole, embrassant des tourbières entières, et tantôt entre les deux, quelque part, et axées invariablement n'importe comment, selon la panique du moment. Mais à l'époque dont je parle c'en est fini de cette vie active, je ne bouge ni ne bougerai jamais plus, à moins que ce ne soit sous l'impulsion d'un tiers. En effet, du grand voyageur que j'avais été, à genoux les derniers temps,

puis en rampant et en roulant, il ne reste plus que le tronc (en piteux état), surmonté de la tête que l'on sait, voilà la partie de moi dont j'ai le mieux saisi et retenu la description. Piqué, à la manière d'une gerbe, dans une jarre profonde, dont les bords m'arrivent jusqu'à la bouche, au bord d'une rue peu passante aux abords des abattoirs, je suis au repos, enfin. En tournant, je ne dirai pas la tête, mais les yeux, qui ont une faculté de roulement autonome, je peux voir la statue du propagateur de la viande de cheval, un buste. Ses yeux de pierre, sans pupilles, sont fixés sur moi. Ça fait quatre, avec ceux de mon créateur, qui sont partout, n'allez pas penser que je m'estime favorisé. Quoique je ne sois pas exactement en règle, la police me tolère. Elle sait que, étant dans l'impossibilité d'articuler, je ne profiterai pas déloyalement de ma situation pour ameuter la population contre ses dirigeants, au moyen de discours enflammés aux heures d'affluence ou en chuchotant des propos subversifs, la nuit venue, aux passants attardés et pris de boisson. Elle n'ignore pas non plus que, étant sans membres, à part le viril, qui ne l'est plus, je ne ferai pas de gestes pouvant être interprétés comme incitant à l'aumône, délit passible d'un terme de réclusion. Le fait est que je ne gêne personne, à moins que ce ne soit cette catégorie de personnes hypersensibles qui voient des occasions de scandale et d'indignation partout. Mais le risque est minime. Car ce sont là des gens qui évitent le quartier, par crainte de se trouver mal devant le spectacle des bêtes, dont la plupart voient la ville pour la première fois, allant vers le merlin. A ce point de vue l'endroit est bien choisi, à mon point de vue. Mais même ceux assez déséquilibrés pour être frappés par ma vue, je veux dire troublés, et diminués temporairement dans leur puissance de travail et aptitude au bonheur, n'ont qu'à me regarder une seconde fois, ceux qui peuvent s'y résoudre, pour être tranquilisés aussitôt. Car mon visage ne reflétait que la satisfaction de celui qui goûte un repos mérité. Il est vrai que ma bouche était cachée la plupart du temps, et mes paupières closes. Hé oui, tantôt c'est le passé, tantôt le présent. Et seul sans doute l'état de mon crâne, couvert de pustules et de mouches bleues, forcément nombreuses dans ces parages, m'évitait d'être un objet d'envie pour certains, et une occasion de mécontentement. Me voilà situé, je l'espère. Une fois par semaine on me sortait de mon récipient, aux fins de le vider. Ce soin incombait à la tenancière de la gargote d'en face et elle s'en acquittait bien volontiers, et sans rechigner, tout en me traitant affectueusement parfois de petit dégoûtant, car elle avait un jardin potager. Sans avoir exactement une

touche avec elle, je ne lui étais pas indifférent, cela se voyait, et avant de me remettre en place elle profitait de ce que j'avais la bouche à découvert pour y enfoncer un morceau de mou ou un os à moelle. Et quand la neige faisait rage, elle venait jeter sur moi une bâche imperméable par endroits. C'est là-dessous, au chaud et à l'abri, que j'ai fait connaissance avec le bienfait des larmes, tout en me demandant à quoi je le devais, car je n'étais pas ému. Et cela non pas une fois, mais chaque fois qu'on me bâchait, c'est-à-dire plusieurs fois par an. Oui, c'était fatal, la bâche à peine jetée, et tus les pas précipités de ma bienfaitrice, les pleurs se mettaient à couler. Faut-il, fallait-il y voir un effet de la gratitude ? Mais en ce cas ne me serais-je pas senti reconnaissant ? D'ailleurs je me rendais compte obscurément que, si elle prenait ainsi soin de moi, ce n'était pas uniquement par bonté, ou alors j'avais mal compris ce que c'est que la bonté, lorsqu'on me l'avait expliqué. Il ne faut pas oublier en effet que je représentais pour elle une indéniable valeur. Car en dehors des services que je rendais à ses salades, je constituais pour son établissement un point de repère et même une sorte de réclame, autrement plus efficace que par exemple un bonhomme en carton, ventru de profil et, vu de face, d'une minceur désolante. Qu'elle ne s'y trompât point est ce qui ressort du soin qu'elle avait eu de festonner de lampions, d'un très joli effet le soir, et à plus forte raison la nuit, mon habitacle. Et celui-ci, afin que le passant pût déchiffrer plus commodément le menu qui s'y trouvait collé, elle l'avait fait monter sur un socle, à ses propres frais. C'est ainsi que j'ai pu apprendre que ses navets au jus sont moins bons qu'autrefois mais qu'en revanche ses carottes, également au jus, sont meilleures que dans le temps. Le jus n'a pas changé. C'est là un langage que je comprends presque, ce sont là des idées claires et simples sur lesquelles il m'est possible de bâtir, je ne demande pas d'autre nourriture intellectuelle. Un navet, je sais à peu près à quoi ça ressemble, une carotte aussi, surtout la mi-longue, ou nantaise. Je crois saisir par moments la nuance entre ce qui est mauvais et ce qui l'est moins. Et si la portée des termes hier et aujourd'hui m'échappe plutôt, cela n'enlève que peu de chose au plaisir que j'ai à assimiler le principal. De ses salades, par exemple, je n'ai jamais entendu dire que du bien. Oui, je représente pour elle un petit capital, et si je venais à décéder elle serait, j'en suis persuadé, sincèrement ennuyée. Voilà qui devrait m'être d'un précieux secours. Il me plaît d'imaginer qu'à l'heure de l'échéance fatale, ma dette envers la nature enfin éteinte, elle s'opposera à ce qu'on enlève, de l'endroit qu'il occupe en

ce moment, le vieux vase où j'aurai consommé mes vicissitudes. Et peut-être qu'elle fera mettre, à la place où aujourd'hui se voit une partie de ma tête, un melon, ou un potiron, ou un gros ananas avec sa petite touffe de poils, ou mieux encore, je ne sais pourquoi, un navet de Suède, en souvenir de moi. Ainsi je ne disparaîtrai pas tout entier, comme cela arrive si souvent à ceux qu'on enterre. Mais ce n'est pas pour parler d'elle que je me suis mis à mentir, encore une fois. De nobis ipsis silemus, décidément ça aurait dû être ma devise. Mais oui, ils m'ont donné également des leçons de latin de porcherie, ça fait bien, semé dans le parjure. À noter que seule la neige, et encore faut-il qu'elle soit violente, me donne droit à la bâche. Nulle autre forme d'intempérie ne déclenche en elle l'instinct maternel, en ma faveur. J'ai essayé de lui faire comprendre, en cognant ma tête avec rage contre les parois du goulot, au moment où, la neige ayant diminué, elle me découvrait, que j'aimerais être occulté plus souvent. En même temps je jetais de la bave, en signe de mécontentement. Elle n'a rien compris. Je me demande quelle explication elle a bien pu trouver à cette conduite. Elle a dû en parler avec son mari, pour s'entendre dire probablement que j'avais été tout simplement en train de suffoquer, alors que c'est tout le contraire qu'elle aurait dû s'entendre dire. Nous nous y sommes mal pris tous les deux, soyons équitable, moi pour faire les signes, elle pour les interpréter. Cette histoire ne sert à rien, je suis en train presque d'y croire. Mais voyons de quelle façon elle est censée finir, ça me remettra les idées en place. L'ennuyeux, c'est que cette suite, je l'oublie. Mais l'ai-je jamais sue ? Je me demande si mon histoire ne s'arrête pas là, si Mahood ne l'a pas arrêtée là. En me disant, qui sait, Voilà où tu en es, tu n'as plus besoin de moi. À vrai dire ils ont toujours affectionné ce procédé, s'arrêtant brusquement, au moindre signe d'acquiescement de ma part, et me laissant en suspens, sans autre source de renouveau que la vie qu'ils m'avaient imputée. Et c'est seulement en voyant que je ne m'en sors pas qu'ils reprennent le fil de mes infortunes, me jugeant encore insuffisamment vitalisé pour pouvoir les mener à bien tout seul. Mais au lieu de faire le joint, j'ai cru le remarquer maintes fois, et de me reprendre à l'endroit où ils m'avaient déposé, ils me cueillent loin de là, et sous un tout autre aspect, dans l'espoir peut-être de me faire accroire que je m'étais chargé de l'intervalle tout seul, que j'avais vécu sans aide d'aucune sorte, pendant un bon moment, sans savoir comment ni me rappeler en quelles circonstances, ou que j'étais mort, tout seul, et revenu sur terre, par voie de vagin comme un vrai bébé, et parvenu

à l'âge mûr, voire à la sénilité, sans la moindre assistance de leur part et grâce uniquement aux indications qu'ils m'avaient fournies. Me faire endosser une vie d'homme, cela ne leur suffit sans doute pas, il faut que je tâte de plusieurs générations. Mais ce n'est pas sûr. Tout ce qu'ils m'ont raconté, ça se rapporte peut-être à une existence unique, la confusion d'identités n'étant qu'apparente, due à mon peu d'aptitude à en porter. Quand j'arriverai à mourir par mes propres moyens, à ce moment-là ils seront mieux en mesure de juger si je mérite d'illustrer une autre époque, ou de refaire la présente, dans un esprit plus averti. Il m'est ainsi loisible de supposer que l'unijambiste manchot de tout à l'heure et le tronc à tête de poisson où je suis actuellement en panne ne constituent bel et bien que deux aspects d'une seule et même enveloppe charnelle, l'âme étant notoirement à l'abri des ablations et délabrements. Ayant déjà perdu une jambe, il est vraisemblable en effet que j'aie pu égarer l'autre. De même pour les bras. Transition facile, en somme. Mais que dire de cette autre vieillesse dont ils m'ont gratifié, si j'ai bonne mémoire, et de cette autre maturité, auxquelles il ne manquait ni bras ni jambes, mais seulement la faculté d'en tirer parti ? Et de cette espèce de jeunesse où ils durent me laisser pour mort ? Je ne suis pas dans leurs petits papiers. Sans doute ont-ils fait tout ce qu'ils ont pu pour m'être agréables, pour me sortir d'ici, sous n'importe quel prétexte, dans n'importe quel emploi. Je leur reproche seulement d'avoir insisté. Car plus loin qu'eux il y a celui qui ne me tiendra quitte que lorsqu'ils m'auront abandonné, comme inutilisable, et rendu à moi. Alors je pourrai m'employer enfin, à dire ce que j'ai été, et où, pendant tout ce temps perdu. Mais qui est celui qui attend cela de moi, si j'ai deviné juste ? Et qui ces autres, aux visées si différentes ? Et dont c'est faire le jeu que de poser de telles questions. Pourtant. Dans ma jarre, est-ce que je m'en posais ? Dans l'arène, souvent debout encore et en marche, est-ce que je m'interrogeais ? Je diminuais. Je diminue. Autrefois, en rentrant la tête dans les épaules, comme grondé, je pouvais disparaître. Bientôt, du train où je rapetisse, je n'aurai plus à me donner cette peine. Et les yeux, je n'aurai plus le mal de les fermer, pour ne plus voir le jour, car la jarre les obture, à quelques pouces. Et je n'ai qu'à laisser aller le front contre la paroi pour que la lumière venue d'en haut, qui la nuit est celle de la lune, ne s'y reflète plus non plus, dans ces jolis petits miroirs bleus, je m'y suis quelquefois regardé, pour leur faire plaisir. Erreur, erreur, cette peine et ce mal, je les aurai toujours. Car la dame, constatant avec déplaisir que je m'enfonçais de plus

en plus, m'a remonté, en remplissant le fond de ma jarre de sciure, qu'elle change toutes les semaines, quand elle fait ma toilette. C'est moins dur que le grès, mais moins sain. Et je m'étais habitué au grès. Maintenant je m'habitue à la sciure. C'est une occupation. Je n'ai jamais pu supporter l'inaction, où les forces humaines s'émoussent. Et les yeux, je les ferme et rouvre, ferme et rouvre, comme par le passé. Et la tête, je la rentre et sors, rentre et sors, comme autrefois. Et notamment à l'aube souvent je la rentre, après l'avoir laissée dehors toute la nuit, et cela dans une intention bien arrêtée, celle de narguer la dame de l'induire en erreur. Car son premier regard, u fois qu'elle a levé le rideau, avec quel fracas, s premier regard, encore humide de sommeil et luxure, est pour moi. Et ne me voyant pas e s'émeut et se précipite. Car de deux choses l'un ou je me suis sauvé, pendant la nuit, ou je me s encore rétréci. Mais avant qu'elle ait eu le temps d'arriver jusqu'à moi, voilà que je redresse vivement la tête, comme un diable à ressort, les yeux exorbités et braqués sur elle. Car je sais faire gros yeux aussi, je sais les fermer et les rouvrir je sais les faire gros ou petits, comme ça me char Et s'il m'est impossible de tourner la tête, à cause d'une rigidité précoce du cou, cela ne veut pas d qu'elle soit toujours axée dans le même sens. (à force de m'agiter, j'arrive à faire faire à mon tronc le degré de révolution que je veux, et cela dans sens comme dans l'autre. Ce petit jeu, que j'aurais cru innocent, m'a coûté cher, à moi qui me ter pour insolvable. Il est vrai qu'on connaît mal richesses, avant de les perdre. Et il m'en reste s; doute d'autres encore, qui n'attendent que le leur pour me devenir sensibles. Et aujourd'hui, si je peux toujours ouvrir et fermer les yeux comme par le passé, je ne peux plus, par la fa de mon caractère espiègle, rentrer et sortir la te comme dans le bon vieux temps. Car un collier assujetti aux rebords de la jarre, m'enserre m£ tenant le cou, juste au-dessous du menton. Et ma bouche, cachée autrefois, et que souvent je pressais contre la fraîcheur de la pierre, maintenant tout le monde peut la voir. Mais il faut dire aussi que ce changement n'est pas sans s'adoucir de certains avantages, dont je ne jouissais pas avant, entre autres celui de pouvoir attraper des mouches. Je les happe, vrrac. Est-ce à dire que j'ai encore mes dents ? Avoir perdu ses membres et conservé sa denture, quelle dérision. Mais ça m'étonnerait. Des mouches. Elles ne sont peut-être pas très nourrissantes, ni d'un goût très plaisant, mais la question n'est pas là, mais ailleurs, loin de l'utile, loin de l'agréable. J'attrape aussi des papillons de nuit, attirés par les lampions, quoique plus difficilement. Mais je n'en

suis encore qu'à mes débuts, dans ce nouvel exercice, je suis loin d'avoir atteint mon plafond. Maintenant, pour en revenir au côté sombre de l'affaire, je dirai que ce collier, ou rondelle, en ciment, me gêne beaucoup, pour tourner. J'en profite pour apprendre à me tenir tranquille. Avoir toujours devant les yeux, quand on les ouvre, le même arrangement d'hallucinations exactement, à beaucoup de choses près il est vrai, c'est à cette cangue que je devrai d'en connaître les joies. Au fond il n'y a qu'une seule chose qui me tracasse, c'est la perspective de me pendre, si jamais je venais à raccourcir davantage. L'asphyxie ! Moi qui ai toujours été le type respiratoire. La preuve, cette cage thoracique qui m'est restée, avec l'abdomen. Moi qui murmurais, quand j'y pensais, à chaque inhalation, Voilà l'oxygène qui rentre, et, en expirant, Voilà les saletés qui s'en vont et le sang qui devient vermeil. Le teint bleu. L'obscène protrusion de la langue. La tuméfaction de la pine. Tiens, la pine, je n'y pensais plus. Quel dommage que je n'aie plus de bras, il y aurait peut-être quelque chose à en tirer. Non, c'est mieux ainsi. À mon âge, me remettre à me masturber, ce serait indécent. Et puis ça ne donnerait rien. Après tout, qu'est-ce que j'en sais ? À force de tractions bien rythmées, en pensant de toutes mes forces à un cul de cheval, au moment où la queue se soulève, qui sait, j'arriverais peut-être à un petit quelque chose. Ciel, on dirait que ça remue. Est-ce à dire qu'on ne m'a pas coupé ? Pourtant il me semblait bien qu'on m'avait coupé. Je confonds peut-être, avec d'autres bourses. Du reste ça ne bouge plus, vais me concentrer à nouveau. Un percheron. Allons, allons, un bon mouvement, voyons, finis de mourir, c'est la moindre des choses, après tout le mal qu'ils se sont donné, pour te faire vivre. Le principal est fait. Ils t'ont assez assassiné, assez suicidé, pour que tu puisses te débrouiller tout seul, comme un grand garçon. Voilà ce que je me dis. Et j'ajoute, déchaîné, Dépouille cette inertie immortelle, elle n'est pas de mise, dans ce milieu. Ils ne peuvent pas tout faire. Ils t'ont mis sur bon chemin, ils t'ont donné la main jusqu'au bord du précipice, à toi maintenant, en faisant le dernier pas sans assistance, de leur marquer ta reconnaissance. J'aime cette langue colorée, ces apostrophes aux figures si franches. À travers les splendeurs de la nature c'est un paralysé qu'ils ont traîné, et maintenant qu'il ne reste plus rien à admirer, il faut que je saute, afin qu'il puisse être dit, En voilà un autre qui a vécu. Ils n'ont pas l'air de se douter que je n'ai jamais été là, que ces yeux révulsés, cette bouche bée et la bave aux commissures ne devaient rien au golfe de Naples, ni à Aubervilliers. Le dernier pas. Avec quoi ? Moi

qui n'ai jamais su faire le premier. Mais peut-être s'estimeraient-ils contents si j'attendais tout simplement, que le vent me pousse. Ça je veux bien, c'est dans mes cordes. Mais c'est eux qui s'impatiente les premiers. C'est qu'il n'y a pas de vent qui tienne, il faudrait que la falaise s'écroule. Encore si j'étais vivant à l'intérieur, on pourrait espérer un arrêt du cœur ou un bon petit infarctus. En général ils m'achèvent avec des bâtons, histoire de se prouver, et aux commanditaires, et aux spectateurs, que j'avais eu un commencement, et une suite. Puis, le pied planté sur ma poitrine, où il n'y a rien de changé, aux badauds, Ah, si vous l'aviez vu il y a cinquante ans, quel allant, quel entregent ! Tout en sachant que tout est à recommencer. Mais j'exagère peut-être mon besoin d'eux. Je me taxe d'inertie, et cependant je me meus, me mouvais tout au moins, aurais-je manqué le coche ? Voyons la tête. On dirait que quelque chose y bouge, de loin en loin. Il n'y a donc pas à désespérer d'une congestion cérébrale. Quoi encore ? Les organes de digestion et d'évacuation, quoique paresseux, s'agitent par moments, témoin les soins dont je suis l'objet. C'est encourageant. Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. Les mouches, en tant qu'agents externes, je n'en parle que pour mémoire. Elles pourraient m'apporter le typhus. Non, ça c'est les rats. J'en ai aperçu, mais ils ont d'autres chats à fouetter. Un petit ténia ? Pas intéressant. Quoi qu'il en soit, je vois que je me suis découragé trop à la légère. J'ai peut-être de quoi leur donner satisfaction. Mais déjà je commence à ne plus y être, dans cette rue de désastre, qu'ils m'ont si bien fait voir. Je pourrais la décrire, je l'aurais pu, il y a un instant, comme si j'y avais été, tel qu'ils m'ont souhaité, diminué certes, n'en ayant plus pour longtemps, mais les yeux encore à même de se laisser impressionner, et une oreille, assez, et la tête assez obéissante, pour me donner tout au moins une vague idée de ce qu'il aurait fallu soustraire à ce décor pour que ce soit le vide et le silence. Cela a toujours été ainsi. Juste au moment où le monde est en place et que je crois entrevoir le moyen de le quitter, tout se dissipe. Cet endroit où ma jarre s'élève, sur son socle, avec sa guirlande de lanternes multicolores, et moi dedans, je ne le verrai plus, je n'ai pas su m'y accrocher. Moi peut-être, pour varier, ils me feront frapper par la foudre, ou par le merlin, un soir de fête, puis vite enrouler, ni vu ni connu, dans le suaire, preuve d'avoir sué. Ou ils me feront enlever vif, ôter de là, pour varier, et déposer ailleurs, à tout hasard. Et à ma prochaine sortie, si jamais je sors encore, tout sera neuf, je trouverai tout étrange. Mais peu à peu je m'habituerai, eux aidant, à

l'endroit, à moi, et peu à peu surgira le vieux problème, comment vivre, une seule seconde, jeune ou vieux, sans aide, sans guide, de leur vie à eux. Et cela me rappelant d'autres tentatives, dans d'autres conditions, je me poserai, eux aidant, eux soufflant, des questions, comme celles que je viens de me poser, sur moi, sur eux, sur ces sautes de temps, ces changements d'âge, et les moyens à mettre en œuvre pour réussir enfin, là où j'avais toujours échoué, afin qu'ils soient contents, et me laissent peut-être enfin tranquille, et libre de m'employer à ma manière, à essayer de contenter l'autre, si c'est bien là ma manière, afin qu'il soit content, et me laisse tranquille, et me donne quittance, et le droit au repos, et au silence, si cela dépend de lui. C'est beaucoup attendre d'une seule créature, c'est beaucoup en exiger, que d'avoir à faire d'abord comme si elle n'était pas, ensuite comme si elle était, avant d'avoir droit au repos là où ni elle est, ni elle n'est pas, et où se tait la langue obligeant à de telles expressions. Deux mensonges, deux défroques à porter jusqu'au bout, avant d'être lâché, seul, dans l'impensable indicible, où je n'ai cessé d'être, où ils ne me laissent pas être. Ce sera peut-être moins reposant que je n'ai l'air de le penser, que d'y être seul enfin, sans importuns. Qu'à cela ne tienne, repos est un mot à eux, penser aussi. Mais voilà qui devrait, il me semble, me donner à déraisonner. Il serait navrant de tomber sur du nouveau, sans que je m'en aperçoive, qu'une autre chandelle s'allume, à mon insu. Oui, je sens que c'est le moment de jeter un coup d'œil en arrière, si je peux, et de faire le point, si je veux avancer. Si seulement je savais ce que j'ai dit. Bah, je suis tranquille, ça n'a pu être qu'une seule chose, la même que toujours. Moi je ne suis pas de ceux qui risquent de changer de chanson. Je n'ai qu'à continuer, comme s'il y avait quelque chose à faire, quelque chose de commencé, quelque part où aller. Tout se ramène à une affaire de paroles, il ne faut pas l'oublier, je ne l'ai pas oublié. J'ai dû le dire, puisque je le dis. J'ai à parler d'une certaine façon, avec chaleur peut-être, tout est possible, d'abord de celui que je ne suis pas, comme si j'étais lui, ensuite, comme si j'étais lui, de celui que je suis. Avant de pouvoir etc. C'est une question de voix, de voix à prolonger, de la bonne manière quand elles s'arrêtent, exprès, pour m'éprouver, comme en ce moment celle qui veut, d'une façon générale, que je sois en vie. La bonne manière, la chaleur, l'aisance, la foi, comme si c'était ma voix à moi, disant des mots à moi, des mots me disant en vie, puisque c'est là qu'ils veulent que je sois, je ne sais pourquoi, avec leurs billions de vivants, leurs trillions de morts, ça ne leur suffit pas, il me

faut y aller aussi, de ma petite convulsion, vagir, chialer, ricaner et râler, dans l'amour du prochain et les bienfaits de la raison. Mais voilà, la bonne manière, je ne la connais pas. Ce ramassis de conneries, c'est bien d'eux que je le tiens, et ce murmure qui m'étrangle, c'est eux qui m'en ont farci. Et ça sort tel quel, je n'ai qu'à bâiller, c'est eux que j'entends, de vieilles assurances suries, où je ne peux rien changer. Un perroquet, ils sont tombés sur un bec de perroquet. S'ils m'avaient dit ce qu'il faut que je dise, pour être approuvé, je le dirais forcément, tôt ou tard. Allons donc ! Ce serait trop facile, le cœur n'y serait pas, il faut que le cœur me sorte par la gueule aussi, entortillé dans un vomi de boniments, là alors j'aurai enfin l'air de me croire, ce ne sera plus des paroles en l'air. Enfin, ne perdons pas l'espoir, j'y arriverai peut-être, d'une façon toute mécanique, à force d'avoir la bouche ouverte et les sangs tournés. Mais l'autre voix, de celui qui n'a pas cette passion pour le règne animal, qui attend de mes nouvelles à moi, quelle est sa teneur ? Me voilà bien embarrassé. Car sur moi proprement dit, je me comprends, il me semble qu'on ne m'a encore rien dit. Peut-on parler d'une voix, dans ces conditions ? Sans doute que non. Pourtant je le fais. D'ailleurs toute cette histoire de voix est à revoir, à corriger, à démentir. N'entendant rien, je n'en suis pas moins la proie de communications. Appeler ça des voix, pourquoi pas après tout, du moment qu'on sait qu'il n'en est rien. Mais il y a des limites, paraît-il. Attendons-les, avec confiance. Donc rien sur moi. C'est-à-dire aucune relation suivie. De faibles appels, tout au plus, de loin en loin. Écoute-moi ! Reviens à toi ! C'est donc qu'on a quelque chose à me dire. Mais pas le moindre renseignement, sinon, sous-entendu, que je ne suis en mesure d'en recevoir aucun, n'étant pas là, ce que je savais déjà. Je n'ai pas été sans remarquer, dans un moment de réceptivité exceptionnelle, que ces adjurations empruntent le même véhicule que celui employé par Mahood et consorts, pour leurs transports. C'est louche. C'est-à-dire que ce serait louche si j'espérais encore, de ces révélations à venir, une valeur quelconque, par rapport à celles dont on ne cesse de m'agonir depuis qu'on s'est mis dans la tête que je ferais mieux d'exister. Mais ce doux espoir, j'en suis revenu, pas plus tard que tout à l'heure, si j'ai bonne mémoire. Deux peines en somme, à distinguer peut-être, comme la mine d'avec la carrière, quant au genre d'effort à fournir, mais identiquement pauvres en agrément, ou en intérêt. Je. Qui ça ? Le galérien, fonçant vers les piliers d'Hercule, qui la nuit, trompant la vigilance du garde-chiourme, lâche sa rame et rampe entre les bancs, vers le

levant, en appelant l'orage. Sauf que moi je ne l'appelle plus. Si si, je suis encore un suppliant. Ça me passera, d'ici le dernier voyage, sur cette mer de plomb. Je confonds avec l'autre folie, celle de vouloir connaître, de vouloir se rappeler, son méfait. Là alors on ne m'y prend plus. C'est bon pour les frais émoulus de la damnation. Ceci dit, n'y pensons plus, ne pensons plus à rien, ne pensons jamais plus. Les uns sont plusieurs, l'autre seul, seul à me solliciter. Ils parlent la même langue, la seule qu'ils m'aient apprise. Ils m'ont dit qu'il en est d'autres. Je ne les regrette pas. Du moment que le silence se rompt, de cette manière, ce ne peut être qu'une seule chose. Ordres, prières, menaces, éloges, reproches, raisons. Eloges, oui, je me suis laissé dire que je faisais des progrès. C'est bien, mon garçon, ce sera tout pour aujourd'hui, rentre dans ta nuit et à demain. Et me voilà, avec ma barbe blanche, assis parmi les enfants, disant n'importe quoi, de peur d'être frappé. Je mourrai en sixième, chargé d'ans et de pensums, redevenu tout petit, comme lorsque j'avais de l'avenir, les jambes nues, vêtu de ma vieille blouse noire, mouillant ma culotte. Elève Mahood, pour la vingt-cinq millième fois, qu'est-ce que c'est qu'un mammifère ? Et je tomberai raide mort, usé par les rudiments. Mais j'aurai fait des progrès, ils me l'ont dit, seulement pas assez, pas assez. Ah. Où en étais-je, de mes devoirs ? J'oublie. Voilà qui a été fatal à mon épanouissement, mon manque de mémoire. C'est vrai. Elève Mahood, répète après moi, L'homme est un mammifère supérieur. Je ne pouvais pas. Toujours question de mammifères, dans cette ménagerie. Entre nous, avouez-le, qu'est-ce que ça pouvait bien lui foutre, à l'élève Mahood, que l'homme fût ceci plutôt que cela ? Enfin il faut supposer qu'il n'y a rien eu de perdu, puisque voilà que tout cela dégouline, débloqué par le cauchemar. C'est la débâcle. Je vais m'en payer, des mammifères, je vois ça d'ici, avant de me réveiller. Vite, une maman, que je la suce à blanc, en me pinçant les tétins. Mais il va falloir que je lui donne un nom, à ce solitaire. Sans noms propres, pas de salut. Je l'appellerai donc Worm. Il était temps. Worm. Je n'aime pas ça, mais je n'ai guère le choix. Ce sera mon nom aussi, au moment voulu, quand je n'aurai plus à m'appeler Mahood, si jamais j'y arrive. Avant Mahood il y eut d'autres comme lui, de la même race et croyance, armés du même trident. Mais Worm est le premier de son espèce. On dit ça. C'est que je ne le connais pas. Lassé, renonçant à me dresser, lui aussi se fera peut-être remplacer, ayant posé les jalons. Il n'a pas encore eu la parole, le pauvre. Il murmure, je n'ai cessé d'entendre son murmure, pendant que les autres

discouraient. À eux tous il a survécu, à Mahood aussi, si Mahood n'est plus. Je l'entends encore, fidèle, me suppliant d'apaiser cette langue morte des vivants. C'est ce que je crois comprendre, d'après le ton, qui ne change pas. Si je pouvais me taire je comprendrais mieux, ce qu'il veut de moi, veut que je sois, veut que je dise. Qu'il se mette à tonner, à la fin ! Mais non, il faut que je me taise, que je retienne mon souffle. Mais j'ai dû mal comprendre. Car si Mahood se taisait, Worm se tairait aussi. Qu'on me demande l'impossible, je veux bien, que pourrait-on me demander d'autre ? Mais l'absurde. À moi qu'ils ont réduit à la raison. Il est vrai que ce pauvre Worm n'y est pour rien. Qu'est-ce que j'en sais ? Mais achevons notre pensée, avant de chier dessus. Car si je suis Mahood, je suis Worm aussi. Plof. Ou si je ne suis pas encore Worm, je le serai, en n'étant plus Mahood. Plof. Sus maintenant aux choses sérieuses. Non, pas encore. Un autre conte de la Mère Mahood peut-être, pour achever de m'abrutir. Pas la peine, ça sortira quand c'en sera l'heure, le disque est là, de toute éternité. Oui, leurs grands mots doivent sortir aussi, c'est du tout-venant. Le problème de la liberté, j'en traiterai aussi, c'est couru, au moment préétabli. Mais j'ai peut-être trop vite fait de les opposer, ces deux fauteurs de fiasco. N'est-ce pas la faute de l'un si je ne peux être l'autre ? Ils sont donc de connivence. Voilà comme il faut raisonner, chaudement. Ou existerait-il un tertius gaudens, moi enfin, à qui ce double échec serait à imputer ? Mon vrai visage, le verrai-je enfin, baignant dans un sourire ? J'ai l'impression que ce spectacle me sera épargné. À aucun moment je ne sais de quoi je parle, ni de qui, ni de quand, ni d'où, ni avec quoi, ni pourquoi, mais j'aurais besoin de cinquante bagnards pour cette sinistre besogne qu'il me manquerait toujours un cinquante et unième, pour fermer les menottes, ça je le sais, sans savoir ce que ça veut dire. L'essentiel est que je n'arrive jamais nulle part, que je ne sois jamais nulle part, ni chez Mahood, ni chez Worm, ni chez moi, peu importe grâce à quelle dispense. L'essentiel est de gigoter jusqu'au bout au bout de son catgut, tant qu'il y aura des eaux, des rives et déchaîné au ciel un Dieu sportif, pour taquiner la créature, par salopards interposés. Moi j'ai avalé trois hameçons à la fois et j'ai encore faim. D'où le barouf. Que ça fait du bien de savoir où l'on est, où l'on restera, sans y être ! Il n'y a plus qu'à s'écarteler tranquillement, dans les délices de se savoir à tout jamais personne. Dommage que pendant ce temps je sois dans l'obligation de donner de la bouche, ça l'empêche de saigner à son aise, en faisant nyam nyam. Enfin, on ne peut pas tout avoir, dans les tout avant-derniers temps.

Ils m'amèneront bien un jour à la surface, ce qui mettra tout le monde d'accord, sur ceci, que ce n'était pas la peine de s'en donner tant, pour une si piètre victime, pour de si piètres assassins. Quel silence alors. Et maintenant, essayons d'aller faire un tour du côté de Worm, ça lui fera plaisir, à ce cher dégueulasse. Je verrai bien si l'autre me guette toujours. Mais même sans cela ce sera raté, il ne m'aura pas, je n'en serai pas délivré, je parle de Worm, je le jure, l'autre ne m'a pas eu, je n'en ai pas été délivré, c'est du passé, jusqu'à présent. Je suis celui qu'on n'aura pas, qui ne sera pas délivré, qui rampe entre les bancs, vers le nouveau jour qui s'annonce splendide, bardé de ceintures de sauvetage, appelant le naufrage. La troisième ligne tombe droit des nues, en fil à plomb, ça c'est pour mon âme. Il y a belle lurette que je l'y aurais accrochée, si je savais où elle est. Nous voilà donc quatre, c'est une partie carrée. Je le savais, nous serions cent qu'il nous faudrait être cent et un. Je nous manquerai toujours. Worm, ou, comme je suis tenté de l'appeler, Watt, Worm, que dire de Worm, qui n'est pas foutu de se faire comprendre ? Qu'en dire qui fasse cesser cette rumeur de termite, dans mon guignol ? Qu'en dire qui ne puisse aussi bien se dire de l'autre ? Tiens, c'est peut-être en voulant être Worm que je serai enfin Mahood ! Alors je n'aurai plus qu'à être Worm. Ce à quoi je parviendrai sans doute en m'efforçant d'être Tartempion. Alors je n'aurai plus qu'à être Tartempion. Halte-là, il se peut qu'il m'en fasse grâce, qu'il ait pitié, que je fasse halte là. L'aurore ne sera pas toujours rose. Worm, Worm, à nous trois, et vogue la galère. D'ailleurs il me semble que j'ai dû déjà, contrairement à ce qu'il me semble que j'ai dû dire déjà, faire quelques tentatives en ce sens. J'aurais dû les noter, ne fût-ce que dans ma tête. Mais Worm ne peut rien noter. Voilà en tout cas une première affirmation, je veux dire négation, sur laquelle bâtir. Worm ne peut rien noter. Mahood peut-il noter. C'est ça, tressons, tressons. Oui, c'est le propre (entre autres) de Mahood de noter, même s'il n'y arrive pas toujours, certaines choses, que dis-je, toutes choses, de manière à pouvoir en tirer parti, pour sa gouverne. Et nous l'avons effectivement vu le faire, dans la cour, dans sa jarre, dans un sens. Je savais qu'il me suffirait de vouloir parler de Worm pour que je me mette à parler de Mahood, avec plus de bonheur et de compréhension que jamais. Qu'il me semble proche tout d'un coup, louchant vers les médailles de l'hippophage Decroix. C'est l'heure de l'apéritif, on s'arrête déjà, pour lire le menu. Heure charmante, surtout quand elle est celle, et cela arrive, du coucher du soleil, dont les derniers rayons, balayant la rue d'enfilade, font à

mon monument une ombre interminable, à cheval sur le ruisseau et le trottoir. Je la regardais autrefois, quand j'étais plus libre de me tourner que je ne le suis, depuis la pose du carcan. Alors je savais que là-bas tout au bout ma tête gisait, et qu'on marchait dessus, et sur mes mouches, qui n'en continuaient pas moins de glisser joliment, sur le sol. Et je voyais les gens monter vers moi, tout le long de mon ombre, suivis de longues ombres tremblantes et fidèles. Car tantôt je me confonds avec mon ombre, tantôt pas. Et tantôt je ne me confonds pas avec ma jarre, tantôt si. Ça dépend, de comment nous sommes lunés. Et souvent je parvenais à ne pas broncher, jusqu'au moment où, n'étant plus, je ne me voyais plus. Instant vraiment exquis, coïncidant de temps à autre, je l'ai déjà signalé, avec celui de l'apéritif. Mais cette joie, que pour ma part j'aurais estimée inoffensive, et sans danger pour les autres, je m'en passe, depuis que j'ai mon collier, qui me tient la face tournée vers la grille, juste au-dessus du menu, car il faut que le client puisse composer son repas sans s'exposer à se faire écraser. La viande, dans ce quartier, est très estimée, et on vient de loin, de très loin, exprès pour en manger. Ceci fait, on s'empresse de s'en aller. Dès dix heures du soir tout est silencieux, comme dans la tombe, comme on dit. C'est ce qui ressort de mes observations, accumulées pendant de longues années et soumises à l'induction au fur et à mesure. Ici on tue et on mange. Ce soir il y a des tripes. C'est un plat d'hiver, ou de demi-saison. Bientôt Marguerite viendra m'illuminer. Elle est en retard. Plus d'un passant déjà a fait flamber son briquet sous mon nez, en grommelant, pour mieux voir ce que cette fois-ci, pour plus d'élégance, j'appellerai la carte du jour. Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé, à ma bienfaitrice. Je ne la verrai pas venir, je n'entendrai pas ses pas, à cause de la neige. Toute la matinée je suis resté sous ma housse. Au début de la morte saison elle me fait un nid de chiffons, bien tassés tout autour de moi, pour prévenir les refroidissements. C'est douillet. Je me demande si elle saupoudrera mon crâne, ce soir, avec sa grosse houppette. C'est sa dernière trouvaille. Elle ne sait plus quoi imaginer, pour me soulager. Elle voudrait que mes pustules s'arrêtent de suinter ! Si la terre pouvait trembler. L'abattoir m'engloutirait. À travers la grille, tout au fond d'une percée entre deux corps de bâtiment, le ciel m'apparaît. Un barreau vient l'obturer, quand je veux. C'est un petit bout du bas ciel du nord, long et mince. Si je pouvais lever la tête je le verrais jaillir dans le gros du firmament. Quoi ajouter, à ces précisions ? La soirée ne fait que commencer, je le sais, ne partons pas encore, ne disons pas adieu pour

toujours encore une fois encore, à ce fatras. Si je réfléchissais, en attendant qu'il se produise quelque chose d'intelligible ? Allons, une fois n'est pas coutume. Une pensée se présente presque aussitôt, j'ai peut-être tort de ne pas me recueillir plus souvent. Vite que je la dise, avant qu'elle s'évanouisse. Comment se fait-il que les gens ne me remarquent pas ? Il n'y a que Madeleine qui ait l'air de me percevoir. Un passant pressé, fuyant ou poursuivant, je conçois que je lui échappe. Mais ces badauds venus écouter les cris de douleur des bestiaux et qui, visiblement désœuvrés, font les cent pas en attendant que la tuerie commence ? Mais ces affamés que la position du menu oblige, qu'ils le veuillent ou non, à se trouver littéralement nez à nez avec moi, devant mon haleine ? Mais ces enfants allant vers la zone et s'en retournant, avides de distractions ? Même une figure humaine, récemment lavée et avec quelques cheveux dessus, devrait, il me semble, se tailler un joli succès de curiosité, dans la situation où se trouve la mienne. Serait-ce par pudeur, par crainte de causer de la peine, qu'on affecte d'ignorer mon existence ? Mais c'est là une délicatesse de sentiment qu'on peut difficilement attribuer aux chiens qui viennent pisser contre ma demeure, sans avoir l'air de se douter qu'il y a de la peau et des os dedans. C'est donc que je n'ai pas d'odeur non plus. Et cependant si quelqu'un devait avoir une odeur, c'est bien moi. Comment Mahood, dans ces conditions, peut-il s'attendre à ce que je me comporte normalement ? Les mouches répondent de moi, si l'on veut, mais jusqu'à quel point ? Ne se poseraient-elles pas avec tout autant d'appétit sur une bouse de vache ? Non, aussi longtemps que je n'aurai pas reçu d'éclaircissements à ce sujet, ou qu'un autre que Madeleine ne m'aura pas distingué, il me sera impossible de croire ce qu'on raconte sur moi, suffisamment pour poursuivre mon numéro. D'autant plus que ce témoignage que je réclame, et sans quoi échoueront inmanquablement les projets qu'on a formés pour moi, je ne serai bientôt plus en mesure de le recevoir, tellement mes facultés baissent, depuis quelque temps. C'est là évidemment un principe de changement qui peut nous mener loin. Mais que je vienne à mourir, en mettant les choses au mieux, sans avoir pu me croire en vie, je suis payé pour savoir que ce n'est pas cela qu'ils souhaitent pour moi. Car cela m'est arrivé maintes fois déjà, sans qu'ils m'aient seulement accordé un congé de détente, parmi les lombrics, avant de me ressusciter. Mais qui peut savoir ce que l'avenir me réserve, cette fois-ci ? Que je décline à tombeau ouvert en tant qu'être sensible et pensant, c'est de toute façon une excellente chose.

Peut-être qu'un monsieur un jour, venant à passer au bras de sa belle juste au moment où l'agonie sera en train de m'offrir un dernier aperçu du dispositif temporel, fera observer, assez fort pour que je puisse l'entendre, Mais voyons, cet homme n'est pas bien, il faut appeler une ambulance ! Ainsi d'une seule pierre, quand tout semblerait à recommencer, les deux coups prescrits. Je serais mort, mais j'aurais vécu. À moins de le supposer victime d'une hallucination. Oui, afin qu'aucun doute ne subsiste, il faudrait que sa future ait le temps de lui répondre, C'est vrai mon amour, on dirait qu'il va rendre. Là je serais fixé. Et naîtrai enfin dans un dernier soupir, ou dans un de ces hoquets qui déparent hélas trop souvent la solennité du trépas. Mahood, j'ai connu un médecin qui soutenait que le souffle suprême, au point de vue strictement scientifique, ne pouvait sortir que par le fondement, et que c'est à ce dernier orifice que la famille devrait présenter le miroir, avant d'ouvrir le testament. Quoi qu'il en soit, et sans entrer dans ces détails macabres, je me suis lourdement trompé en supposant que la mort en elle-même constituait un indice, ou même une forte présomption, en faveur d'une vie préalable. Et moi pour ma part je ne tiens plus à quitter ce monde où ils essaient de me fourrer sans l'assurance d'y avoir été comme me la fournirait par exemple un coup de pied au cul, ou un baiser, peu importe la nature de l'attention, du moment que je ne peux me soupçonner d'en être l'auteur. Non, je n'y tiens plus, car je sais que cela ne sert à rien, ne change rien, ne met fin à rien. Mais que deux tiers me constatent, en toute objectivité, là, devant moi, et je me charge du reste. Que tout devient simple et clair, quand on ouvre l'œil sur le dedans, à condition bien sûr de l'avoir au préalable exposé au dehors, afin de mieux jouir du contraste. Je m'en voudrais, quoique n'en pouvant plus, de m'arrêter en si bonne voie. Car je ne recommencerai pas de sitôt, ah non alors. Puis assez de cette putain de première personne, c'en est trop à la fin, il ne s'agit pas d'elle, je vais m'attirer des ennuis. Mais il ne s'agit pas de Mahood non plus, pas encore. De Worm encore moins. Bah, peu importe le pronom, pourvu qu'on n'en soit pas dupe. Puis le pris est pli. Plus tard nous verrons. Où en suis-je ? Ah oui, aux délices du clair et simple. Essayons d'y mêler cette pauvre Madeleine, si bonne pour moi. Tant d'égards, tant d'acharnement à me remarquer, qu'est-ce qui m'interdit d'y voir une preuve suffisante de ma présence réelle, rue Brandon, drôle d'île. Me débarrasserait-elle de mes misérables excréments tous les dimanches, me ferait-elle un nid à l'approche des frimas, me protégerait-elle de la neige,

changerait-elle ma sciure, répandrait-elle du sel sur ma tête malade, j'espère que je n'oublie rien, si je n'étais pas là ? M'aurait-elle mis un collier, élevé sur un socle, festonné de lampions, sans la certitude que j'avais de la consistance ? Comme je serais heureux de pouvoir me rendre à cette évidence et que soit faite enfin la justice qu'elle comporte.

Malheureusement je la considère comme des plus sujettes à caution, voire irrecevable. Que penser de ces soins dont depuis quelque temps elle redouble à mon endroit, sinon qu'ils décèlent un grand désarroi ? Quelle différence d'avec son calme des premiers temps, où je ne la voyais qu'une fois par semaine. Disons-le net, cette femme est en train de perdre la foi, en moi. Et elle essaie de retarder le moment où elle aura enfin à s'avouer son erreur en venant voir à chaque instant si je me laisse encore un peu imaginer, sur place. De même la croyance en Dieu, soit dit en toute modestie, se perd quelquefois à la suite d'un redoublement de zèle et d'observance, paraît-il. Ici je me permettrai un *distinguo* (je pense toujours). Que mon sanctuaire soit réellement là, je ne songe pas à le nier, cela ne me regarde pas, quoique la présence à un tel endroit, sur la réalité duquel je n'entends pas chicaner non plus, d'une urne aussi vaste me paraisse peu vraisemblable. Non. Je doute seulement que je sois dedans. Il est plus facile d'élever un temple que d'y faire descendre l'objet du culte. Mais je confonds tour et alentour. Voilà où mènent les *distinguo*. Peu importe. Elle m'aime, je l'ai toujours senti. Elle a besoin de moi. Elle a beau avoir un commerce, un jardin, un mari, peut-être des enfants, il y a en elle un vide que moi seul peux combler. Rien d'étonnant, dans ces conditions, qu'elle ait des visions. J'ai cru voir en elle, à un moment donné, une proche parente, à moi, mère, sœur, fille, que sais-je, voire une épouse, en train de me séquestrer. C'est-à-dire que Mahood, voyant le peu de cas que je faisais de sa pièce maîtresse, m'a insufflé cette hypothèse, en ajoutant, Je n'ai rien dit. Elle n'est d'ailleurs pas aussi saugrenue qu'elle en a l'air, à première vue. Elle résorbe même certaines bizarreries qui ne m'avaient pas encore frappé, au moment de son émission, entre autres mon inexistence aux yeux des gens non prévenus, c'est-à-dire de tout le monde. Mais en admettant qu'on ait choisi de me cacher sur la voie publique, pourquoi s'être donné tant de mal pour que ma tête soit montée en épingle et artistement éclairée dès la tombée de la nuit ? Vous me direz, peu importe le pronom, qu'il n'y a que le résultat qui compte. Encore une chose. Cette femme ne m'a jamais adressé la parole, à ma connaissance. S'il m'est arrivé de dire le contraire, je me

suis trompé. Si cela m'arrive par la suite, je me tromperai. À moins que je ne me trompe en ce moment. Au dossier de toute manière, à l'appui de la thèse qu'on voudra. Jamais un mot affectueux, jamais une réprimande. De crainte de me signaler aux autres ? Ou de dissiper le mirage ? Je résume. Le jour est proche où elle devra me nier, mon unique fidèle. Il ne s'est rien passé. Les lampions sont toujours éteints. Est-ce le même soir ? L'heure du dîner est peut-être passée. Marguerite a pu venir, partir, revenir, repartir, comme d'habitude, sans que je m'en sois aperçu. J'ai peut-être brillé de tous mes feux, un bon moment, sans m'en douter. Pourtant il y a quelque chose de changé. La nuit n'est pas comme d'habitude. Ce n'est pas parce que je ne vois pas d'étoiles, il est rare qu'une étoile se montre là-bas, dans l'étroit ciel que je peux voir. Ce n'est pas parce que je ne vois rien, pas même la grille, cela m'est souvent arrivé. Ce n'est pas non plus à cause du silence, c'est un coin silencieux la nuit. Et je suis à moitié sourd. Ce n'est pas la première fois que je tends l'oreille en vain vers la rumeur des écuries. Tout d'un coup un cheval hennira. Alors je saurai qu'il n'y a rien de changé. Ou je verrai passer la lanterne du gardien, à hauteur de genou, dans la cour. Il faut patienter. Il fait froid, ce matin il a neigé, et je ne sens pas l'air froid sur ma tête. Je suis peut-être encore sous la bâche, elle m'a peut-être remis la bâche, craignant que dans la nuit la neige ne reprenne, pendant que je réfléchissais. Mais cette sensation que j'aime tant, de la bâche qui pèse sur ma tête, je ne l'ai pas non plus. Ma tête serait-elle devenue insensible ? Aurais-je eu une attaque, pendant que je réfléchissais ? Je ne sais pas. Je vais patienter, sans me poser de questions, en faisant bien attention. Des heures ont passé, il doit faire jour à nouveau, rien n'a changé, je n'entends rien, je ne vois rien, ma tête ne ressent rien. Je les ai mis devant leurs responsabilités, ils m'ont peut-être relaxé. Car ce sentiment d'être enfermé entièrement, sans que rien me touche, est nouveau. La sciure ne presse plus contre mes moignons, je ne sais plus où je finis. J'ai quitté, hier, le monde de Mahood, la rue, la gargote, la tuerie, la statue et, à travers la grille, le ciel comme un crayon d'ardoise. Je n'entendrai plus les cris des bêtes, ni le cliquetis des fourchettes et des verres, ni les éclats de voix des bouchers en colère, ni la litanie des plats et des prix. Il n'y aura plus de femme pour vouloir en vain que je vive, mon ombre le soir ne noircira pas le sol. Les histoires de Mahood sont terminées, il a compris qu'elles ne pouvaient être à mon sujet. Il a abandonné, c'est moi qui gagne, quoique j'aie fait tout mon possible pour perdre, afin de lui être agréable, et d'avoir la paix. Gagnant,

aurai-je la paix ? On ne dirait pas, je n'ai pas l'air de me taire. Du reste toutes ces suppositions sont sans doute erronées. On me lancera peut-être encore, ceint de meilleures armes, à l'assaut de la mortalité. Mais il importe plutôt de savoir ce qui est en train de se passer, afin d'en rendre compte, conformément à ma fonction. Il ne faut pas oublier, quelquefois je l'oublie, que tout est une question de voix. Ce qui se passe, ce sont des mots. Je dis ce qu'on me dit de dire, dans l'espoir qu'un jour on se lassera de me parler. Seulement je le dis mal, n'ayant pas d'oreille, ni de tête, ni de mémoire. Maintenant je m'entends dire que c'est la voix de Worm qui commence, je transmets la nouvelle, pour ce qu'elle vaut. Croient-ils que je crois que c'est moi qui parle ? Ça c'est d'eux aussi. Pour me faire croire que j'ai un moi à moi et que je peux en parler, comme eux du leur. C'est encore un piège, pour que je me trouve soudain, crrac, pris parmi les vivants. C'est le moyen de tomber dedans qu'ils ont dû mal m'expliquer. Ils n'en auront jamais raison, de ma bêtise. Pourquoi me parlent-ils ainsi ? Peut-être qu'en me traversant certaines choses changent, les choses importantes, et qu'à cela ils ne peuvent rien. Croient-ils que je crois que c'est moi qui pose ces questions ? Ça aussi c'est d'eux. Un peu dénaturé peut-être. Je ne dis pas que ce n'est pas la bonne méthode. Je ne dis pas qu'ils ne finiront pas par m'avoir. Je le voudrais bien, pour être jeté. C'est cette chasse qui est fatigante, ces abois interminables. Les images, ils s'imaginent qu'en forçant les images ils finiront par m'y emberlificoter. Comme les mères qui sifflent pour que bébé n'attrape pas une néphrite. Eux, oui, eux, ils sont tous maintenant dans le même sac. À Worm de jouer, on lui passe la main, je lui souhaite bien du plaisir. Dire que je l'ai cru hostile à ce qu'on a essayé de faire de moi. Dire que j'ai vu en lui, sinon moi, un pas vers moi. M'amener à être lui, lui l'anti-Mahood, pour ensuite me dire, Mais qu'est-ce que je fais moi, sinon vivre, un peu, de la seule vie possible. Voilà la combine. Ou par l'absurde me convaincre d'être, l'absurde de ne pas le pouvoir. Malheureusement il ne me sert à rien d'être prévenu, si je le suis, car je ne le suis jamais longtemps. D'ailleurs je lui souhaite beaucoup de succès, dans sa courageuse entreprise. Et même je collaborerai avec lui, comme avec Mahood et consorts, dans la mesure de mes moyens, ne pouvant faire autrement, et connaissant mes moyens. Worm, dire qu'il ne sait pas ce qu'il est, où il est, ce qui se passe, c'est trop peu dire. Ce qu'il ignore, c'est qu'il y ait quelque chose à savoir. Ses sens ne lui apprennent rien, ni sur lui, ni sur le reste, et cette distinction lui est étrangère. Ne sentant rien, ne sachant

rien, il existe pourtant, mais pas pour lui, pour les hommes, ce sont les hommes qui le conçoivent et qui disent, Worm est là, puisque nous le concevons, comme s'il ne pouvait y avoir d'existence que conçue, ne fût-ce que de celui qui la mène. Les hommes. Un seul, puis d'autres. Un seul tourné vers le tout-impuissant, le tout-ignorant, qui le hante, puis d'autres. Vers celui dont il se veut l'aliment, lui l'affamé, et qui, n'ayant rien de l'homme, n'a rien d'autre, n'a rien, n'est rien. Venu au monde sans naître, sans vivre y demeurant, n'espérant pas mourir, épicerie des joies, des peines, du calme. Ce qu'ayant de moins changeant on croit avoir de plus réel. Celui hors la vie qu'à la longue la longue vie vaine veut qu'on n'ait cessé d'être. Que n'épargne pas la rage de parler, la rage de penser, de savoir ce qu'on est, ce qu'on était, pendant le rêve éperdu, là-haut, sous le ciel, sortant la nuit. Celui qui s'ignore et se tait, ce qu'ignorant il tait, et n'ayant pu être ne s'y efforce plus. Qui s'entoure de qui s'y reconnaît et lui renvoie la même grimace que toujours. Merci de ces notions premières. Elles sont encourageantes. Et ce n'est pas fini. Celui qui cherche son vrai visage, qu'il se rassérène, il le trouvera, convulsé d'inquiétude, les yeux écarquillés. Celui qui veut avoir vécu, pendant qu'il vivait, qu'il se rassure, la vie lui dira comment. Voilà de sérieux apaisements. Worm, sois Worm, tu verras que c'est impossible, quel gant de velours, un peu usé aux phalanges, à force de cogner. Bah, faisons celui qui n'y voit que des chandelles. Et que l'apprêt commence, de cette chiffonnette revenue de tant de tripotages, mollement étalée comme au premier jour. Mais c'est uniquement une question de voix, toute autre image est à écarter. Qu'elle me traverse à la fin, la bonne, la dernière, celle de celui qui n'en a pas, de son propre aveu. Croient-ils m'endormir avec leurs éclaircissements de gorge ? Qu'est-ce que ça peut me faire, que je réussisse ou échoue ? L'entreprise n'est pas de moi. S'ils veulent que je réussisse, j'échouerais, histoire de me les garder à dos. Y a-t-il un seul mot de moi dans ce que je dis ? Non, je n'ai pas de voix, à ce chapitre je n'ai pas voix. C'est une des raisons pour lesquelles je me suis confondu avec Worm. Mais je n'ai pas de raisons non plus, pas de raison, je suis comme Worm, sans voix ni raison, je suis Worm, non, si j'étais Worm je ne le saurais pas, je ne le dirais pas, je ne dirais rien, je ne saurais rien, je serais Worm. Mais je ne dis rien, je ne sais rien, ces voix ne sont pas de moi, ni ces pensées, mais des ennemis qui m'habitent. Qui me font dire que je ne puis être Worm, l'inexpugnable. Qui me font dire que je le suis peut-être, comme eux ils le sont. Qui me font dire que, ne pouvant l'être, j'ai à

l'être. Que, n'ayant pu être Mahood, comme je l'aurais pu, j'ai à être Worm, comme je ne le pourrai. Mais est-ce toujours eux qui disent que, n'ayant pu être Worm, je serai Mahood, d'office, par ricochet ? Comme si, et un petit silence, comme si j'étais devenu assez grand pour comprendre à demi-mot, certaines choses, mais non, il me faut des explications, pour tout, et encore, je ne comprends pas, c'est comme ça que je les écœurerai, à la fin, par ma bêtise, c'est eux qui le disent, pour m'endormir, pour que je me croie plus bête que je ne le suis. Et est-ce toujours eux qui disent que, devenu Worm, contre toute attente, je serai enfin Mahood, Worm s'avérant Mahood, dès l'instant qu'on l'est ? Ah si seulement ils voulaient commencer, qu'ils fassent de moi ce qu'ils veulent, qu'ils réussissent cette fois, à faire de moi ce qu'ils veulent, je suis prêt à être tout ce qu'ils veulent, je suis las d'être matière, matière, tripotée sans cesse en vain. Ou que de guerre lasse ils m'abandonnent, en tas, dans un tas tel qu'il ne se trouve jamais plus assez fou pour vouloir lui donner forme. Mais ils ne sont pas d'accord, ils ont beau être tous du même bord, ils ne savent pas ce qu'ils veulent faire de moi, ils ne savent pas où je suis, ni comment je suis, je suis comme de la poussière, ils veulent faire un bonhomme de poussière. Voilà qu'ils se laissent aller au découragement. Ça c'est pour me bercer, c'est pour me leurrer, pour qu'il me semble m'entendre dire, moi enfin, à moi enfin, que ce ne peut être eux qui parlent ainsi, que ce ne peut être que moi qui parle ainsi. Ah comme je voudrais me découvrir une voix dans ce concert, ce serait la fin de leurs peines, et des miennes. Il a parlé, il croit qu'il a parlé, il est des nôtres, maintenant vite taisons-nous tous, tous. C'est pour ça qu'il y a tous ces petits silences, pour que moi je les rompe. Ils croient que je ne supporte pas le silence, que l'horreur du silence m'obligera un jour à le rompre, n'importe comment. C'est pour ça qu'ils s'interrompent à chaque instant, pour essayer de me pousser à bout. Mais ils n'osent se taire trop longtemps, l'ouvrage pourrait s'écrouler. Il est vrai que je ne les aime pas, ces trous où tous se penchent, à l'affût d'un murmure d'homme. Ça ce n'est pas le silence, c'est des trappes, où je ne demande pas mieux que de pouvoir tomber, en poussant le petit cri pouvant passer pour humain, comme l'ouistiti blessé, le premier et le dernier, et disparaître, pour de bon, ayant pipé. Enfin, s'ils arrivent à me faire prêter une voix à Worm, dans un moment d'euphorie, qui sait, je la ferai peut-être mienne, dans un moment de confusion. Voilà l'enjeu engagé. Mais ils n'y arriveront pas. Ont-ils pu faire parler Mahood ? Il me semble que non. Je crois que Murphy parlait de

temps en temps, les autres aussi peut-être, je ne me rappelle pas, mais c'était mal fait, je voyais le ventriloque. Je sens que ça va commencer. Ils doivent m'estimer suffisamment abruti, avec leurs histoires d'être et d'existence. Oui, maintenant que j'ai oublié qui est Worm, comment il est, où il est, ce qu'il fait, je vais me mettre à l'être. Tout plutôt que ces propos de khâgneux. Vite un endroit. Sans accès, sans issue, endroit sûr. Pas comme l'Eden. Et Worms dedans. Ne sentant rien, ne sachant rien, ne pouvant rien, ne voulant rien. Jusqu'au moment où il entend ce bruit qui ne cessera plus. Alors c'est la fin, Worm n'est plus. On le sait, mais on ne le dit pas, on dit que c'est le réveil, le commencement, de Worm, car il faut parler, maintenant il faut parler de Worm, il faut le pouvoir. Ce n'est plus lui, mais faisons comme si c'était lui toujours, dont l'oreille tressaille, le livrant au malheur, aux moyens de le conjurer, dont l'œil aux aguets, la tête qui peine. Oui, appelons ça Worm, pour pouvoir nous écrier, au terme du passe-passe, Mais c'est de la vie encore, la vie partout et toujours, celle dont tout le monde parle, la seule possible. Ce pauvre Worm, qui se croyait autre, lui qui ne croyait rien, le voilà qui ressemble à s'y méprendre à un détenu à vie, ou à un dément. Où suis-je ? C'est là ma première pensée, après une vie d'écoute. De cette question, restée sans réponse, je rebondirai vers d'autres, d'ordre plus personnel, beaucoup plus tard. Je finirai peut-être, avant de regagner le coma, par me tenir pour vivant, techniquement parlant. Mais procédons par ordre. Je ferai de mon mieux, comme toujours, ne pouvant faire autrement. Je me laisserai faire, plus cadavre que jamais. Tels reçus, par l'oreille, ou hurlés dans l'anus, à travers un cornet, tels je les redonnerai, les mots, par la bouche, dans toute leur pureté, et dans le même ordre, autant que possible. Cette infime hésitation, entre l'arrivée et le départ, ce léger retard apporté à l'évacuation, j'en fais mon affaire, c'est tout ce que je peux faire. D'une seule coulée la vérité enfin sur moi me ravagera, sous la réserve toujours qu'ils ne se reprennent pas à bafouiller. J'écoute. Assez atermoyé. Je suis Worm, c'est-à-dire que je ne le suis plus, puisque soudain j'entends. Mais ça je l'oublierai, dans la chaleur de la misère, j'oublierai que je ne suis plus Worm, mais une sorte de Toussaint Louverture de dixième zone, ils y comptent bien. Worm, je perçois ce bruit qui ne s'arrêtera plus, tout en accusant une certaine variété, au profond d'une monotonie sans nom. Au bout de je ne sais quelle éternité, on ne me l'a pas dit, j'en ai l'intelligence suffisamment exaspérée pour savoir que c'est une voix et que, dans la nature où je peux me flatter d'avoir un pied

déjà, il est des bruits autrement plus désagréables, qui ne tarderont pas à se faire entendre. Allez raconter après ça que je n'avais pas de prédispositions à la condition humaine. Quel chemin de parcouru depuis cette première infortune. Que de nerfs à vif arrachés à l'hébétude, avec l'épouvante y afférente, et le feu à la cervelle. Ça a été long, il a été long, l'écorché, à s'organiser. A savoir que bah ce n'est rien. Une bêtise. Le sort commun. Une rigolade. Qui n'est pas éternelle. Dont il faut se hâter de jouir. On m'a parlé de roses. Je finirai par en sentir, c'est comme ça que ça se passe. Ensuite ils mettront l'accent sur les épines. Quelle prodigieuse variété. Celles-ci, il va falloir qu'on vienne me les enfoncer, comme à ce pauvre Jésus. Non, moi je n'ai besoin de personne, elles se mettront à me pousser sous le cul, toutes seules, un jour que j'aurai l'impression de planer au-dessus de ma condition. Une jatte d'épines, et l'air embaumé. Mais n'anticipons pas. Je laisse encore à désirer, je n'ai aucun métier, aucun. Tenez, je ne sais pas encore me déplacer, ni localement, par rapport à moi, ni globalement, par rapport à la merde. Je ne sais pas le vouloir, je le veux en vain. Ce qui ne vient pas de moi n'a qu'à s'adresser ailleurs. De même l'entendement, je ne l'ai pas encore assez souple pour qu'il puisse fonctionner en dehors des cas d'extrême urgence, telle une violente douleur se manifestant pour la première fois. Une question de sémantique, par exemple, susceptible d'activer la marche du temps, ne saurait me retenir. À d'autres les joies de la spéculation impersonnelle et désintéressée, où la durée s'abolit. Moi je ne pense, si c'est là cet affolement vertigineux comme d'un guêpier qu'on enfume, que dépassé un certain degré de terreur. Est-ce à dire que j'y suis de moins en moins exposé, par la grâce de l'accoutumance ? Ce serait mal connaître l'étendue du répertoire où je suis plongé et qui, paraît-il, n'est rien à côté de ce qui m'attend, à la sortie du noviciat. Ces lumières, luisant bas au loin, puis qui se cabrent, se dilatent et foncent sur moi, aveuglantes, pour m'engloutir, ce n'est qu'un exemple. J'ai beau les connaître, elles me donnent toujours à réfléchir. Qu'invariablement jusqu'à présent au dernier moment, juste comme je commence à grésiller, elles s'éteignent, en fumant et en sifflant, c'est égal, c'en est fait de mon flegme. Et dans ma tête, que je commence à bien situer, là-haut et un peu à droite, les étincelles fusent et retombent mortes des parois. Quelquefois je me dis que moi aussi je suis dans une tête, c'est l'effroi qui me le fait dire, et le désir d'être en sûreté, entouré de toutes parts d'os épais. Et j'ajoute que j'ai tort de me laisser effrayer par les pensées d'un autre, sabrant mon ciel

de lueurs inoffensives et m'assiégeant de rumeurs ne signifiant rien. Mais chaque chose en son temps. Et souvent tout dort, comme lorsque j'étais véritablement Worm, hormis cette voix qui m'a dénaturé, qui ne s'arrête jamais, mais souvent se fait confuse et hésitante, comme si elle allait abandonner. Mais ce n'est qu'un instant de défaillance, à moins que ce ne soit fait exprès, pour m'apprendre à espérer. Et c'est drôle, foutu comme je le suis, dans la jeune abjection où ils m'ont conduit, il me semble me rappeler comment j'étais quand j'étais Worm, avant de leur être livré. C'est pour que je sois tenté de dire, Je suis bien Worm après tout, tenté de croire qu'il a pu en arriver là où j'en suis. Mais c'est raté. Mais ils trouveront bien un autre moyen, moins puéril, pour me faire admettre, ou faire comme si j'admettais, que je suis bien celui qu'ils m'appellent. Ou ils attendront, comptant sur la fatigue, le harcèlement de plus en plus fourni, pour me faire oublier tout à fait celui qui n'est pas à rendre tel qu'ils m'ont rendu, sans parler d'hier, sans parler de demain. Et cependant il me semble me rappeler, et que je ne l'oublierai jamais, comment j'étais, quand j'étais lui, avant que tout soit devenu confus. Mais cela est naturellement impossible, puisque Worm ne pouvait savoir comment il était, ni qui il était, c'est ainsi qu'ils veulent que je raisonne. Et il me semble aussi, ce qui est encore plus déplorable, que je pourrais le redevenir, si seulement on me laissait la paix. Cette transmission est vraiment excellente. Je me demande si ça va nous mener quelque part. S'ils pouvaient s'arrêter de parler pour ne rien dire, en attendant de s'arrêter tout court. Rien ? C'est vite dit. Ce n'est pas à moi de juger. Avec quoi jugerais-je ? C'est encore de la provocation. Ils veulent que je m'impatiente, que soudain ne me possédant plus je me précipite à leur secours. Que tout ça est cousu de fil blanc. Quelquefois je me dis, ils me disent, Worm me dit, peu importe le sujet, que mes fournisseurs sont plusieurs, quatre ou cinq. Pas d'harmonie pourtant, pas de chevauchement. C'est plutôt le même sale individu s'amusant à paraître multiple, en changeant de registre, d'accent, de ton, de bêtise. À moins qu'il ne soit réellement ainsi. Un hameçon rouillé et nu, je l'accepterais peut-être. Mais toutes ces friandises. Mais il y a de longs silences aussi, de loin en très loin, très très loin, pendant lesquels, n'entendant plus rien, je ne dis plus rien. C'est-à-dire qu'en prêtant l'oreille j'entends chuchoter. Mais ce n'est pas pour moi, c'est pour eux seuls, ils se concertent à nouveau. Je n'entends pas ce qu'ils disent, je sais seulement qu'ils sont toujours là, qu'ils n'en ont pas fini, de moi. Ils se sont un peu écartés. Ce sont des secrets. Ou s'il s'agit

d'un seul, c'est lui, prenant conseil de lui-même, marmottant, se mordillant la moustache, mettant au point une nouvelle tranche d'énormités. Écouter aux portes, moi, dès que le silence se fait ! Ah, ils m'ont arrangé. Mais c'est dans l'espoir qu'il n'y a plus personne. Mais ce n'est pas le moment de parler de cela. Bon. De quoi est-ce le moment de parler ? De Worm, à la fin. Bon. Il faut remonter, pour commencer, jusqu'à ses origines, et, aux fins de continuer, le suivre, patiemment, par les différents stades, en ayant soin d'en montrer la fatale concaténation, qui en ont fait ce que je suis. Le tout dans un mouvement endiablé. Ensuite des notes au jour le jour, jusqu'à ce que je capitule. Et pour finir le péan entonné avec danse par la victime, en guise de vagissement. Pourvu qu'il n'y ait pas de pépin. Mahood, je n'ai pas su mourir. Worm, vais-je être foutu de naître ? C'est le même problème. Mais peut-être pas le même personnage, après tout. L'avenir le leur dira, il a bon dos. Mais remontons toujours, après nous dégringolerons. C'est plutôt l'inverse qu'il faudrait dire. Mais s'il fallait dire tout ce qu'il faudrait dire. En amont, en aval, n'importe, je débute par l'oreille, elle est bien bonne. Avant c'est la nuit des temps. Alors que depuis, quelle clarté. Me voilà fixé en tout cas, sur mes origines, en tant que sujet de conversation s'entend, il n'y a que ça qui compte. Du moment qu'on peut dire, Un autre est en route, tout va bien. J'en ai encore pour mille ans peut-être. Ça ne fait rien. Il est en route. Je commence à connaître les aîtres. Je me demande si je ne pourrais me défiler par le fondement, un matin, avec le petit déjeuner. Non, je ne peux pas bouger, pas encore. Tantôt dans une tête, tantôt dans un ventre, c'est bizarre, et tantôt nulle part en particulier. C'est peut-être le trou de Botal, quand tout autour de moi palpite et peine. Des amorces, des amorces. Aurais-je un ami, parmi eux, qui secoue tristement la tête, ne disant rien ou seulement, de temps en temps, Laissons, laissons. On peut être avant de commencer, ça ils y tiennent. Les racines doivent venir avec. Ces temps qui courent, qui galopent, ce sont ceux qui dormaient, les mêmes. Et ce silence contre lequel ils glapissent en vain et qui un jour se rétablira, c'est le même que naguère. Un peu écorché, on dirait, en transit. C'est entendu, moi qui suis en route, de paroles plein les voiles, je suis aussi cet impensable ancêtre dont on ne peut rien dire. Mais j'en parlerai peut-être, et des temps impénétrables où j'étais lui, quand eux ils se seront tus, enfin persuadés que je ne naîtrai jamais, faute de m'être laissé concevoir. Oui, j'en parlerai peut-être, un instant, comme dans un écho, moqueur, avant de le rejoindre, celui dont on n'a pas su me séparer. D'ailleurs ils faiblissent déjà, ça se sent.

Mais c'est une feinte, pour que j'exulte à tort, comme ça se fait chez eux, et que, sous l'effet du chagrin, j'accepte leurs termes, pour avoir une paix boiteuse. Mais moi je ne peux rien faire, c'est ça qu'ils ont l'air d'oublier à chaque instant. Je ne peux pas exulter et je ne peux pas me chagriner, ils ont eu beau m'expliquer comment ça se fait, et en quelles circonstances, je n'ai rien compris. Et quels termes ? Je ne sais pas ce qu'ils veulent. Je le dis, mais je ne le sais pas. Moi j'émetts des sons, de mieux en mieux il me semble. Si ça ne leur suffit pas, je n'y peux rien. Si je parle d'une tête, à propos de moi, c'est que j'en entends parler. Mais assez de dire toujours la même chose. Ils espèrent qu'un jour ça changera, c'est normal. Qu'un jour il me poussera sur la trachée ou à un autre point quelconque de la trajectoire un beau petit abcès avec une idée dedans, point de départ d'une infection généralisée. Ce qui me permettrait de jubiler comme tout un chacun, en connaissance de cause. Et je ne serais bientôt plus qu'un réseau de fistules charriant le pus bienfaisant de la raison. Ah si j'étais en chair, comme ils veulent bien le croire, je ne dis pas, ce ne serait peut-être pas si bête que ça, leur petite idée. Ils disent que j'ai mal, à l'instar de la vraie chair à penser, mais je ne sens rien. Mahood, je sentais un peu, par moments, mais en quoi cela les a-t-il avancés ? Non, ils feraient mieux de chercher autre chose. Je sentais le carcan, les mouches, la sciure sous mes moignons, la bâche sur mon crâne, au moment d'en être informé. Mais est-ce une vie, ça, qui se dissipe dès qu'on passe à un autre sujet ? Je ne vois pas pourquoi pas. Mais ils ont dû juger que non. Ils sont trop difficiles, ils demandent trop. Ils veulent que j'aie mal à la nuque, preuve irréfutable d'animation, tout en entendant parler du ciel. Ils me veulent savant, sachant que j'ai mal à la nuque, que les mouches me dévorent et que le ciel n'y peut rien changer. Qu'ils me flagellent sans arrêt, sans fin, toujours plus fort, rapport à l'accoutumance, je finirais bien par avoir l'air de savoir à quoi m'en tenir. Ils pourraient même se reposer de temps en temps sans que je m'arrête de gueuler. Car ils m'auraient prévenu, avant de commencer, Il faut gueuler, tu entends, sinon ça ne prouve rien. Et rompus de fatigue à la fin, ou de vieillesse n'en pouvant plus, et mes cris cessant faute d'aliment, ils pourraient me prononcer mort, avec toutes les apparences de la véracité. Et je n'aurais pas eu besoin de bouger pour mériter qu'ils disent, en tapotant l'une contre l'autre, comme pour en faire tomber la poussière, leurs vieilles mains sèches et lasses, Il ne bougera plus. Ce serait trop simple. Il faut le ciel et je ne sais quoi encore, des lumières, des luminaires, l'espoir

trimestriel, le jeu des consolations. Mais fermons cette parenthèse, afin de pouvoir déclarer, d'un cœur léger, ouverte la suivante. Le bruit. Combien de temps suis-je resté une pure oreille ? Réponse, jusqu'au moment où ça ne pouvait plus durer, étant trop beau, par rapport à la suite. Ces millions de sons divers, toujours les mêmes, revenant sans trêve, il n'en faut pas davantage pour qu'il vous pousse une tête, bouton d'abord, avant d'être énorme, silencieux, puis éteindre, quand ce sera le tour de l'œil, et pire que le mal, thèque du mal. Mais ici il convient de glisser. Peu importe le dispositif, du moment que j'arrive à dire, avant de perdre l'ouïe, C'est une voix, et elle me parle. À demander, enhardi, si ce n'est pas la mienne. À décider, peu importe comment, que je n'en ai pas. À passer du froid au chaud, obscurément, du glacé au bouillant, aux effets similaires. C'est un départ, il est parti, ils ne me voient pas, mais ils m'entendent, haletant, rivé, ils ne savent pas que je suis rivé. Il sait que ce sont des mots, il ne sait pas si ce ne sont pas les siens, c'est ainsi que ça commence, personne ne s'est jamais arrêté en si bonne voie, un jour il les fera siens, se croyant seul, loin de tous, hors de portée de toute voix, et il viendra au jour dont ils lui parlent. Oui, je sais que ce sont des mots, il fut un temps où je l'ignorais, comme j'ignore toujours que ce soient les miens. Ils peuvent donc espérer. À leur place ça me suffirait que je sache ce que je sais, je ne me demanderais pas autre chose que de savoir, de ce que j'entends, que ce n'est pas le bruit innocent et forcé des choses muettes dans leur nécessité de durer, mais le babil terrifié des condamnés au silence. J'aurais pitié, je me donnerais quittance, je ne m'acharnerais pas à me faire paraître mon propre bourreau. Mais ils sont sévères, gourmands, autant, sinon plus, que lorsque je faisais Mahood. Au lieu de rabattre de leurs exigences ! C'est que je n'ai encore rien dit. Capté par l'oreille, ça me sort aussitôt par la bouche, ou par l'autre oreille, c'est encore une possibilité. Inutile de multiplier les occasions d'erreur. Deux trous et moi au milieu, légèrement bouché. Ou un seul, entrée et sortie, où les mots se bousculent, comme des fourmis, pressés, indifférents, n'apportant rien, n'emportant rien, trop faibles pour creuser. Je ne dirai plus moi, je ne le dirai plus jamais, c'est trop bête. Je mettrai à la place, chaque fois que je l'entendrai, la troisième personne, si j'y pense. Si ça les amuse. Ça ne changera rien. Il n'y a que moi, moi qui ne suis pas, là où je suis. Et d'un. Des mots, il dit qu'il sait que ce sont des mots. Mais comment peut-il le savoir, lui qui n'a jamais entendu autre chose ? C'est raisonné. Mais ces lumières, qui s'éteignent en sifflant ? C'est

vrai. Et avec ça autre chose, beaucoup d'autres choses, auxquelles l'abondance des matières a malheureusement jusqu'à présent interdit la moindre allusion. Citons tout d'abord le souffle de l'intéressé. Le voilà qui respire, il ne lui reste plus qu'à suffoquer. La poitrine se bombe, se creuse, le travail d'usure est en bonne voie, le sinistre s'étend de haut en bas, bientôt il aura des jambes, la possibilité de ramper. C'est faux, il ne respire pas encore, il ne respirera jamais. Quel est donc ce petit bruit, d'air sournement brassé, rappelant celui du souffle vital, à ceux qui en sont rongés ? C'est un mauvais exemple. Mais ces lumières qui sifflent en s'éteignant ? C'est plutôt un grand rire qui fuse, au spectacle de sa frayeur, de sa déception. Qu'il soit inondé de clarté, puis soudain replongé dans le noir, ça doit leur sembler d'une drôlerie irrésistible. Mais depuis le temps qu'ils sont là, tout autour, ils ont pu faire un trou, dans la cloison, un petit trou, où coller l'œil, à tour de rôle. Et ces lumières, ce sont peut-être celles qu'ils braquent sur lui, de temps en temps, pour se rendre compte des progrès qu'il fait. Mais cette question de lumières mérite d'être traitée à part, tellement elle est curieuse, et longuement, à tête reposée, et elle le sera, à la première occasion, quand le temps ne pressera plus, quand la tête se sera calmée. Résolution vingt-trois. Quoi conclure ? Que le seul bruit que Worm ait eu est celui des bouches, mots, rots, rires, succions, postillons et glouglous divers ? Voire. Sans oublier la plainte de l'air ployant sous le faix. Il s'instruit, c'est l'essentiel. Quand sur la terre plus tard l'orage fera rage, couvrant momentanément la libre expression des opinions, il saura de quoi il retourne, que ce n'est pas la fin du monde. Non, là où il est il ne peut pas s'instruire, la tête ne peut pas marcher, il ne sait pas plus qu'au premier jour, il ne fait qu'entendre, que souffrir, sans comprendre, ça doit être possible. Il lui a poussé une tête, depuis l'oreille, pour qu'il enrage mieux, ça doit être ça. La tête est là, collée à l'oreille, remplie de rage seulement, c'est tout ce qui importe, pour le moment. C'est un transformateur, où le bruit se fait rage et épouvante, sans le secours de la raison. C'est tout ce qu'il faut, pour l'instant. On s'occupera de la mise en circonvolutions plus tard, quand on l'aura sorti de là. Pourquoi la voix humaine, dans ces conditions ? Plutôt que des hurlements d'hyène ou des coups de marteau ? Réponse, pour qu'il n'ait pas trop peur, quand il verra se tordre de vraies lèvres. Ils ont réponse à tout, ils sont entre eux. Et puis ils aiment parler, ils savent que c'est la pire des scies, pour qui n'est pas prévenu. Ils sont nombreux, tout autour, se tenant la main peut-être, chaîne sans fin, se tenant

les chaînons, parlant à tour de rôle. Ils tournent en rond, par saccades, ce qui fait que la parole vient toujours du même côté. Mais souvent ils parlent tous en même temps, ils disent tous en même temps la même chose précisément, mais avec un ensemble si parfait qu'on dirait une seule voix, une seule bouche, si l'on ne savait que Dieu seul peut être partout, à la fois. On, mais pas Worm, qui ne dit rien, ne sait rien, encore. De même à tour de rôle ils profitent du judas, ceux qui veulent. Pendant que l'un parle, un autre regarde, celui sans doute qui doit parler ensuite et dont les remarques ne seront pas, le cas échéant, forcément sans rapport avec ce qu'il aura vu, le cas échéant, c'est-à-dire si ce qu'il aura vu l'aura intéressé, au point de lui sembler digne de mention, même oblique. Mais qu'espèrent-ils, ce faisant, depuis le temps ? Car il est difficile de ne pas les croire animés d'un espoir quelconque. Et quelle est la nature du changement dont ils guettent les progrès, en collant un œil au trou et en fermant l'autre ? Ils n'agissent pas dans un but pédagogique, c'est décidé. Il n'est pas question de lui apprendre quoi que ce soit, pour le moment. Cette langue de catéchiste, mielleuse, fielleuse, c'est la seule qu'ils sachent parler. Qu'il s'en aille, qu'il essaie de s'en aller, loin de ce bruit lacérant, c'est tout ce qu'ils demandent, pour l'instant. Où qu'il aille, étant au centre, il ira vers eux. Il est donc au centre, voilà enfin un indice du plus haut intérêt, peu importe de quoi. Ils regardent pour voir s'il a bougé. Il n'est qu'un tas informe, sans visage capable de refléter l'histoire d'un tourment, mais dont l'arrangement, le plus ou moins de tassé, de tapi, est sans doute expressif, pour des spécialistes, et leur permet de supputer les chances de le voir bientôt bondir, ou partir insensiblement, en se coulant, comme un frappé à mort. Dans le tas un œil, hagard, chevalin, toujours ouvert, il leur faut un œil, ils lui voient un œil. Où qu'il aille il ira vers eux, vers le refrain qu'ils entonneront, en le sachant en marche, ou vers eux qui se tairont, en le sachant en marche, pour qu'il croie avoir bien fait, en se mettant en marche, ou vers la voix qui se fera plus douce, comme si elle s'éloignait, pour qu'il ne s'arrête pas, en si bonne voie, pour qu'il croie s'éloigner d'eux, mais pas encore assez, alors qu'il s'en approche, de plus en plus. Non, il ne peut rien croire, rien juger, mais les sortes de chairs qu'il a feront l'affaire, essaieront d'aller là où semble être la paix, se laisseront tomber quand elles ne souffriront plus, ou quand elles souffriront moins, ou quand elles n'en pourront plus. Alors la voix reprendra, faible d'abord, mais de moins en moins, du côté d'où ils veulent qu'il s'éloigne, pour qu'il se croie poursuivi et reprenne son chemin, vers

eux. Ainsi ils l'amèneront jusqu'à la cloison, voire au point précis d'icelle où ils ont fait d'autres trous, par où passer le bras et s'en saisir. Que tout ça est physique. Arrivé là, ne pouvant aller plus loin, à cause de l'obstacle, et n'en pouvant plus sans plus, et n'ayant pas besoin d'aller plus loin, pour le moment, à cause du grand silence qui se sera fait, il se laissera tomber, à supposer qu'il fût debout, mais même un reptile peut se laisser tomber, après une longue fuite, ça peut se dire, sans impropriété. Il se laissera tomber, ce sera son premier coin, sa première expérience du soutien vertical, de l'abri vertical, venant épauler ceux du sol. Cela doit être quelque chose, en attendant de s'assoupir, sentir un appui, sentir un bouclier, non plus pour une seule de ses six faces, mais pour deux, pour la première fois, ne se sentir plus exposé que de quatre côtés seulement, en attendant de s'assoupir. Mais cette joie, Worm ne la connaîtra qu'obscurément, étant moins qu'une bête, avant de redevenir tel qu'il était, ou peu s'en faut, avant le début de sa préhistoire. Alors ils l'empoigneront et l'amèneront chez eux. Car s'ils ont pu faire un petit trou pour l'œil, puis d'autres plus grands pour les bras, ils pourront en faire un plus grand encore pour le passage de Worm, qui ne doit pas être bien grand, de l'obscurité à la lumière. Mais à quoi bon parler de ce qu'ils feront dès que Worm se mettra en marche, pour l'amener inmanquablement chez eux, puisqu'il ne peut se mettre en marche, tout en en ayant souvent envie, si en parlant de lui on peut parler d'envie, et on ne peut pas, on ne devrait pas, mais c'est comme ça qu'il faut parler de lui, c'est comme ça qu'il faut lui parler, comme s'il était en vie, comme s'il pouvait comprendre, même si cela ne sert à rien, et cela ne sert à rien. Et cela est un bonheur pour lui, qu'il ne puisse pas bouger, même s'il en souffre, car ce serait signer son arrêt de vie, que de bouger de là où il est, à la recherche d'un peu de calme, d'un peu de silence de naguère. Mais il bougera peut-être un jour, le jour où le petit effort des premiers temps, infiniment faible, sera devenu, à force de se renouveler, un grand effort, assez fort pour l'arracher de là. Ou ils le lâcheront peut-être un jour, se lâchant la main, bouchant les trous et s'en allant, vers des occupations plus fructueuses, en file indienne. Car il faut que cela se décide, que la balance penche, d'un côté ou de l'autre. Non, on peut passer sa vie ainsi, sans pouvoir vivre, sans pouvoir faire vivre, et mourir inutilement, n'ayant rien été, rien fait. Il est curieux qu'ils n'aillent pas le chercher chez lui, puisqu'ils y semblent avoir accès. Ils n'osent pas. L'air au fond duquel il gît n'est pas fait pour eux, mais ils veulent qu'il respire le leur. En lâchant

un chien peut-être, avec mission de le ramener. Mais un chien n'y vivrait pas non plus, pas une seconde. Au moyen d'un long bâton peut-être, avec un crochet au bout. C'est que l'enceinte est vaste, tiens, il est loin d'eux, trop loin pour qu'on puisse l'atteindre, même avec une tête de loup. Cette minuscule tache, seule au milieu du gouffre, c'est lui. Le voilà maintenant dans un gouffre. On aura tout essayé. Ils disent qu'ils le voient, c'est cette tache qu'ils voient, ils disent que c'est lui. C'est peut-être lui. Ils disent qu'il les entend, ils n'en savent rien, il les entend peut-être, oui, il entend, c'est la seule certitude, Worm entend, et encore, ce n'est pas le mot, mais il peut aller, il doit aller. Ils le dominant donc, aux dernières nouvelles, il va falloir qu'il grimpe, pour arriver jusqu'à eux. Bah, ça changera encore. Les descentes sont douces qui se rencontrent en lui, elles se font plates sous lui, ce n'est pas une rencontre, ce n'est pas un gouffre, ça n'a pas traîné, un peu plus et il sera juché sur une éminence. Ils ne savent plus quoi dire, pour pouvoir croire en lui, plus quoi inventer, pour se rassurer, ils ne voient rien, ils voient du gris, comme de la fumée immobile, uniforme, où il pourrait être, s'il faut qu'il soit quelque part, où ils ont juré qu'il est, où ils lancent leurs voix, l'un après l'autre, dans l'espoir de le déloger, de l'entendre remuer, de le voir surgir, à portée de leurs gaffes, de leurs griffes, de leurs crocs, de leurs grappins, sauvé enfin, rendu enfin. Et puis assez sur eux, leur rôle est terminé, non, pas encore, il faut les garder, ils serviront encore, laissons-les là, tournant autour, lançant leurs cris, à travers le trou, il doit y avoir un trou pour les cris aussi. Est-ce bien eux qu'il entend ? A-t-on vraiment besoin d'eux pour qu'il puisse entendre, d'eux et de fantoches analogues ? Assez de concessions, à l'esprit de géométrie. Il entend, un point c'est tout, lui qui est seul, et muet, perdu dans la fumée, ce n'est pas de la vraie fumée, il n'y a pas de feu, ça ne fait rien, drôle d'enfer, non chauffé, non peuplé, c'est peut-être le paradis, c'est peut-être la lumière du paradis, et la solitude, et cette voix celle des bienheureux qui intercèdent, invisibles, pour les vivants, pour les morts, tout est possible. Ce n'est pas la terre, c'est tout ce qui compte, ça ne peut pas être la terre, ça ne peut pas être un trou dans la terre, habité par Worm seul, ou par d'autres si l'on veut, étalés comme lui, non loin de lui, muets, inébranlables, ni cette voix celle de ceux qui les pleurent, envient, appellent, oublient, cela en expliquerait l'incohérence, tout est possible. Oui, tant pis, il sait que c'est une voix, on ne sait pas comment, on ne sait rien, il n'y comprend rien, il y comprend un peu, presque rien, c'est incompréhensible, mais il le faut, ça vaut mieux,

qu'il y comprenne un peu, presque rien, comme un chien à qui on jette toujours les mêmes ordures, les mêmes ordres, les mêmes menaces, les mêmes câlineries. Voilà qui est réglé. On va pouvoir conclure. Mais cet œil, laissons-lui cet œil aussi, c'est pour voir, ce grand œil farouche noir et blanc, humide, c'est pour pleurer, pour qu'il prenne l'habitude, avant de se rendre à Killarney. Qu'est-ce qu'il en fait, il n'en fait rien, il le garde ouvert, l'œil reste ouvert, c'est un œil sans paupières, pas besoin de paupières ici, où il ne se passe rien, ou si peu, il pourrait les rater, les infréquents spectacles, s'il pouvait ciller, s'il pouvait le fermer, on le connaît, il ne l'ouvrirait plus. Les larmes en jaillissent presque sans arrêt, on ne sait pourquoi, on ne sait rien, si c'est de rage, si c'est de chagrin, c'est comme ça, c'est peut-être la voix qui le fait pleurer, de rage, ou d'une autre passion quelconque, ou d'avoir à voir, de temps en temps, quelque chose, c'est peut-être ça, peut-être qu'il pleure, pour ne pas voir, quoiqu'il semble difficile de lui attribuer une initiative de cette force. Il s'humanise, le bougre, il va perdre, s'il n'ouvre pas l'œil, s'il ne fait pas attention, et avec quoi ferait-il attention, avec quoi se ferait-il même une faible idée de la condition où ils sont en train de l'entortiller, avec leurs oreilles, leurs yeux, leurs pleurs et une espèce de crâne où tout peut arriver. C'est sa force, sa seule force, de ne rien comprendre, de ne pouvoir faire attention, de ne pas comprendre ce qu'ils veulent, de ne pas savoir qu'ils sont là, de ne rien sentir, ah mais attention, il sent, il souffre, le bruit le fait souffrir, et il sait, il sait que c'est une voix, et il comprend, quelques expressions, quelques intonations, tout ça c'est mauvais, mauvais, pas tellement, c'est eux qui le disent, ils n'en savent rien, ils le disent parce qu'ils le souhaitent, peut-être qu'il ne sait rien, peut-être qu'il ne souffre de rien, et cet œil, encore de la fantaisie. Il entend, c'est vrai, c'est encore eux qui le disent, mais il faut en convenir, il vaut mieux en convenir, Worm entend, c'est tout ce qu'on peut affirmer, alors qu'il fut un temps où il n'entendait pas, ils disent que c'est le même, il a donc changé, c'est grave, gravis, jusqu'où ne peut-il aller, ça ne fait rien, faisons-lui confiance. L'œil aussi, bien sûr, c'est pour le mettre en fuite, c'est pour qu'il prenne peur, assez pour rompre ses liens, ils appellent ça des liens, ils veulent le délivrer, ah bonne mère, qu'est-ce qu'il faut entendre, c'est peut-être des larmes d'hilarité. Enfin, allons jusqu'au bout, on doit y être presque, voyons ce qu'ils ont à lui offrir, en fait d'épouvantails. Qui, on ? Ne parlez pas tous en même temps, cela ne sert à rien non plus. Tout se résoudra, tard dans la soirée, il n'y aura plus

personne, le silence redescendra. Inutile de chicaner, d'ici là, sur les pronoms et autres parties du boniment. Peu importe le sujet, il n'y en a pas. Worm étant au singulier, c'est venu comme ça, eux sont au pluriel, pour éviter qu'il y ait confusion, il faut éviter la confusion, en attendant que tout se confonde. Ils ne sont peut-être qu'un seul, un seul ferait aussi bien l'affaire, mais il pourrait se confondre avec sa victime, ce serait abominable, une vraie masturbation. Ça avance, ça avance. Côté spectacle, ça semble maigre. Mais peut-on savoir, sans y être, sans y vivre, ils appellent ça vivre, l'étincelle y est, pour eux, elle n'a plus qu'à jaillir, il n'y a plus qu'à prêcher dessus, ça finira en torche vivante, hurlements compris. Alors ils pourront se taire, sans avoir à redouter un silence gênant, de mort comme on dit, où passent les anges, une vraie géhenne. Décidément l'œil se fait tirer l'oreille. Les bruits, ça voyage, traverse les murailles, mais peut-on en dire autant des apparences ? Certes non, de façon générale. Mais le cas est plutôt particulier. Mais lesquelles, il faut essayer de savoir de quoi il s'agit, quitte à se tromper. Ce gris d'abord, censé être déprimant sans doute. Pourtant il y a du jaune dedans, du rose aussi on dirait, c'est un beau gris, du genre dont on dit qu'il va avec tout, pisseux et chaud. On y voit, l'œil le prouve, mais goutte, pas de précisions superflues, vouées au démenti. Un homme se demanderait où finit son royaume, son œil s'efforcerait de sonder les ténèbres, il donnerait cher pour avoir une pierre, un bras, des doigts sachant prendre et lâcher, au bon moment, une pierre, beaucoup de pierres, ou pour pouvoir crier et attendre, en comptant les secondes, que son cri revienne, et il souffrirait certainement, de n'avoir ni voix ni autre missile, ni membres à son obéissance, se pliant et se détendant au commandement, et il regretterait peut-être d'être un homme, dans ces conditions, c'est-à-dire une tête abandonnée, à ses seules vieilles ressources. Mais Worm souffre seulement du bruit qui l'empêche d'être comme il était avant, nuance. Si c'est le même, et ils y tiennent. Et si ce n'est pas le même, ça ne fait rien, il souffre comme il a toujours souffert, du bruit qui n'empêche rien, cela doit être faisable. Ce gris en tout cas ne doit guère y ajouter, à sa peine, pour cela l'à giorno serait plus indiqué, vu qu'il ne peut pas fermer l'œil. Il ne peut pas le détourner non plus, ni le baisser, ni le lever, il reste braqué sur le même petit champ toujours, exclu des bienfaits de l'accommodation. Mais la clarté se fera peut-être un jour, petit à petit, ou rapidement, ou d'un seul coup, et alors on ne voit pas très bien comment Worm pourrait rester, et on ne voit pas très bien non plus comment il pourrait s'en aller. Mais les

situations impossibles ne peuvent se prolonger, indûment, c'est connu, ou bien elles se dissipent, ou bien elles s'avèrent possibles après tout, que voulez-vous, sans parler des autres possibilités. Que donc la lumière soit, ce ne sera pas forcément une catastrophe. Ou qu'elle ne soit jamais, on s'en passera. Mais ces lumières, au pluriel, qui se dressent, s'enflent, foncent et s'éteignent en sifflant, rappelant le naja, c'est peut-être le moment de les jeter dans la balance, pour qu'elle penche, enfin. Non, ce n'est pas encore le moment, de faire cela. Ha. On ne veut pas d'espoir ici, ça gâcherait tout. Que d'autres espèrent, pour lui, dehors, au frais, au clair, si ça leur chante, ou s'ils ne peuvent faire autrement, ou s'ils sont payés pour ça, ils doivent être payés pour ça, ils n'espèrent rien, ils espèrent que ça durera, c'est un bon fromage, ils ont l'esprit ailleurs, hommes-rats, en appelant Jude, tout ça c'est des prières, ils prient pour Worm, ils prient Worm, pour qu'il ait pitié, pitié d'eux, pitié de Worm, ils appellent ça pitié, seigneur de nous, qu'est-ce qu'il faut encaisser, heureusement qu'il n'y comprend rien. Méchante obscurité, arrière, couche, sale cabot. Le gris. Quoi encore. Du calme, du calme, il doit y avoir autre chose, pour aller avec ce gris, qui va avec tout. Il doit y avoir de tout ici, comme dans tous les mondes, un peu de tout. Très peu, on dirait. D'ailleurs ce n'est pas la question. Qu'est-ce qui vient faire le con, devant ce cristallin impotent, c'est tout ce qu'il s'agit d'imaginer. Un visage, comme ce serait encourageant, si ça pouvait être un visage, de loin en loin, toujours le même, changeant méthodiquement d'expression, montrant avec système ce que peut un vrai visage, sans devenir méconnaissable, depuis la joie sans mélange jusqu'à la morne fixité du marbre, en passant par les nuances les plus caractéristiques du désenchantement, comme ce serait agréable. Enfoncé le cul de cochon d'Antoine. Passant à la bonne distance, à la bonne hauteur, mettons une fois par mois, ce ne serait pas exorbitant, lentement, de face et de profil, comme les criminels. Il pourrait même s'arrêter, ouvrir la bouche, jubiler, s'étonner, tiens tiens, balbutier, marmotter, hurler, gémir et finalement la fermer, les mâchoires serrées à se rompre, ou ballantes, pour laisser passer l'écume. Ce serait gentil. Comme tout. Une présence enfin. Un visiteur, fidèle, ayant son jour, son heure, ne restant jamais trop, ce serait lassant, ni trop peu, ce ne serait pas assez, mais juste le temps qu'il faut pour que l'espoir puisse naître, grandir, languir, mourir, mettons cinq minutes. Il commencerait à lui trotter la notion du temps, à Worm, dans sa caboche grinçante, devant ce ponctuel débris de l'image de l'éternel, qu'il n'y aurait rien à redire.

Entraînant celle de l'espace comme de juste, elles se donnent le bras, depuis quelque temps, dans certains quartiers, c'est plus sûr. Et la partie serait gagnée, perdue, il serait parmi nous, parmi les rendez-vous, on ne saurait comment, on dirait, Regarde-moi ce vieux Worm qui attend sa belle, et ces fleurs, on dirait qu'il dort, tu ne connais pas, mais si, voyons, ce vieux Worm, qui attend son amour, et ces marguerites, on dirait qu'il est mort. Ça, ça serait quelque chose. Heureusement que ce n'est qu'un rêve. Car il n'y a pas de visage ici, ni rien d'approchant, rien qui trahisse la joie de vivre et succédanés, il faut chercher autre chose. Une simple chose, une boîte, un bout de bois, qui viendrait se placer devant lui, un instant, tous les ans, tous les deux ans, une boule, gravitant on ne sait comment, ni autour de quoi, autour de lui, une grosse pierre, passant devant lui, tous les deux ans, tous les trois ans, cela n'aurait pas d'importance, dans les premiers temps, sans s'arrêter, elle n'aurait pas besoin de s'arrêter, ce serait mieux que rien, il l'entendrait venir, il l'entendrait s'éloigner, ce serait un événement, il apprendrait peut-être à compter, les minutes, les heures, à s'inquiéter, à se raisonner, à avoir patience, à perdre patience, à tourner la tête, à dresser l'oreille, à rouler l'œil, une grosse pierre, qui ne l'abandonnerait pas, ce serait mieux que rien, en attendant les vrais cœurs. Le cœur lui en démarrerait, c'est une valse, il entendrait valser son cœur, tra boum la la la, corunefois, tra boum la la la, ré mi ré de pan pan, qu'on n'aurait pas à s'en formaliser. Bien sûr. Malheureusement il faut s'en tenir aux faits, à quoi s'en tenir, à quoi s'agripper, quand tout chavire, sinon aux faits, quand il y en a, qui dépassent, à portée du cœur, comme c'est joli, du cœur qui crie, Le fait est là, le fait est là, et puis plus posément, passé le péril, pour le moment, la suite, c'est-à-dire, en l'occurrence, Il n'y a pas de bois ici, ni de pierres, ou s'il y en a, le fait est là, s'il y en a, c'est comme s'il n'y en avait pas, le fait est là, pas de végétaux, pas de minéraux, pas d'animaux, seulement Worm, de règne inconnu, Worm est là, ou tout comme, tout comme. Mais pas si vite, c'est trop tôt, pour retourner, là où je suis, bredouille, en triomphe, là où je m'attends, tranquille, enfin, passablement, sachant, croyant savoir, qu'il ne m'est rien arrivé, qu'il ne m'arrivera rien, de bon, de mauvais, susceptible de me perdre, ce serait prématuré. Je me vois, je vois ma place, rien ne l'indique, rien ne la distingue, des autres places, elles sont à moi, toutes, si je les veux, je ne veux que la mienne, rien ne la signale, j'y suis si peu, je la vois, je la sens autour de moi, elle me serre, elle me couvre, si cette voix pouvait s'arrêter, seulement une seconde,

elle me semblerait longue, une seconde de silence. J'écouterais, je saurais si elle va reprendre, ou si elle s'est tue pour de bon, avec quoi le saurais-je, je le saurais. Et j'écouterais toujours, pour essayer d'avancer dans leurs bonnes grâces, de me maintenir dans leur faveur, pour être prêt, quand ils jugeraient bon de m'entreprendre à nouveau, ou je n'écouterais plus, je n'écouterais plus, est-ce possible qu'un jour je n'écoute plus, sans avoir à redouter le pire, c'est-à-dire, je ne sais pas, que peut-il y avoir de pire, une voix de femme peut-être, je n'avais pas pensé à ça, ils pourraient engager une soprano. Mais n'y pensons plus, essayons encore, si seulement je savais ce qu'ils veulent, ils veulent que je sois Worm, mais je l'ai été, je l'ai été, qu'est-ce qui ne marche pas, je l'ai été mal, ça doit être ça, ça ne peut être que ça, que voulez-vous que ça soit, sinon ça, je ne me suis pas amené au jour, à la lumière, chez eux, pour les entendre dire, Tu vois, vivant qui t'ignorais ! J'ai enduré, ça doit être ça, il ne fallait pas endurer, mais je ne sens rien, si si, cette voix, je l'ai endurée, je ne me suis pas enfui, il fallait s'enfuir, il fallait que Worm s'enfuit, mais où, mais comment, il est rivé, il fallait que Worm se traîne, n'importe où, vers eux, vers l'azur, mais comment faire, il ne peut pas bouger, ce n'est pas forcément des liens, il n'y a pas de liens ici, il est comme enraciné, c'est des liens si l'on veut, il faudrait que la terre tremble, ce n'est pas de la terre, on ne sait pas ce que c'est, c'est comme de la sargasse, non, c'est comme de la mélasse, non plus, n'importe, il faudrait une convulsion, qui le vomisse au jour. Mais quel calme, à part le discours, pas un souffle, ça ne veut rien dire, c'est louche, le calme qui précède la vie, tout de même, depuis le temps, c'est comme de la fange, ce qu'on y est bien, serait bien, sans ce bruit, c'est la vie qui veut rentrer, non, qui veut qu'il sorte, ou c'est de petites bulles qui crèvent, tout autour, non, il n'y a pas d'air ici, l'air c'est pour qu'on suffoque, le jour c'est pour fermer les yeux, c'est là où il doit aller, où il ne fait jamais noir, mais ici non plus il ne fait pas noir, si si, ici il fait noir, ce gris c'est eux qui le font, avec leurs lampes. Quand ils s'en iront, quand ils se tairont, il fera noir, pas un bruit, pas une lueur, mais ils ne s'en iront jamais, si, ils se tairont peut-être, ils s'en iront peut-être, un jour, un soir, lentement, tristement, en file indienne, jetant de longues ombres, vers leur maître, qui les punira, ou les épargnera, il n'y a que ça, là-haut, pour ceux qui perdent, la punition, le pardon, les deux, c'est eux qui le disent. Qu'avez-vous fait de votre matériel ? Nous l'avons abandonné. Mais mis en demeure de dire oui ou non s'ils ont bouché les trous, ont-ils bouché les trous, oui ou non, ils

diront oui et non, ou les uns diront oui, les autres non, en même temps, car ils ne savent pas ce que le maître veut entendre, comme réponse, à sa question. Mais les deux se défendent, les deux réponses, car ils ont bouché les trous, si l'on veut, mais si l'on ne veut pas, ils ne les ont pas bouchés, car ils n'ont pas su quoi faire, en partant, s'il fallait boucher les trous ou, au contraire, les laisser béants. Alors ils y ont fixé leurs lampes, dans les trous, leurs longues lampes, pour les empêcher de se fermer tout seuls, c'est comme de la glaise, ils y ont introduit leurs puissantes lampes, allumées, braquées sur le dedans, pour qu'il les croie toujours là, malgré le silence, ou pour qu'il croie que le gris est vrai, ou pour qu'il continue à souffrir, bien qu'ils ne soient plus là, car il ne souffre pas que du bruit, il souffre du gris aussi, de la lumière, il le faut, ça vaut mieux, ou pour qu'ils puissent revenir, si le maître l'exige, sans qu'il les sache partis, comme s'il pouvait le savoir, ou sans autre motif que celui fourni par leur ignorance de ce qu'il fallait faire, s'il fallait boucher les trous ou les laisser se boucher tout seuls, c'est comme de la merde, voilà enfin, le voilà enfin, le mot juste, il suffit de chercher, il suffit de se tromper, on finit par trouver, c'est une question d'élimination. Assez sur les trous. Le gris ne veut rien dire, le silence gris n'est pas forcément simplement un bon moment à passer, il peut être le bon, comme il peut être le mauvais. Mais les lampes sans servants ne brilleront pas toujours, au contraire, elles s'éteindront, peu à peu, sans servants pour les recharger, elles se tairont, à la fin. Alors ce sera le noir. Mais il en est du noir comme du gris, le noir ne prouve rien non plus, quant à la valeur du silence que pour ainsi dire il épaissit. Car ils peuvent revenir, longtemps après l'extinction des feux, ayant plaidé pendant des années devant le maître, sans arriver à le convaincre qu'il n'y a rien à faire, avec Worm, pour Worm. Alors tout sera à recommencer, c'est évident. De sorte qu'on ne saura jamais, Worm ne saura jamais, que le silence soit noir, ou qu'il soit gris, on ne pourra jamais savoir, tant qu'il dure, s'il est le bon, ou s'il s'agit seulement d'un bon moment à passer, si on peut appeler ça un bon moment, ou il faut écouter, guetter les murmures des silences d'autrefois, se tenir prêt pour la prochaine tranche, sous peine de s'attirer des foudres supplémentaires. Mais il ne faut pas confondre Worm avec un autre. Quoique cela n'ait pas d'importance, en l'occurrence. Car qui a dû écouter écouter toujours, qu'il sache qu'il n'entendra jamais plus rien, ou qu'il l'ignore. Autrement dit, ils aiment autrement dire, ça ne fait pas de doute, ça fait gagner du temps, le silence une fois rompu ne sera jamais plus entier. Il

n'y a donc pas d'espoir ? Mais bien sûr que non, voyons, quelle idée. Si, peut-être, un petit, mais qui ne servira jamais. Mais on oublie. Ou si c'est un seul il s'en ira tout seul, vers son maître, et sa longue ombre le suivra à travers le désert, c'est le désert, première nouvelle, Worm verra le jour, dans le désert, le jour du désert, le jour où ils l'attraperont, c'est le même que partout ailleurs, ils disent que non, ils le disent plus pur, plus clair, vous parlez d'une affaire, oh ce n'est pas forcément le Sahara, il y en a d'autres, c'est l'ozone qui compte, il aura besoin d'ozone, dans les premiers temps, hé oui, dans les derniers aussi, ça stérilise. Le maître. Ils seraient x qu'on aurait besoin d'un x et unième. Mais cet œil livide, à quoi lui sert-il, à la fin ? A voir la lumière, ils appellent ça voir, c'est bon, puisqu'il en souffre, ils appellent ça souffrir, ils savent ce que c'est que de souffrir, ils savent faire souffrir, on le leur a dit, le maître leur a dit, Faites ceci, faites cela, vous le verrez se tortiller, vous l'entendrez pleurer. Il pleure, c'est un fait, oh pas bien solide, il faut se dépêcher d'en profiter. Mais les tortillements, bernique. Mais il faut dire une chose, ça ne fait que commencer, quoiqu'il y ait longtemps que ça dure, ils ne se décourageront pas, forts de la forte parole du grand taciturne, ils ne la boucleront jamais. C'est leur travail, ce sont leurs attributions, qu'est-ce que ça peut bien leur faire, que ça donne un résultat ou non ? Assez parlé d'eux, ils ne parlent que d'eux, c'est forcé, tout est à eux, sans eux il n'y aurait rien, pas même Worm, c'est une idée qu'ils ont, un mot qu'ils ont, en parlant d'eux, assez parlé d'eux. Mais ce gris, cette lumière, s'il pouvait fuir cette lumière, qui le fait souffrir, n'est-il pas évident qu'il en souffrirait à chaque pas davantage, de quelque côté qu'il aille, puisqu'il est au centre, et qu'il y reviendrait forcément, au centre, après quarante ou cinquante tentatives vaines ? Non, cela n'est pas évident. Car il est évident que la lumière baisserait à chaque pas qu'il ferait, vers elle, ils veilleraient à cela, afin que, se croyant dans la bonne voie, il parvienne jusqu'à l'enceinte. Alors ce serait l'éblouissement, la capture, le péan. Du moment qu'il souffre il y a de l'espoir, même s'ils n'en ont pas besoin, pour le faire souffrir. Mais comment peuvent-ils savoir qu'il souffre ? Le voient-ils ? Us disent que oui. Mais c'est impossible. L'entendent-ils ? Certainement pas. Il ne fait pas de bruit. Mais peut-être que si, en pleurant. Quoi qu'il en soit, ils sont tranquilles, à tort ou à raison, il souffre, et grâce à eux. Oh pas encore assez, mais il faut aller doucement. Un excès de sévérité, à ce stade, pourrait lui obscurcir l'entendement pour toujours. Autre chose. Le problème est délicat. Les effets de

l'accoutumance, qu'en font-ils ? Us peuvent les combattre, en élevant la voix, en forçant la clarté. Mais si, au lieu de souffrir moins, à mesure que le temps passe, il souffre toujours autant, précisément, que le premier jour ? Ça doit être possible. Et mais si, au lieu de souffrir moins, ou autant, que le premier jour, il souffre plus, à mesure que le temps passe, de plus en plus, à mesure que le transfert s'effectue, de l'avenir inchangeant à l'inchangeable passé ? Autre chose, mais dans le même ordre d'idées. L'affaire est épineuse. Une souffrance étale n'est-elle pas préférable à celle dont les fluctuations donnent par instants à croire qu'après tout elle ne durera peut-être pas toujours ? Cela doit dépendre du but poursuivi. C'est-à-dire ? Un petit mouvement d'impatience, de la part du patient. Merci. C'est le but immédiat. Après il y en aura d'autres. Après on lui apprendra à se tenir tranquille. Pour l'heure qu'au moins il s'agite, qu'il se roule par terre, que diable, puisqu'il n'y a pas d'autre remède, n'importe quoi, pour rompre la monotonie. Ils ne se gênent pas, bon Dieu, les brûlés vifs, quand ils ne sont pas attachés, pour se précipiter dans tous les sens, sans méthode, en crépitant, à la recherche d'un peu de fraîcheur. Il en est même qui poussent le sang-froid jusqu'à se défenestrer. On ne lui en demande pas autant. Qu'il découvre tout seul les baumes de la fuite de devant soi, c'est tout, il n'ira pas loin, il n'aura pas besoin d'aller loin. Qu'il ne compte plus que sur lui pour pallier ce qu'il est, sans qu'il y soit pour rien. Qu'il fasse comme le hussard, montant sur une chaise pour mieux ajuster le panache de son colback, ce serait la moindre des choses. Il n'a pas besoin de raisonner, seulement de souffrir, toujours de la même façon, jamais moins, jamais plus, sans espoir de trêve, sans espoir de crève, ce n'est pas plus compliqué que ça. Pas besoin de raisonner, pour ne pas espérer. Va donc pour la monotonie, c'est plus stimulant. Mais comment l'assurer. Peu importe, peu importe, ils font ce qu'ils peuvent, avec leurs pauvres moyens, une voix, un peu de clarté, les pauvres, c'est leur travail, ils disent, Il ne s'habitue pas, il ne flanche pas, nous n'en savons rien, ça ne fait rien, c'est une bonne moyenne, nous n'avons qu'à continuer, il finira par comprendre, il finira par tressaillir, le petit réflexe viendra, un changement dans l'œil, la vague sera née, qui le rejettera parmi nous. Chercher des yeux sans jamais trouver, guetter la plainte qui ne vient jamais, ce n'est guère une vie non plus. Pourtant c'est la leur. Il est là, dit le maître, quelque part, faites comme je vous dis, amenez-le-moi, il manque à ma gloire. Mais encore un dernier effort, encore un, ce sera peut-être le dernier, chaque fois il faut faire

comme si c'était la dernière, c'est le seul moyen de ne pas reculer. Un grand bol d'air infect et hop en avant, on revient de suite. En avant. C'est facile à dire. Mais où est l'avant ? Et pour quoi y faire ? Bande de faux maniaques, va, ils savent que je n'en sais rien, que j'oublie tout, au fur et à mesure. Ces petites pauses, ce n'est pas bien malin. Lorsqu'ils se taisent, moi aussi. Une seconde après. J'ai une seconde de retard sur eux, je retiens la seconde, une seconde durant, le temps de la rendre, telle qu'elle me fut donnée, tout en recevant la suivante, dont je n'ai que faire non plus. Pas un instant à moi, et ils veulent que je sache où donner de la tête. Ah je sais bien où j'en donnerais, si elle m'obéissait. Qu'ils redisent ce que je suis en train de faire, à supposer qu'ils l'aient jamais dit, s'ils veulent que j'aie l'air de m'en occuper. Ce ton, ces termes, pour que je les croie de mon cru. Toujours les mêmes ficelles, depuis qu'ils se sont mis dans la tête que mon existence n'est qu'une question de temps. Je crois que j'ai des absences, qu'il y a des phrases entières qui sautent, non, pas entières. J'ai peut-être raté le fin mot de l'histoire. Je ne l'aurais pas compris, mais je l'aurais dit, on ne m'en demande pas davantage, il m'en aurait été tenu compte, lors de mon prochain jugement, tiens, ils me jugent de temps en temps, ce sont des gens sérieux. Je saurai, je dirai peut-être un jour ce que j'ai fait de mal. Combien sommes-nous finalement ? Et qui parle en ce moment ? Et à qui ? Et de quoi ? Ces colles ne servent à rien. Qu'ils me mettent dans la bouche à la fin de quoi me sauver, de quoi me damner, et qu'on n'en parle plus, qu'on ne parle plus. Mais ceci est ma peine, c'est sur ma peine qu'ils me jugent, je la purge mal, comme un cochon, muet, sans comprendre, muet, sans l'usage d'autre parole que la leur. Ce sera le cachot, c'est le cachot, ça a toujours été le cachot, j'entends tout, tout ce qu'ils disent, c'est le seul bruit, comme si c'était moi qui parlais, seul, haut, on finit par ne plus savoir, une voix qui ne s'arrête jamais, d'où elle vient. Il y a peut-être d'autres ici, avec moi, il fait sombre, comme de juste, ce n'est pas forcément des oubliettes particulières, ou un autre, j'ai peut-être un compagnon d'infortune, qui aime parler, ou qui doit parler, comme ça, pour rien, devant lui, sans arrêt, mais je ne crois pas, qu'est-ce que je ne crois pas, que j'aie un compagnon d'infortune, c'est ça, ça m'étonnerait, que leur animosité aille jusque-là, ils disent que ça m'étonnerait. Je dois piquer un somme de temps en temps, les yeux ouverts. Pourtant tout est continu, je ne pars pas, je ne reviens pas. Ne serait-ce pas plutôt des insomnies, des demi-insomnies ? Mais rien ne change, jamais. C'est-à-dire qu'on oublie. Des trous, il y en a toujours eu,

c'est la voix qui s'arrête, c'est la voix qui n'arrive plus, qu'est-ce que ça peut faire, c'est peut-être important, le résultat est le même, mais ne compte pas peut-être, exceptionnellement. Ah résolutions. Ils m'ont enfermé ici, maintenant ils essaient de me faire sortir, pour m'enfermer ailleurs, ou pour m'élargir, ils sont capables de me mettre dehors, histoire de voir ce que je ferais. Adossés à la grille, les bras croisés, les jambes croisées, ils me regarderaient. Ou ils n'ont fait que me trouver ici, à leur arrivée, ou longtemps après. Ce n'est pas moi qui les intéresse, mais l'endroit, ils veulent l'endroit, pour un des leurs. Que voulez-vous, il faut spéculer, spéculer, jusqu'à ce qu'on tombe sur la spéculation qui est la bonne. Quand tout se taira, quand tout s'arrêtera, c'est que les mots auront été dits, ceux qu'il importait de dire, on n'aura pas besoin de savoir lesquels, on ne pourra pas savoir lesquels, ils seront là quelque part, dans le tas, dans le flot, pas forcément les derniers, il faut qu'ils soient avalisés par qui de droit, ça prend du temps, il est loin, qui de droit, c'est le maître, on lui apporte le procès-verbal, tous les, il connaît les mots qui comptent, c'est lui qui les a choisis, pendant ce temps la voix continue, pendant qu'on va vers lui, pendant qu'il cherche, pendant qu'on revient vers nous, avec le verdict, les mots continuent, les mauvais, les faux, jusqu'à ce que l'ordre arrive, de tout arrêter, ou de tout continuer, non, inutile, tout continuera tout seul, jusqu'à ce que l'ordre arrive, de tout arrêter. Ils sont peut-être là-dedans, quelque part, dans ce qu'ils viennent de dire, les mots qu'il fallait dire, ils ne sont pas forcément nombreux. Ils disent ils, en parlant d'eux, c'est pour que je croie que c'est moi qui parle. Ou je dis ils, en parlant de je ne sais qui, c'est pour que je croie que ce n'est pas moi qui parle. Ou plutôt c'est le silence dès le départ du messenger, jusqu'à son retour, avec l'ordre du maître, à savoir, Continuez. Car il y a de longs silences, de loin en loin, de vrais armistices, pendant lesquels je les entends murmurer, les uns murmurant peut-être, C'est fini, cette fois nous avons touché juste, les autres, Tout est à recommencer, dans d'autres termes, ou dans les mêmes termes, autrement ordonnés. Donc repos tous les, si on peut appeler ça un repos, où l'on attend, de connaître son sort, en disant, Ce n'est peut-être pas ça, en disant, D'où viennent ces mots qui me sortent par la bouche et que signifient-ils, non, en ne disant rien, car les mots n'arrivent plus, si on peut appeler ça une attente, où il n'y a pas de raison, où l'on écoute, ça stet, sans raison, comme depuis le début, parce qu'on s'est mis un jour à écouter, parce qu'on ne peut plus s'arrêter, ce n'est pas une raison, si on peut appeler ça un repos. Mais

quelle est cette histoire de ne pouvoir mourir, vivre, naître, ça doit jouer un rôle, cette histoire de rester là où l'on se trouve, mourant, vivant, naissant, sans pouvoir avancer, ni reculer, ignorant d'où on vient, où on est, où on va, et qu'il soit possible d'être ailleurs, d'être autrement, sans rien supposer, rien se demander, on ne peut pas, on est là, on ne sait qui, on ne sait où, la chose reste là, rien ne change, en elle, autour d'elle, apparemment, apparemment. Il faut attendre la fin, il faut que la fin vienne, et dans la fin ce sera, dans la fin enfin ce sera peut-être la même chose qu'avant, que pendant le long temps où il fallait aller vers elle, ou s'en éloigner, ou l'attendre en tremblant, ou joyeusement, averti, résigné, ayant assez fait, assez été, la même chose, pour qui n'a su rien faire, rien être. Si cette voix pouvait s'arrêter, qui ne rime à rien, qui empêche d'être rien, nulle part, l'empêche mal, tout juste, tout juste assez pour faire durer cette petite flamme jaune qui se jette faiblement de tous les côtés, haletante, comme pour essayer de s'arracher à sa mèche, drôle de petite flamme, il ne fallait pas l'allumer, ou alors il fallait l'alimenter, ou alors il fallait l'éteindre, il fallait l'éteindre, il fallait la laisser s'éteindre. Les regrets, ça vous avance, ça vous rapproche de la fin du monde, les regrets de ce qui est, de ce qui fut, ce ne sont pas les mêmes, si, les mêmes, on ne sait pas, on ne sait pas ce qui se passe, ce qui s'est passé, ce sont peut-être les mêmes, les mêmes regrets, ça vous transporte, vers la fin des regrets. Mais un peu de nerf, c'est le moment, un peu d'allant, ça ne donnera rien, pas un pas, ça ne fait rien, on n'est pas des épiciers, et sait-on jamais, non. Mahood sortira peut-être de son urne et se dirigera vers Pigalle, à plat ventre, en chantant, J'arrive, j'arrive, cœur de mon cœur. Ou Worm, ce bon vieux Worm, il n'en pourra peut-être plus, de ne rien pouvoir, de n'en plus pouvoir, il ne faudrait pas manquer ça. Moi à leur place je lui lâcherais les rats, rats d'eau, de cloaque, ce sont les meilleurs, oh pas trop, une douzaine, une quinzaine, ça le déciderait peut-être, à décoller, et quelle introduction, à ses futurs attributs. Non, ce serait en vain, un rat n'y vivrait pas, pas une seconde. Mais revoyons un peu cet œil, c'est là où il faut chercher. Un peu rosé peut-être, le blanc, à force de pisser, c'est une lueur, on n'ose pas dire d'intelligence. À part ça toujours pareil. Un rien plus saillant peut-être, plus paraphimosiquement globuleux. Il a l'air d'écouter. Il s'use, c'est forcé, il se ternit, il faudrait vite lui offrir de quoi sortir franchement de son orbite, dans dix ans ce sera trop tard. Le tort qu'ils ont, c'est de parler de Worm comme s'il existait réellement, dans un endroit déterminé, alors que tout

cela n'est encore qu'à l'état de projet. Mais il est trop tard à présent pour revenir là-dessus. Qu'ils aillent d'abord jusqu'au bout de leur erreur, ensuite ils pourront reprendre la question, en évitant de se compromettre par l'usage irréfléchi de termes, sinon de notions, accessibles à l'entendement. De même le cas Mahood a été insuffisamment étudié. On peut éprouver le besoin de telles créatures, en admettant qu'elles soient deux, et même en pressentir la possibilité, sans se lancer à leur sujet dans des discours aveugles et moroses. Un peu plus de réflexion leur aurait montré que l'heure de parler, loin d'avoir sonné, ne sonnerait sans doute jamais. Mais ils sont obligés de parler, il leur est interdit de s'arrêter. Que ne parlent-ils donc d'autre chose, de quelque chose dont l'existence semble en quelque sorte établie, sur laquelle on peut bavarder sans rougir tous les trente ou quarante mille mots d'avoir à employer des locutions pareilles, et qui enfin, garantie suprême, a déjà fait marcher les langues les mieux pendues de tous les temps, ça vaudrait mieux. C'est la vieille histoire, ils veulent se distraire, tout en s'exécutant, non, pas se distraire, s'apaiser, non plus, se consoler, encore moins, n'importe, de sorte qu'ils ne font ni l'un ni l'autre, ni ce qu'ils veulent, sans savoir ce que c'est, ni l'obscur corvée à laquelle ils sont astreints, la vieille histoire. On ne dirait pas les mêmes gens que tout à l'heure, pas ? Que voulez-vous, eux non plus ne savent pas qui ils sont, où ils sont, ce qu'ils font, ni pourquoi ça marche si mal, si abominablement mal, ça doit être ça. Alors ils échafaudent des hypothèses qui s'écroulent les unes sur les autres, c'est humain, une langouste n'en serait pas capable. Nous sommes beaux, tous tant que nous sommes, serions-nous logés à la même enseigne, non, périclisse pareille pensée, nous sommes beaux chacun à sa manière personnelle. Moi-même j'ai été bâclé de façon scandaleuse, ils doivent commencer à s'en rendre compte, moi de qui tout dépendeloque, mieux encore, autour de qui, beaucoup mieux, autour de qui, homme-pot, tout tourne, à vide, mais si, ne protestez pas, tout tourne, c'est une tête, je suis dans une tête, quelle illumination, psssit, aussitôt arrosée. Ah cette voix aveugle, et ces instants de souffle retenu où tout le monde écoute éperdument, et la voix qui se reprend à tâtonner, sans savoir ce qu'elle cherche, et à nouveau l'infime silence, aux aguets d'on ne sait quoi, un signe de vie, ça doit être ça, un signe de vie qui échapperait à quelqu'un, qu'on nierait s'il venait, c'est sûrement ça, si tout ça pouvait finir, ce serait la paix, non, on n'y croirait pas, on resterait à l'affût, de la voix à nouveau, d'un signe de vie, que quelqu'un se trahisse, ou d'autre chose, n'importe

quoi, que peut-il y avoir d'autre que des signes de vie, une épingle qui tombe, une feuille qui remue, ou le petit cri que jettent les grenouilles quand la faux les coupe en deux, ou qu'on les attrape, dans l'eau, à la lance, on pourrait multiplier les exemples, ce serait même une excellente idée, mais voilà, on ne peut pas. Peut-être qu'il faudrait être aveugle, aveugle on entend mieux, ce ne sont pas les renseignements qui manquent, nous avons dans nos bagages des accordeurs de piano, ils donnent le la et entendent le sol, deux minutes après, on ne voit rien de toute façon, cet œil est une bévue. Mais ce n'est pas Worm qui parle. C'est vrai, jusqu'à présent, qui dit le contraire, ce serait prématuré. Moi non plus, si on va par là. Et Mahood est notoirement aphone. La question n'est pas là, pour le moment, on ne sait pas où elle est, mais elle n'est pas là, actuellement. Oui, c'est distrayant, un œil, ça pleure pour un oui pour un non, les oui le font pleurer, les non aussi, les peut-être surtout, avec le résultat que les attendus de ces arrêts stupéfiants ne reçoivent pas toujours toute l'attention qu'ils méritent. Mahood lui aussi, je pense à Worm, Worm lui aussi, non, Mahood lui aussi est un grand pleureur, on a peut-être négligé de le signaler. Sa barbe en est toute mouillée, c'est complètement idiot, d'autant plus que ça ne le calme pas le moins du monde, de quoi cela pourrait-il bien le calmer, il est froid comme du camphre, le malheureux, incapable même de maudire son créateur, c'est mécanique. Mais il faut oublier Mahood, on n'aurait jamais dû en parler. Sans doute. Mais est-il possible de l'oublier ? Il est vrai qu'on oublie tout. Cependant il est fort à craindre que Mahood ne se laisse jamais résorber, tout à fait. Worm si, il disparaîtra complètement, comme s'il n'avait jamais été, ce qui est d'ailleurs sans doute le cas, comme si on pouvait disparaître, sans avoir été au préalable. Facile à dire. Mais Mahood non plus. Ce n'est pas clair, tss tss, ce n'est pas clair du tout. Ça ne fait rien, Mahood demeurera, là où on l'a mis, fourré jusqu'au crâne dans son vase, en face de l'abattoir, suppliant les passants, sans parole ni geste ni jeu de physionomie, elle n'est pas joueuse, de le percevoir ouvertement, en même temps que le plat du jour, ou séparément, on ne sait pas pourquoi, pour pouvoir se croire dans le bain, c'est-à-dire promis à la vidange, tôt ou tard, ça doit être ça, on peut avoir des idées pareilles, sans penser. Moi-même j'ai la larme exceptionnellement facile, je ne voulais pas le dire, à leur place j'aurais omis ce détail, le fait est que je ne dispose d'aucun exutoire, mais d'aucun, pas plus de celui-là que des moins nobles, comment peut-on bien se porter, dans ces conditions, et que faut-il croire, il ne s'agit de rien croire,

il s'agit de tomber juste, rien que ça, ils disent, Si ce n'est pas noir c'est sans doute blanc, avouez que c'est grossier, comme procédé, vu toutes les teintes intermédiaires, aussi dignes d'une chance les unes que les autres. Et le temps qu'ils perdent, à répéter la même chose, alors qu'ils doivent savoir que ce n'est pas la bonne. Récriminations faciles à réfuter, s'ils voulaient s'en donner la peine, s'ils en avaient le temps, le temps de réfléchir à ce qu'elles ont d'inane. Mais le moyen de réfléchir et de parler à la fois, de réfléchir à ce qu'on a dit, dit, pourra dire, tout en disant, on réfléchit à n'importe quoi, on dit n'importe quoi, plus ou moins, plus ou moins, on se fait des reproches mal fondés, sans pouvoir y répondre, il s'agit tout de suite d'autre chose, c'est pour ça qu'ils répètent toujours la même chose, la même litanie, celle qu'ils savent par cœur, c'est pour essayer de réfléchir à autre chose, pendant ce temps, au moyen de dire autre chose que toujours la même chose, toujours mal toujours la même mauvaise chose, ils ne trouvent pas, ils ne trouvent pas autre chose à dire que ce qui les empêche de trouver, ils feraient mieux de penser à ce qu'ils sont en train de raconter, afin d'en varier tout au moins la présentation, c'est la présentation qui compte, mais le moyen de penser et de parler en même temps, c'est spécial, comme faculté, la pensée vagabonde, la parole aussi, loin l'une de l'autre, enfin, n'exagérons rien, chacune de son côté, taupes de faïence, c'est au milieu qu'il faudrait être, là où on souffre, là où on exulte, d'être sans parole, d'être sans pensée, là où on ne sent rien, n'entend rien, ne sait rien, ne dit rien, n'est rien, c'est là où il ferait bon être, là où on est. Heureusement qu'ils sont là, là au sens bien sûr de n'importe où, pour porter la responsabilité de cet état de choses, dont si on ne sait pas grand'chose on sait au moins ceci, qu'on n'aimerait pas l'avoir sur la conscience, l'avoir sur l'estomac suffit. Oui, heureusement que je les ai, ces fantômes parlants, je ne les aurai pas toujours, je le sens, sacrés fantômes, ils finiront par me faire croire que j'ai pipé. Le maître en tout cas, nous n'allons pas, voilà qu'ils mettent de l'eau dans leur piquette, nous n'allons pas, sauf cas de nécessité absolue, commettre l'erreur de nous en occuper, il s'avérerait un simple fonctionnaire haut placé, à ce jeu-là on finirait par avoir besoin de Dieu, on a beau être besogneux, il est des bassesses qu'on préfère éviter. Restons en famille, c'est plus intime, on se connaît, pas de surprises à craindre, on a vu le testament, rien pour personne. Cet œil, curieux comme cet œil appelle le regard, supplie qu'on s'occupe de lui, qu'on fasse quelque chose pour lui, qu'on l'aide, on ne sait pas au juste à quoi, à ne plus pleurer,

à regarder, à arder, à se fermer. On ne voit que lui, dans ce visage, c'est à partir de lui qu'on cherche un visage, c'est à lui qu'on revient n'ayant rien trouvé, rien qui vaille, rien que comme des traînées de cendre, c'est peut-être de longs cheveux grisâtres, tombant plus bas que la bouche, gluants de vieilles larmes, ou les franges d'un manteau en haillons faisant voile, ou des doigts s'écartant se resserrant s'efforçant de tout oblitérer, ou tout cela ensemble, doigts, cheveux, haillons, emmêlés, inextricables. Suppositions aussi saugrenues les unes que les autres, il suffit de les énoncer pour souhaiter n'avoir rien dit, on connaît ça, un autre passé, c'est souvent souhaitable, un autre que le sien, quand on l'apprend. Il est chauve, il est nu, et ses mains, posées une fois pour toutes à plat sur ses genoux, ne risquent aucun vilain jeu. Où est le visage, en ce cas ? Conneries que tout ça, l'œil non plus je n'y crois pas, il n'y a rien ici, rien à voir, rien qui voie, ça tombe à pic, quand on y pense, à ce que ça serait, un monde sans badaud, et inversement, brrr. Donc pas de spectateur, ni qui plus est de spectacle, c'est déjà ça en moins. Si ce bruit pouvait cesser, il n'y aurait plus rien à dire. Je me demande sur quoi roule l'émission en ce moment. Sur Worm vraisemblablement. Mahood est abandonné. Moi j'attends mon tour. Oui, je ne désespère pas, tout compte fait, d'attirer leur attention sur mon cas, un jour. Non pas qu'il présente le moindre intérêt, tiens, il doit y avoir erreur, non pas qu'il soit particulièrement intéressant, c'est entendu, j'ai entendu, mais c'est mon tour, moi aussi j'ai le droit d'être reconnu impossible, il me semble. Ceci ne finira jamais, inutile de se faire des illusions, si si, ils verront, après moi ce sera fini, ils se désisteront, ils diront, Tout ça n'existe pas, on nous a raconté des histoires, on lui a raconté des histoires, qui lui, le maître, qui on, on ne sait pas, l'éternel tiers, c'est lui le responsable de cet état de choses, le maître n'y est pour rien, eux non plus, moi moins que personne, nous avons eu tort de nous en prendre les uns aux autres, le maître à moi, à eux, à lui-même, eux à moi, au maître, à eux-mêmes, moi à eux, au maître, à moi-même, nous sommes tous innocents, assez. Innocents de quoi, personne ne le sait au juste, de vouloir savoir, de vouloir pouvoir, de tout ce bruit, autour de rien, pour rien, de cette longue offense au silence où chacun baigne, on ne cherche plus à le savoir, ce qu'elle couvre, cette innocence où on est tombé, elle couvre tout, toutes les fautes, dont les questions, elle met fin aux questions. Alors ce sera fini, grâce à moi ce sera fini, ils s'en iront, un à un, ou ils tomberont, ils se laisseront tomber, là où ils sont, ils ne bougeront plus, grâce à moi, qui n'aurai rien compris, de tout

ce qu'ils avaient cru devoir dire, rien pu faire, de tout ce qu'ils avaient cru vouloir que je fasse, et le silence redescendra sur nous tous, se posera, comme sur l'arène, après les massacres, le sable en poussière. Perspective ensorcelante s'il en fut, ils commencent à se ranger à mon avis, après tout j'en ai un peut-être, ils me font dire, Si seulement ceci, si seulement cela, je le dis, mais c'est eux qui le pensent, non, eux non plus ils ne le pensent pas. Moi il y a de fortes chances que je sois incapable de souhaiter ou de déplorer quoi que ce soit. Il semble difficile en effet que quelqu'un, si j'ose m'appeler ainsi, puisse aspirer à une situation dont, malgré les descriptions enthousiastes qui lui en ont été prodiguées, il ne possède pas la moindre notion, ou désirer sérieusement la cessation de cette autre, non moins inintelligible, qui est la seule qui lui ait jamais été faite. Ce silence qu'ils ont toujours dans la bouche, d'où il serait issu, où il retournerait, son numéro accompli, il ne sait pas ce que c'est, pas plus que ce qu'il est censé faire, pour le mériter. Ça c'est le fort en thème, c'est lui qu'on appelle toujours à la rescousse quand les choses tournent mal, il parle tout le temps de mérite et de situations, il en a sauvé plus d'une, de souffrance aussi, il sait ranimer les courages, arrêter la débâcle, rien qu'en jetant ce gros mot dans la balance, quitte à ajouter, dès que tout est rentré dans l'ordre, Mais quelle souffrance, puisqu'il a toujours souffert, ce qui jette un froid à nouveau. Mais il se rattrape vite, il arrange tout encore une fois, en faisant intervenir les célèbres notions de quantité, d'accoutumance, d'usure, et il en passe, ce qui lui permet, dans le hoquet suivant, de les déclarer inapplicables au cas dont il est saisi, car il ne sait pas ce que c'est que de perdre la boule. Mais, voir plus haut, ne se sont-ils pas déjà penchés sur moi, vers moi, à en avoir mal au cou, aux reins, que dis-je, ont-ils jamais fait autre chose, depuis que, pas de précisions temporelles surtout, et, autre question, que viens-je faire dans ces histoires de Mahood et de Worm, ou plutôt que viennent-ils faire dans la mienne, en voilà du pain sur la planche, qu'il y moisisse. Je sais, je sais, attention, cette fois c'est le grand jeu, tout ça c'est le seul et même boniment, sans bavures, le même que toujours, à savoir, Mais voyons, mon cher, voilà, voilà qui vous êtes, regardez cette photo, et voici la fiche, pas de condamnations, je vous assure, faites un effort, à votre âge, être sans identité, c'est une honte, je vous assure, regardez cette photo, comment, vous ne voyez rien, c'est vrai, ça ne fait rien, tenez, regardez-moi cette tête de crevé, vous verrez, vous serez bien, ce ne sera pas long, et tenez, voici le dossier, outrage aux agents, à la

pudeur, au cuculte, aux magistrats, aux supérieurs, aux inférieurs, à la raison, sans voies de fait, tenez, sans voies de fait, ce n'est rien, vous serez bien, vous verrez, vous dites, s'il travaille, mais voyons, impossible, tenez, voici le rapport sanitaire, tabès spasmodique, gommages indolores, je dis bien, indolores, tout est indolore, ramollissements multiples, scléroses diverses, insensible aux coups, vue en baisse, dyspeptique, à nourrir avec précaution, d'excréments, ouïe en baisse, cœur irrégulier, humeur égale, odorat en baisse, dort bien, ne bande jamais, en voulez-vous encore, versé dans l'auxiliaire, inopérable, intransportable, tenez, voici la tête, non non, à l'autre bout, je vous assure, c'est une occasion, plaît-il, s'il boit, mais voyons, c'est sa passion, vous dites, père et mère, morts tous les deux, à sept mois d'intervalle, lui à la conception, elle à la naissance, je vous assure, vous ne trouverez pas mieux, à votre âge, rester sans forme, quelle pitié, tenez, voici la photo, vous verrez, vous serez bien, qu'est-ce que c'est, dans ces conditions, un moment à passer, sur la terre, puis la paix, là-dessous, c'est le seul moyen, croyez-m'en, de vous en sortir, comment vous dites, si je n'ai rien d'autre, mais certainement, certainement, attendez, moi aussi, je me suis demandé, attendez, si vous n'êtes pas plutôt, attendez, voilà, celui-là, mais je voulais d'abord, comment, vous ne comprenez pas, moi non plus, ça ne fait rien, ce n'est pas le moment de rigoler, oui, j'avais raison, cette fois c'est bien vous, tenez, voici la photo, regardez-moi ça, il n'en a plus pour longtemps, il faut vous dépêcher, c'est une occasion, et patati et patata, jusqu'à ce que je me laisse tenter, non, ce n'est pas vrai, ils le savent bien, je n'ai pas compris, je n'ai pas bougé, je suis bien, je serai bien, quand ils s'en iront, je n'ai pas bougé, tout ce que j'ai dit, dit avoir fait, avoir été, c'est eux qui l'ont dit, moi je n'ai rien dit, je ne suis pas sorti, ils ne comprennent pas, je ne peux pas sortir, ils croient que je ne le veux pas, que leurs conditions ne me conviennent pas, qu'ils finiront par tomber sur des conditions à ma convenance, alors je sortirai, ils m'auront eu, par la bande, c'est comme ça que je vois la chose, non, je ne vois rien, ils ne comprennent pas, je ne peux pas aller vers eux, il faut qu'ils viennent me chercher, s'ils veulent m'avoir, ce n'est pas Mahood qui me fera sortir, Worm non plus, ils comptaient beaucoup sur Worm, pour m'attirer dehors, il n'était pas comme les autres soi-disant, c'est possible, pour moi c'est pareil, ils ne comprennent pas, je ne peux pas bouger, je suis bien ici, je serais bien, s'ils voulaient me laisser, qu'ils viennent me chercher, s'ils veulent m'avoir, ils ne trouveront rien, ils pourront partir, la conscience

tranquille. Ou si c'est un seul, comme moi, il pourra partir, sans crainte de remords, ayant perdu sa vie à faire l'impossible, et au-delà, ou rester ici avec moi, ça pourrait lui arriver, ça me ferait un semblable, ce serait épatant, mon premier semblable, ça ferait date, me savoir un semblable, non, je ne saurais rien, ça ne fait rien, ce serait épatant quand même, un semblable, un congénère, il n'aurait pas besoin de me ressembler, il me ressemblerait, forcément, il n'aurait qu'à se laisser aller, il pourrait croire tout ce qu'il voudrait, sur le moment, qu'il n'en pouvait plus, ou que l'endroit lui plaisait, il pourrait même s'écrier, Je n'irai pas plus loin, ayant l'habitude d'annoncer ses décisions, à haute voix, pour mieux les connaître, il pourrait même ajouter, à toutes fins utiles, Pour l'instant, ce serait sa dernière bêtise, il n'aurait qu'à se laisser aller, il disparaîtrait, il ne saurait rien non plus, nous serions là tous les deux, chacun à son insu, à l'insu l'un de l'autre, c'est un beau rêve que je viens de faire là, un excellent rêve. Et qui n'est pas fini. Car en voilà un autre qui arrive, relancer son collègue, le faire sortir, revenir à lui, aux siens, à coups de menaces, de promesses, d'histoires de berceau, cerceau, puceau, pourceau, sang et eau, peau et os, tombeau, dans le genre de celle-ci, faire sortir son collègue, comme celui-ci moi, c'est ça, c'est ça, du petit nègre, et qui finit, sa vie finie, non, avant, mais vous avez compris, nous voilà trois, c'est encore plus cosy, et ce n'est pas fini, c'est un rêve sans fin, il s'agit seulement de dormir, et encore, c'est comme dans la chanson, Un chien vint dans l'office, chipa une andouillette, sur quoi à coups de je ne sais plus quoi, le chef le mit en miettes, deuxième couplet, Les autres chiens ce voyant, vite vite l'ensevelirent, au pied d'une croix en bois blanc, où le passant pouvait lire, troisième couplet, comme le premier, quatrième, comme le second, cinquième, comme le troisième, en voulez-vous encore, à volonté, à volonté, nous voilà cent, mille, il y a de la place, adeste, adeste, tordus de vivants, vous serez bien, vous verrez, vous ne naîtrez jamais plus, que dis-je, vous ne serez jamais nés, et amenez vos gosses, nos supplices leur seront doux, après ce que vous leur avez fait. Mais au fait, ne serions-nous pas déjà nombreux, une multitude, à quel titre me flatterais-je d'être le premier, ne serais-je pas plutôt le dernier, dans le temps s'entend, en voilà des questions, pourvu qu'ils ne s'avisent pas d'y répondre. D'ailleurs qu'est-ce qu'ils peuvent bien être en train de mijoter, à cette heure tardive ? Seraient-ils enfin décidés à m'aborder franchement, de front ? On dirait. En ce cas c'est le rideau à brève échéance. Oyez, oyez, j'étais comme eux, avant d'être comme moi, merde alors, voilà une

vacherie dont je ne reviendrai pas de sitôt, c'est bon, c'est bon, l'assaut est donné, debout le mort, aux fourches spermatozoïde. Moi aussi, las de plaider une cause incompréhensible, à vingt centavos les mille effets de manche, je me suis laissé tomber, parmi les contumaces, jolie image, télescopant l'espace, ça doit être le prix Goncourt, ils essaient de m'endormir, à distance, ils ont peur que je ne me défende, ils veulent m'avoir vivant, pour pouvoir me tuer, comme ça j'aurai vécu, ils me croient vivant, ça sentirait l'exhumation s'il y avait un cadavre, pas dans un ventre non plus, elle n'a pas été réglée, la garce qui me déconnera, voilà qui devrait singulièrement restreindre le champ des recherches, un sperme qui meurt, de froid, dans les draps, en agitant faiblement sa petite queue, je suis peut-être un sperme qui sèche, dans les draps d'un gamin, c'est long, il faut tout envisager, il ne faut pas avoir peur de dire une bêtise, comment savoir que c'en est une, avant de l'avoir dite, et c'en est une, maintenant qu'elle est irrévocable, pour la bonne raison, bête elle aussi, ou sur le point de l'être, à moins qu'elle ne leur échappe, pensez-vous, le matheux est là, que ça compte, comme vie, comme tuerie, c'est établi, avouez-le, il y a des gens qui ont de la chance, nés d'un rêve lubrique, en mettant les choses au mieux, morts avant l'aube, tiens, c'est tout à fait l'ambiance, non, elle n'est pas descendue, la couille qui veuille de moi, c'est réciproque, encore une lueur de foutue. Encore un petit tour du côté de Mahood, du côté de Worm, c'est notre dernière chance, mais enfin qu'est-ce qu'ils ont dans le crâne, il n'y a plus rien, il n'y a jamais eu rien, à tirer de ces histoires, j'ai la mienne, qu'ils me la disent, ils verront qu'il n'y a rien à en tirer non plus, ils verront que je n'en ai pas non plus, ce sera fini, cet enfer d'histoires, on dirait que c'est moi qui les engueule, toujours le même truc, ah les pauvres types, je finirai par les engueuler peut-être, ils sauront ce que c'est que d'être un sujet de conversation, je leur prêterai des propos qu'on ne donnerait pas à un chien, une oreille, une bouche, avec quelques débris d'entendement au milieu, je me vengerai, quelques crottes d'entendement, ils verront ce que c'est, je leur foutrai un œil quelque part dans le tas, comme ça, au jugé, des fois qu'il pourrait s'égarer quelque chose devant, je m'assiérai dessus et je leur chierai des histoires, des photos, des dossiers, des sites, des lumières, des dieux, des prochains, toute la vie de tous les jours, en gueulant, Naissez, chers amis, naissez, rentrez-moi dans le fondement, vous verrez s'il fait bon s'y tordre, ce ne sera pas long, j'ai la courante. Ils verront ce que c'est, que ce n'est pas commode, que c'est un goût spécial, que ce n'est pas pour tout

le monde, qu'il faut naître vivant, que ce n'est pas une chose qui s'acquiert, ça leur apprendra peut-être, à me foutre la paix. Oui, mais voilà, je ne le pourrai pas, je ne le pourrai plus, je l'ai pu peut-être, autrefois, du temps où je m'évertuais, conformément à mes instructions, à ramener au bercail l'être cher, on m'avait dit qu'il était cher, qu'il m'était cher, que je lui étais cher, que nous nous étions chers, toute ma vie je lui ai raconté des blagues, au cher disparu, en me demandant à quoi il pouvait bien ressembler, où nous avons bien pu nous rencontrer, toute ma vie, enfin presque, il n'y a pas de presque, toute ma vie, avant de le rejoindre, je leur suis cher, ils me sont chers, à la bonne heure, ils nous rejoindront, un à un, dommage qu'ils soient innombrables, une multitude, ici c'est pareil, cher charnier de transfuges, il ne se remplira jamais, décidément tout est cher ce soir, ça ne fait rien, les autres n'entendent rien, c'est le dernier qui écope, mon disparu à moi, là à côté de moi, pour lui c'est fini, à côté rien, sous moi, nous sommes empilés, non, ça ne marche pas non plus, ça ne fait rien, c'est un détail, pour lui c'est fini, lui l'avant-dernier, pour moi aussi ce sera fini, moi le dernier, je n'entendrai plus rien, je n'ai rien à faire, seulement à attendre, c'est long, il viendra se coucher sur moi, à côté de moi, mon dévoué bourreau, à lui de souffrir ce qu'il m'a fait souffrir, à moi la paix. Comme tout s'arrange, c'est la patience qui fait ça, c'est le temps qui passe, c'est la terre qui tourne qui fait ça, qui fait que la terre ne tourne plus, que le temps ne passe plus, que la souffrance cesse, il n'y a qu'à attendre, sans rien faire, ça ne sert à rien, sans rien comprendre, ça n'avance à rien, et tout s'arrange, rien ne s'arrange, rien, rien, ça ne finira jamais, cette voix ne s'arrêtera jamais, je suis seul ici, le premier et le dernier, je n'ai fait souffrir personne, je n'ai mis fin aux souffrances de personne, personne ne viendra mettre fin aux miennes, ils ne s'en iront jamais, je ne bougerai jamais, je n'aurai jamais la paix, eux non plus, mais voilà, ils n'y tiennent pas, ils disent qu'ils n'y tiennent pas, ils disent que je n'y tiens pas non plus, à la paix, après tout c'est possible, comment y tiendrais-je, qu'est-ce que c'est, et cette histoire de souffrance, qu'est-ce que c'est, ils disent que je souffre, c'est possible, que je serais mieux si je faisais ceci, si je disais cela, si je bougeais, si je comprenais, s'ils se taisaient, s'ils s'en allaient, c'est possible, que voulez-vous que je sache, de ces choses-là, que voulez-vous que je comprenne, à ce qu'ils disent, je ne bougerai jamais, je ne comprendrai jamais, je ne parlerai jamais, ils ne se tairont jamais, ils ne s'en iront jamais, ils ne m'auront jamais, ils n'y renonceront jamais, un point c'est tout, j'écoute. J'aime

mieux ça, je dois dire que j'aime mieux ça, quoi ça, oh vous savez, qui vous, ça doit être l'assistance, tiens, il y a une assistance, c'est un spectacle, on paie sa place et on attend, ou c'est peut-être gratuit, ça doit être gratuit, un spectacle gratuit, on attend que ça commence, quoi ça, le spectacle, on attend que le spectacle commence, le spectacle gratuit, ou c'est peut-être obligatoire, un spectacle obligatoire, on attend que ça commence, le spectacle obligatoire, c'est long, on entend une voix, c'est peut-être une récitation, c'est ça le spectacle, quelqu'un qui récite, des morceaux choisis, éprouvés, sûrs, une matinée poétique, ou qui improvise, on l'entend à peine, c'est ça le spectacle, on ne peut pas partir, on a peur de partir, ailleurs c'est peut-être pire, on s'arrange comme on peut, on se tient des raisonnements, on est venu trop tôt, ici il faudrait du latin, ça ne fait que commencer, ça n'a pas encore commencé, il ne fait que préluder, que se racler la gorge, seul dans sa loge, il va se montrer, il va commencer, ou c'est le régisseur, il donne ses instructions, ses dernières indications, le rideau va se lever, c'est ça le spectacle, attendre le spectacle, au son d'un murmure, on se raisonne, est-ce une voix après tout, c'est peut-être l'air, montant, descendant, s'étirant, tourbillonnant, cherchant une issue, parmi les obstacles, et où sont les autres spectateurs, on n'avait pas remarqué, dans l'étau de l'attente, qu'on est seul à attendre, c'est ça le spectacle, attendre seul, dans l'air inquiet, que ça commence, que quelque chose commence, qu'il y ait autre chose que soi, qu'on puisse s'en aller, qu'on n'ait plus peur, on se raisonne, on est peut-être aveugle, on est sans doute sourd, le spectacle a eu lieu, tout est fini, mais où est donc la main, la main amie, ou simplement pie, ou payée pour cela, elle est longue à venir, prendre la vôtre, vous mener dehors, c'est ça le spectacle, il ne coûte rien, attendre seul, aveugle, sourd, on ne sait pas où, on ne sait pas quoi, qu'une main vienne, vous tirer de là, vous mener ailleurs, où c'est peut-être pire. Voilà pour le vous, nous voilà fixés, sur le vous. Et maintenant le ça, que j'aime mieux, que je dois dire que j'aime mieux, quelle mémoire, du vrai papier à mouches, je ne sais pas, je ne l'aime plus mieux, c'est tout ce que je sais, alors pas la peine de s'en occuper, une chose qu'on n'aime plus mieux, vous voyez ça, s'occuper de ça, jamais de la vie, il faut attendre, se découvrir une préférence, il sera temps alors de se livrer à une enquête en règle. Du reste, lions, lions, on ne sait jamais, du reste leur attitude envers moi n'a pas changé, je me suis trompé, ils se sont trompés, ils m'ont trompé, ils ont voulu me tromper, en disant qu'elle avait changé, leur attitude envers moi, mais ils ne m'ont pas

trompé, je n'ai pas compris ce qu'ils voulaient faire, ce qu'ils voulaient me faire, moi je dis ce qu'on me dit de dire, un point c'est tout, et encore, je ne sais pas, je ne me sens pas une bouche, je ne sens pas les mots se bousculer dans ma bouche, et lorsqu'on dit un poème qu'on aime, lorsqu'on aime la poésie, dans le métro, ou dans son lit, pour soi, les mots sont là, quelque part, sans faire le moindre bruit, je ne sens pas ça non plus, les mots qui tombent, on ne sait pas où, on ne sait pas d'où, gouttes de silence à travers le silence, je ne le sens pas, je ne me sens pas une bouche, je ne me sens pas une tête, est-ce que je me sens une oreille, répondez franchement, si je me sens une oreille, eh bien non, tant pis, je ne me sens pas une oreille non plus, ce que ça va mal, cherchez bien, je dois sentir quelque chose, oui, je sens quelque chose, ils disent que je sens quelque chose, je ne sais pas ce que c'est, je ne sais pas ce que je sens, dites-moi ce que je sens, je vous dirai qui je suis, ils me diront qui je suis, je ne comprendrai pas, mais ce sera dit, ils auront dit qui je suis, et moi je l'aurai entendu, sans oreille je l'aurai entendu, et je l'aurai dit, sans bouche je l'aurai dit, je l'aurai entendu hors de moi, puis aussitôt dans moi, c'est peut-être ça que je sens, qu'il y a un dehors et un dedans et moi au milieu, c'est peut-être ça que je suis, la chose qui divise le monde en deux, d'une part le dehors, de l'autre le dedans, ça peut être mince comme une lame, je ne suis ni d'un côté ni de l'autre, je suis au milieu, je suis la cloison, j'ai deux faces et pas d'épaisseur, c'est peut-être ça que je sens, je me sens qui vibre, je suis le tympan, d'un côté c'est le crâne, de l'autre le monde, je ne suis ni de l'un ni de l'autre, ce n'est pas à moi qu'on parle, ce n'est pas à moi qu'on pense, non, ce n'est pas ça, je ne sens rien de tout ça, essayez autre chose, bande de cochons, dites autre chose, que je l'entende, je ne sais comment, que je le répète, je ne sais comment, quels rustres quand même, dire toujours la même chose, me faire dire toujours la même chose, quand ils savent que ce n'est pas la bonne, non, eux ils ne savent rien non plus, ils oublient, ils croient changer alors qu'ils ne changent jamais, ils seront là à dire la même chose jusqu'à ce qu'ils en meurent, alors un petit silence peut-être, le temps que l'équipe suivante soit à pied d'œuvre, il n'y a que moi d'immortel, que voulez-vous, je ne peux pas naître, c'est peut-être là leur calcul, dire toujours la même chose, génération après génération, m'agonir toujours de la même chose, jusqu'à ce que, sortant de mes gonds, je me mette à hurler, alors ils diront, Il a vagi, il va râler, c'est forcé, allons-nous-en, inutile d'assister à cela, d'autres nous attendent, lui c'est fini, ses malheurs sont

finis, ses malheurs vont commencer, ses malheurs vont finir, il est sauvé, nous l'avons sauvé, ils sont tous pareils, ils se laissent tous sauver, ils se laissent tous naître, ça a été un dur morceau, il fera une belle carrière, dans la rage, dans le remords, il ne se pardonnera jamais, et ainsi s'en iront, ainsi devisant, en file indienne, ou deux à deux, le long de la grève, c'est une grève, sur le galet, dans le sable, dans l'air du soir, c'est le soir, c'est tout ce qu'on sait, le soir, les ombres, n'importe où, sur la terre. Oui, mais voilà, mes gonds, je n'en sortirai pas, le soir non plus, ce n'est pas sûr, ce n'est pas nécessaire, l'aube elle aussi fait de longues ombres, à tout ce qui est encore debout, c'est tout ce qui compte, seule l'ombre compte, sans vie à elle, sans forme ni repos, c'est peut-être l'aube, soir de la nuit, la question n'est pas là, s'en iront, ainsi s'en iront, vers mes frères, non, pas de ça, pas de frères, c'est ça, rétractez, ils ne savent pas, ils s'en vont, sans savoir où, vers le maître, ça se peut, remarquez bien, ça se peut, pour qu'il les libère, pour eux c'est fini, pour moi ça commence, la fin commence, ils s'arrêtent, pour écouter mes cris, ils ne s'arrêteront plus, si, ils s'arrêteront, mes cris s'arrêteront, de temps en temps, je m'arrêterai de crier, pour écouter, si personne ne me répond, pour regarder, si personne ne vient, puis j'irai, je fermerai les yeux et j'irai, criant, crier ailleurs. Oui, mais voilà, ma bouche, je ne l'ouvrirai pas, je ne pourrai pas, je n'en ai pas, la belle affaire, il m'en poussera une, un petit trou d'abord, de plus en plus large, de plus en plus profond, l'air s'engouffrera en moi, l'air vivifiant, et ressortira aussitôt, en hurlant. Mais n'est-ce pas trop demander, n'est-ce pas trop, demander tant, à si peu, est-ce utile ? Et ne suffirait-il pas, sans que rien soit changé à la chose telle quelle, telle que toujours, sans qu'une bouche vienne se creuser là où même les rides n'ont jamais su se graver, ne suffirait-il pas, de quoi, le fil est perdu, tant pis, prenons-en un autre, d'un petit mouvement, d'un détail qui s'affaisse, se soulève, ça ferait chiquenaude, tout l'ensemble s'en ressentirait, ça ferait boule de neige, ce serait bientôt l'agitation généralisée, la locomotion elle-même, voyages proprement dits, d'affaires, d'études, d'agrément, déplacements librement consentis, promenades sentimentales et solitaires, j'indique les grandes lignes, sports, nuits blanches, exercices d'assouplissement, ataxie, spasmes, rigidité cadavérique, dégagement de l'ossature, ça devrait suffire. C'est que c'est une question de mots, de voix, il ne faut pas l'oublier, il faut essayer de ne pas l'oublier complètement, il s'agit d'une chose à dire, par eux, par moi, ce n'est pas clair, c'est à se demander si toute cette salade de vie et de la mort ne leur est pas

parfaitement étrangère, autant qu'à moi. Le fait est qu'ils ne savent plus où ils en sont, où j'en suis, moi je ne l'ai jamais su, moi j'en suis là où j'en ai toujours été, je ne sais pas où c'est, et l'en, j'ignore ce qu'il désigne, un processus quelconque, où je serais coincé, ou que je n'aurais pas encore abordé, je n'en suis nulle part, c'est ça qui les travaille, ils veulent que j'en sois quelque part, n'importe où, s'ils pouvaient s'arrêter de ratiociner, sur eux, sur moi, sur le but à atteindre, et simplement continuer, puisqu'il le faut, jusqu'à l'épuisement, non, pas de ça non plus, simplement continuer, sans l'illusion d'avoir commencé un jour, de pouvoir un jour conclure, mais c'est trop difficile, trop difficile, dépourvu de but, de ne pas se vouloir une fin, de raison d'être, un temps où l'on n'était pas. Difficile aussi de ne pas oublier, dans sa soif de quelque chose à faire, pour ne plus avoir à le faire, pour avoir ça en moins à faire, qu'il n'y a rien à faire, rien de spécial à faire, rien de faisable à faire. Inutile aussi, dans la soif, dans la faim, non, pas besoin de faim, la soif suffit, dans la soif, inutile de se raconter des histoires, pour passer le temps, les histoires ne font pas passer le temps, rien ne le fait passer, ça ne fait rien, c'est comme ça, on se raconte des histoires, puis on se raconte n'importe quoi, en disant, Ce ne sont plus des histoires, alors que ce sont toujours des histoires, ou plutôt il n'y a jamais eu d'histoires, ça a toujours été n'importe quoi, on s'est toujours raconté n'importe quoi, d'aussi loin qu'on se rappelle, non, d'un peu plus loin que ça, on ne se rappelle rien, toujours n'importe quoi, toujours la même chose, pour passer le temps, puis, le temps ne passant pas, pour rien, dans la soif, voulant s'arrêter, ne pouvant s'arrêter, cherchant pourquoi, pourquoi ce besoin de parler, ce besoin de s'arrêter, cette impossibilité de s'arrêter, trouvant pourquoi, ne trouvant plus, retrouvant, ne retrouvant plus, ne cherchant plus, cherchant encore, trouvant encore, ne trouvant plus, ne cherchant plus, cherchant encore, ne trouvant rien, trouvant enfin, ne trouvant plus, parlant toujours, assoiffé toujours, cherchant toujours, ne cherchant plus, parlant toujours, cherchant encore, se demandant quoi, de quoi il s'agit, cherchant ce qu'on cherche, s'écriant Ah oui, soupirant Mais non, gémissant Assez, s'exclamant Pas encore, cherchant toujours, perdant la boule, cherchant la boule, racontant toujours, n'importe quoi, cherchant encore, n'importe quoi, dans la soif, d'on ne sait plus quoi, ah oui, de quelque chose à faire, mais non, plus rien à faire, depuis quand, depuis toujours, et puis assez, à moins que, des fois que, cherchons par là, encore un effort, cherchons quoi, c'est vrai, essayons de savoir, avant de chercher,

ce qu'on cherche, avant de chercher par là, par où, parlant toujours, cherchant toujours, en soi, hors de soi, ne cherchant plus, perdant la boule, maudissant Dieu, ne le maudissant plus, n'en pouvant plus, pouvant toujours, cherchant toujours, dans la nature, dans l'entendement, sans savoir quoi, sans savoir où, où est la nature, où est l'entendement, qu'est-ce qu'on cherche, qui est-ce qui cherche, cherchant qui on est, dernier égarement, où on est, ce qu'on fait, ce qu'on leur a fait, ce qu'ils vous ont fait, parlant toujours, où sont les autres, qui est-ce qui parle, ce n'est pas moi qui parle, où est-ce que je suis, où est-ce que c'est, là où j'ai toujours été, où sont les autres, ce sont les autres qui parlent, c'est à moi qu'ils parlent, c'est de moi qu'ils parlent, je les entends, je suis muet, qu'est-ce qu'ils veulent, qu'est-ce que je leur ai fait, qu'est-ce que j'ai fait à Dieu, qu'est-ce qu'ils ont fait à Dieu, qu'est-ce que Dieu nous a fait, il ne nous a rien fait, nous ne lui avons rien fait, nous ne pouvons rien lui faire, il ne peut rien nous faire, nous sommes innocents, il est innocent, ce n'est la faute de personne, qu'est-ce qui n'est la faute de personne, cet état de choses, quel état de choses, c'est ainsi, ainsi soit-il, sois tranquille, il sera ainsi, qu'est-ce qui sera ainsi, comment ainsi, parlant toujours, dans la soif, perdant la boule, cherchant toujours, ne cherchant plus, cherchant encore, qu'est-ce qu'ils veulent, que je sois ceci, que je sois cela, que je crie, que je bouge, que je sorte d'ici, que je naisse, que je meure, que j'écoute, j'écoute, ce n'est pas assez, que je comprenne, j'essaie, je ne peux pas, je n'essaie pas, je ne peux pas essayer, j'en ai assez, le pauvre, eux aussi, qu'ils disent ce qu'ils veulent, qu'ils me donnent quelque chose à faire, quelque chose de faisable, pour moi, les pauvres, ils ne peuvent pas, ils ne savent pas, ils me ressemblent, de plus en plus, plus besoin d'eux, plus besoin de personne, personne n'y peut rien, c'est moi qui parle, inutile de se raconter des histoires, dans la soif, dans la faim, dans la glace, dans la fournaise, on ne sent rien, que c'est curieux, on ne se sent pas une bouche, on ne sent plus la bouche, pas besoin d'une bouche, les mots sont partout, dans moi, hors moi, ça alors, tout à l'heure je n'avais pas d'épaisseur, je les entends, pas besoin de les entendre, pas besoin d'une tête, impossible de les arrêter, impossible de s'arrêter, je suis en mots, je suis fait de mots, des mots des autres, quels autres, l'endroit aussi, l'air aussi, les murs, le sol, le plafond, des mots, tout l'univers est ici, avec moi, je suis l'air, les murs, l'emmuré, tout cède, s'ouvre, dérive, reflue, des flocons, je suis tous ces flocons, se croisant, s'unissant, se séparant, où que j'aille je me retrouve, m'abandonne, vais vers moi, viens de moi,

jamais que moi, qu'une parcelle de moi, reprise, perdue, manquée, des mots, je suis tous ces mots, tous ces étrangers, cette poussière de verbe, sans fond où se poser, sans ciel où se dissiper, se rencontrant pour dire, se fuyant pour dire, que je les suis tous, ceux qui s'unissent, ceux qui se quittent, ceux qui s'ignorent, et pas autre chose, si, tout autre chose, que je suis tout autre chose, une chose muette, dans un endroit dur, vide, clos, sec, net, noir, où rien ne bouge, rien ne parle, et que j'écoute, et que j'entends, et que je cherche, comme une bête née en cage de bêtes nées en cage de bêtes nées en cage de bêtes nées en cage de bêtes nées en cage de bêtes nées et mortes en cage nées et mortes en cage de bêtes nées en cage mortes en cage nées et mortes nées et mortes en cage en cage nées et puis mortes nées et puis mortes, comme une bête dis-je, disent-ils, une telle bête, que je cherche, comme une telle bête, avec mes pauvres moyens, une telle bête, n'ayant plus de son espèce que la peur, la rage, non, la rage est terminée, que la peur, plus rien de tout ce qui lui revenait que la peur, centuplée, la peur de l'ombre, non, elle est aveugle, elle est née aveugle, du bruit, si l'on veut, il le faut, il faut quelque chose, c'est dommage, c'est comme ça, peur du bruit, peur des bruits, bruits des bêtes, bruits des hommes, bruits du jour et de la nuit, ça suffit, peur des bruits, tous les bruits, plus ou moins, plus ou moins peur, tous les bruits, il n'y en a qu'un, qu'un seul, continu, jour et nuit, qu'est-ce que c'est, c'est des pas qui vont et viennent, c'est des voix qui parlent un moment, c'est des corps se frayant un chemin, c'est l'air, c'est les choses, c'est l'air parmi les choses, ça suffit, que je cherche, comme elle, non, pas comme elle, comme moi, à ma façon, que dis-je, à ma manière, que je cherche, qu'est-ce que je cherche maintenant, ce que je cherche, je cherche ce que c'est, ça doit être ça, ça ne peut être que ça, ce que c'est, ce que ça peut être, ce que ça peut bien être, quoi, ce que je cherche, non, ce que j'entends, ça me revient, tout me revient, je cherche, j'entends dire que je cherche ce que ça peut bien être, ce que j'entends, ça me revient, et d'où ça peut bien venir, jusqu'à moi, puisque ici tout se tait, et que les murs sont épais, et comment je fais, sans me sentir une oreille, sans me sentir une tête, ni un corps, ni une âme, comment je fais, pour quoi faire, mais pour ne rien faire, comment je fais, ce n'est pas clair, vous dites que ce n'est pas clair, il manque quelque chose pour que ce soit clair, je vais chercher, je vais chercher ce qui manque, pour que tout soit clair, je suis toujours en train de chercher quelque chose, c'est fastidieux, à la fin, et ça ne fait que commencer, comment je fais, pour quoi

faire, pour que tout soit clair, comment je fais, dans ces conditions, pour faire ce que je fais, à savoir, ce que je fais, ce que je fais, il faut trouver ce que je fais, dites-moi ce que je fais, je demanderai comment c'est possible, j'entends, vous dites que j'entends, et que je cherche, ce n'est pas vrai, je ne cherche rien, je ne cherche plus rien, enfin, passons, n'insistons pas, et que je cherche, ils sont en train de me rafraîchir la mémoire, et que je cherche, primo, ce que c'est, secondo, d'où ça vient, et tertio, comment je fais, ça y est, comment je fais, pour le faire, vu que ceci, attendu que cela, étant donné je ne sais plus quoi, voilà qui est clair, comment je fais, pour entendre, et comment je fais, pour comprendre, ce n'est pas vrai, avec quoi comprendrais-je, c'est pour cela que je me le demande, comment je fais, pour comprendre, oh pas la moitié, ni le centième, ni le cinq millième, continuons à diviser par cinquante, ni le quart de millionième, ça suffit, mais un peu quand même, il le faut, ça vaut mieux, c'est dommage, c'est comme ça, un petit peu quand même, le moins possible, c'est appréciable, c'est suffisant, le sens général d'une expression sur mille, sur dix mille, continuons à multiplier, par dix, rien de plus reposant que le calcul, sur cent mille, sur un million, c'est trop, c'est trop peu, on s'est gouré, ça ne fait rien, ça ne change guère, ici, d'une expression à l'autre, qui en saisit une les saisit toutes, ce n'est pas mon cas, toutes, comme vous y allez, toujours pour le tout, le tout qu'est tout, le tout qu'est rien, jamais dans le milieu, jamais, toujours, c'est trop, c'est trop peu, souvent, rarement, résumons, après cette digression, il y a moi, je le sens, oui, je l'avoue, je m'incline, il y a moi, il le faut, ça vaut mieux, je n'aurais pas dit, je ne le dirai pas toujours, j'en profite, de devoir dire, c'est une façon de parler, qu'il y a moi, d'une part, et ce bruit de l'autre, ça je n'en ai jamais douté, non, soyons logique, ça n'a jamais fait de doute, ce bruit, de l'autre, si c'est de l'autre, ce sera là sans doute la matière de notre prochaine délibération, je veux dire qu'il est temps de traiter cette question à fond, à tête reposée, je résume, maintenant que je suis là c'est moi qui résumerai, c'est moi qui dirai et c'est moi qui dirai ce que j'aurais dit, ça va être gai, je résume, moi et ce bruit, je ne vois rien d'autre pour le moment, mais je viens seulement d'entrer en fonctions, moi et ce bruit, et quand cela serait, ne m'interrompez pas, je fais de mon mieux, je répète, moi et ce bruit, deux choses, au sujet desquelles, en renversant l'ordre naturel, il semble enfin acquis, entre autres choses, ce qui suit, c'est-à-dire, d'une part, quant au bruit, qu'il n'a pas été possible jusqu'à présent de déterminer avec certitude, ni même vraisemblance, ce

que c'est, comme bruit, ni comment il vient jusqu'à moi, ni par quel organe il est émis, ni par lequel perçu, ni par quelle intelligence saisi, dans ses grandes lignes, et, d'autre part, c'est-à-dire quant à moi, ça va être plus long, quant à moi, ça va être gai, qu'il n'a pas été donné encore d'établir avec le moindre degré de précision ce que je suis, où je suis, si je suis des mots parmi des mots, ou si je suis le silence dans le silence, pour ne rappeler que deux des hypothèses lancées à ce sujet, quoique à vrai dire le silence ne se soit pas beaucoup fait remarquer jusqu'à présent, mais il ne faut pas faire attention aux apparences, je reprends, pas été établi, entre autres choses, ce que je suis, non, déjà signalé, ce que je fais, comment je fais pour entendre, si j'entends, si c'est moi qui entends, et qui peut en douter, je ne sais pas, le doute est là, à ce sujet, quelque part, je reprends, comment je fais, pour entendre, si c'est moi qui entends, et comment pour comprendre, ellipse quand possible, ça fait gagner du temps, comment pour comprendre, même réserve, et comment ça se fait, si c'est moi qui parle, et on peut le supposer comme on peut en douter, si c'est moi qui parle, que je parle, sans arrêt, que j'aie envie de m'arrêter, que je ne puisse m'arrêter, j'indique les grandes lignes, ça fait plus synopsis, je reprends, pas établi, quant à moi, si c'est moi qui cherche, ce qu'au juste je cherche, trouve, perds, retrouve, jette, cherche à nouveau, trouve à nouveau, jette à nouveau, non je n'ai jamais rien jeté, jamais rien jeté de tout ce que j'ai trouvé, jamais rien trouvé que je n'aie perdu, jamais rien perdu que je n'eusse pu jeter, si c'est moi qui cherche, trouve, perds, retrouve, reperds, cherche encore, ne trouve plus, ne cherche plus, cherche encore, trouve encore, perds encore, ne cherche plus, si c'est moi ce que c'est, et si ce n'est pas moi, qui c'est, et ce que c'est, je ne vois rien d'autre, pour le moment, si si, je conclus, pas établi, vu l'inutilité de se raconter même n'importe quoi, pour que le temps passe, pourquoi je le fais, si c'est moi qui le fais, comme s'il fallait des raisons pour faire n'importe quoi, pour que le temps passe, ça ne fait rien, on peut se le demander, pour mémoire, pourquoi le temps ne passe pas, ne vous laisse pas, pourquoi il vient s'entasser autour de vous, instant par instant, de tous les côtés, de plus en plus haut, de plus en plus épais, votre temps à vous, celui des autres, celui des vieux morts et des morts à naître, pourquoi il vient vous enterrer à compte-gouttes ni mort ni vivant, sans mémoire de rien, sans espoir de rien, sans connaissance de rien, sans histoire ni avenir, enseveli sous les secondes, racontant n'importe quoi, la bouche pleine de sable, évidemment, c'est à côté de la question, le temps

et moi, ça fait deux, mais on peut se le demander, pourquoi le temps ne passe pas, comme ça, pour mémoire, en passant, pour passer le temps, je crois que c'est tout, pour le moment, je ne vois rien d'autre, je ne vois plus rien, pour l'instant. Il ne faut plus que je me pose des questions, si c'est moi, ces lapins, qui m'empêchent de me retrouver, à moins qu'il ne s'agisse d'un autre, de deux autres, comme disait l'autre, il ne le faut plus. Autres résolutions, tant qu'à faire, c'est ça, hardiment, autres résolutions. Faire un abondant usage du principe de parcimonie, comme s'il m'était familier, il n'est pas trop tard. Supposer notamment dorénavant que la chose dite et celle entendue soient de même provenance, en évitant de révoquer en doute la possibilité de supposer quoi que ce soit. Situer cette provenance en moi, sans spécifier où, pas de figulage, tout étant préférable à la conscience de tierces personnes et, d'une façon un peu plus générale, d'un monde extérieur. Pousser au besoin cette compression jusqu'à ne plus envisager qu'un sourd exceptionnellement débile d'esprit, n'entendant rien de ce qu'il dit, ni avant ni trop tard, et n'y comprenant, de travers, que le strict minimum. Evoquer aux moments difficiles, où le découragement menace de se faire sentir, l'image d'une grande bouche idiote, rouge, lippue, baveuse, au secret, se vidant inlassablement, avec un bruit de lessive et de gros baisers, des mots qui l'obstruent. Ecarter une fois pour toutes, en même temps que l'analogie avec la damnation usuelle, toute idée de commencement et de fin. Surmonter, cela va de soi, le funeste penchant à l'expression. Me prendre, sans scrupules ni ménagement, pour celui qui existe, d'une façon quelconque, peu importe laquelle, pas de figulage, celui dont cette histoire, un instant, se voulait l'histoire. Mieux, me prêter un corps. Mieux encore, m'arroger un esprit. Parler d'un monde à moi, dit aussi intérieur, sans m'étrangler. Ne plus douter de rien. Ne plus rien chercher. Profiter de l'âme, de l'épaisseur, tout flambant neuves, pour abandonner, du seul abandon possible, en dedans. Enfin, bref, ces décisions prises, et d'autres encore, continuer tranquillement comme par le passé. Il y a quand même quelque chose de changé. Pas un mot sur Mahood, sur Worm, depuis, ah oui, j'oubliais, parler du temps, sans broncher, et, j'y pense, par une naturelle association d'idées, user de l'espace avec la même désinvolture, comme s'il n'était pas bouché de toutes parts, à quelques pouces, c'est déjà pas mal, quelques pouces, me donner de l'air quoi, me donner de l'air, où tirer la langue, l'avoir tirée, la tirer encore. Quand j'y pense, c'est-à-dire, non, je n'ai rien dit, quand j'y pense, au temps que j'ai

perdu avec ces paquets de sciure, à commencer par Murphy, qui n'était pas le premier, alors que je m'avais moi, à domicile, sous la main, croulant sous mes propres peau et os, des vrais, crevant de solitude et d'oubli, au point que je venais à douter de mon existence, et encore, aujourd'hui, je n'y crois pas une seconde, de sorte que je dois dire, quand je parle, Qui parle, et chercher, et quand je cherche, Qui cherche, et chercher, et ainsi de suite et de même pour toutes les autres choses qui m'arrivent et auxquelles il faut trouver quelqu'un, car les choses qui arrivent ont besoin de quelqu'un, à qui arriver, il faut que quelqu'un les arrête. Mais Murphy et les autres, à finir par nos deux gaillards, ne pouvaient les arrêter, les choses qui m'arrivaient, à eux non plus il ne pouvait rien arriver, rien de ce qui m'arrivait, rien d'autre non plus, il n'y a rien d'autre, ne nous payons plus de mots, que les choses qui m'arrivent, comme d'entendre, comme de parler, comme de chercher, qui ne peuvent pas m'arriver, qui rôdent autour de moi, comme des corps en peine, en peine de se fixer, en peine de s'arrêter, non, comme des hyènes, hurlant et riant, non plus, tant pis, je leur ai fermé mes portes, je n'y suis pour rien, mes portes leur sont fermées, c'est peut-être là le silence, là la paix, ouvrir ses portes et se laisser dévorer, elles s'arrêteraient d'aboyer, elles se mettraient à manger, les gueules qui aboient, Ouvrez, ouvrez, vous serez bien, vous verrez. Que ça fait du bien, les retours en arrière, les larges tours d'horizon sans voile, entre deux plongées, c'est un plaisir, ma foi, que de ne pouvoir se noyer, dans ces conditions. Oui, mais voilà, je suis loin de mes portes, loin de mes murs, il faudrait réveiller le porte-clefs, il y en a un sûrement, loin de mon propos aussi, retournons-y, il n'est plus là, plus là où j'avais cru le voir, curieux ce mélange de dur et de liquide, plus le même, ou alors je me suis trompé d'endroit, si, c'est le même, toujours là, au même endroit, c'est dommage, j'aurais voulu le perdre, j'aurais voulu me perdre, je voudrais me perdre comme autrefois, du temps où j'avais de l'imagination, fermer les yeux et être dans un bois, ou au bord de la mer, ou dans une ville où je ne connais personne, c'est la nuit, tout le monde est rentré, je marche dans les rues, je les enfile les unes après les autres, c'est la ville de ma jeunesse, je cherche ma mère, pour la tuer, il fallait y penser plus tôt, avant de naître, il pleut, je suis bien, je marche au milieu de la chaussée, en faisant de grandes embardées, maintenant c'est fini, les yeux fermés je vois la même chose qu'ouverts, c'est-à-dire, attendez, je vais le dire, je vais essayer de le dire, je suis curieux de savoir ce que ça peut bien être, ce que je vois, les yeux ouverts, les yeux fermés,

rien, je ne vois plus rien, ça alors, c'est décevant, je m'attendais à mieux que ça, c'est ça ne pouvoir me perdre, je me pose une question, ça ne plus pouvoir me perdre, ne rien voir, de quelque côté que je louche, ni, aveugle, cette petite créature aux nombreux déguisements allant et venant, passant de l'ombre à la lumière, faisant son possible, cherchant le moyen, de rester parmi les vivants, de passer à travers, ou, enfermé, regardant par la fenêtre le ciel toujours changeant, c'est ça, ne plus pouvoir me perdre, je ne sais pas, qu'est-ce que je voyais autrefois, quand je risquais un coup d'œil, je ne sais pas, je ne me rappelle pas. Me voilà en tout cas pourvu d'yeux, que j'ouvre et que je ferme, deux, peut-être bleus, sachant que cela est inutile, car j'ai une tête aussi, à présent, où toutes sortes de choses se savent, est-ce de moi que je parle, est-ce possible, bien sûr que non, voilà encore une chose que je sais, je parlerai de moi quand je ne parlerai plus. D'ailleurs il ne s'agit pas de parler de moi, il s'agit de parler, il s'agit de ne plus parler, ce léger désarroi me semble de bon augure, il va falloir encore que je trouve un nom à ce dernier subrogé, avec sa tête craquant de viles certitudes et ses yeux de poupée, plus tard, plus tard, il faut d'abord le décrire plus longuement, voir ce dont il est capable, d'où il sort, très important, où il rentre, dans sa tête bien sûr, nous n'allons pas retomber dans le genre picaresque, après avoir tâté de Mahood et autres Worm. Maintenant c'est moi qui dégoise, les assiégeants sont partis, je suis maître à bord, après les rats, je ne rampe plus entre les bancs, sous la lune à l'ombre des triques, curieux ce mélange de dur et de liquide, un peu d'air tout à l'heure et les éléments seront au complet, non, j'oubliais le feu, drôle d'enfer quand même, c'est peut-être le paradis, c'est peut-être la terre, c'est peut-être les rives d'un lac sous la terre, on respire à peine, on respire quand même, ce n'est pas sûr, on ne voit rien, on n'entend rien, on entend le long baiser de l'eau morte et de la boue, là-haut rien qu'à une vingtaine de brasses les hommes vont et viennent, on y songe, dans son long songe il y a place pour les éveillés, on se demande d'où on tient ces renseignements, on voit jusque l'herbe, celle du petit matin, un peu glauque de rosée, pas si foutus que ça mes yeux, ce ne sont pas les miens, les miens sont finis, ils ne pleurent même plus, ils s'ouvrent et se ferment par la force de l'habitude, un quart d'heure d'ouverture, un quart d'heure de fermeture, comme ceux du hibou dans la grotte grillagée de Battersea Park, Battersea Parle, ça me dit quelque chose, ah funérailles, je ne finirai donc jamais de me vouloir une vie. Non, non, pas de tête non plus, surtout pas de tête, dans sa tête non plus il ne va

nulle part, j'ai essayé. Attaché au poteau, les yeux bandés, bâillonné jusqu'au gosier, on prend le frais, sous les ormes en soi, en se citant Shelley, insensible aux flèches. Si, de la tête, mais pleine, de l'os plein, où l'on est enfoui, comme un fossile dans la roche. C'est peut-être moi après tout. Je ne vais pas pouvoir continuer en tout cas. Mais je dois continuer. Je vais continuer. De l'air, de l'air, je vais chercher de l'air, de l'air dans le temps, l'air du temps, dans l'espace, dans ma tête, c'est comme ça que je vais pouvoir continuer. C'est égal, la voix baisse, c'est la première fois, non, je connais ça, elle s'est même tue, souvent, c'est comme ça que ça va finir encore, je me tairai, faute d'air, puis l'air reviendra et je recommencerai. Ma voix. La voix. Oui, je l'entends moins bien. Je connais ça. Elle va cesser. Je ne l'entendrai plus. Je vais me taire. Ne plus entendre cette voix, c'est ça que j'appelle me taire. C'est-à-dire que je l'entendrai encore, en écoutant bien. J'écouterai bien. Ecouter bien, c'est ça que j'appelle me taire. Brisée, faible, je l'entendrai toujours, inintelligible, en écoutant fort. L'entendre toujours, sans entendre ce qu'elle dit, c'est ça que j'appelle me taire. Puis elle s'enflera, comme un feu qui reprend, comme un feu qui s'éteint, Mahood m'a expliqué ça, et j'émergerai, du silence. Entendre trop mal pour pouvoir parler, c'est ça mon silence. C'est-à-dire que je parle toujours, mais quelquefois trop bas, trop loin de moi, trop loin dans moi, pour m'entendre, non, j'entends, pour comprendre. Non pas que je comprenne jamais. Elle s'éloigne, elle rentre, derrière la porte, je vais me taire, ça va être le silence, je vais écouter, c'est pire que parler, pire comme peine, non, pas pire, pareil. A moins que cette fois-ci ce ne soit le vrai silence, celui que je n'aurai plus à rompre, où je n'aurai plus à écouter, où je pourrai baver dans mon coin, la tête démenagée, la langue morte, celui que j'ai essayé de gagner, que j'ai cru pouvoir gagner. Je n'y compte pas. Je vais m'arrêter, c'est-à-dire que je vais en avoir l'air, ce sera comme le reste. Comme si on me regardait ! Comme si c'était moi ! Ce sera le même silence que toujours, traversé de murmures malheureux, de halètements, de plaintes incompréhensibles, à confondre avec des rires, de petits silences, comme d'un enterré trop tôt. Ça durera ce que ça durera. Puis je recommencerai, je ressusciterai. Voilà ce que j'aurai gagné à me donner tant de peine. À moins que cette fois-ci ce ne soit le vrai silence enfin. J'ai peut-être dit ce qu'il fallait dire, ce qui me donne le droit de me taire, de ne plus écouter, de ne plus entendre, sans le savoir. J'écoute déjà, je me tais un peu déjà. La prochaine fois je ne me donnerai pas tant de peine, je raconterai

une vieille histoire de Mahood, n'importe laquelle, elles sont toutes pareilles, sans me fatiguer, je ne m'occuperai plus de moi, je saurai que quoi que je dise le résultat sera le même, que je ne me tairai jamais, que je n'aurai jamais la paix. A moins que je n'essaie encore une fois, une dernière fois, de dire ce qu'il faut dire, sur moi, je sens que c'est sur moi, c'est là peut-être ma faute, pour n'avoir plus rien à dire, plus rien à entendre, avant d'être mort. Elle revient. J'en suis content. Je vais vite essayer. Essayer quoi. Je ne sais pas. De continuer. Maintenant il n'y a personne. Voilà une bonne continuation. Plus personne, c'est gênant, si j'avais de la mémoire je saurais peut-être que c'est là le signe de la fin, de la pause qui peut être la bonne, la dernière, n'avoir plus personne, personne de qui parler, personne qui vous parle, devoir dire, C'est moi qui me fais cette vie, c'est moi qui me parle de moi. Alors le souffle manque, c'est la fin qui commence, on se tait, c'est la fin, ce n'en est pas une, on recommence, on a oublié, il y a quelqu'un, quelqu'un qui vous parle, de vous, de lui, puis un deuxième, puis un troisième, puis le deuxième encore, puis les trois à la fois, ces chiffres à titre d'indication, tous à la fois, qui vous parlent, de vous, d'eux, je n'ai qu'à écouter, puis ils s'en vont, un à un, ils se taisent, un à un, et la voix continue, ce n'est pas la leur, ils n'ont jamais été là, il n'y a jamais eu personne, personne que vous, jamais eu que vous, vous parlant de vous, le souffle manque, c'est presque la fin, le souffle s'arrête, c'est la fin, ce n'en est pas une, je m'entends appeler, ça recommence, ça doit se passer comme ça, si j'avais de la mémoire. Encore s'il y avait des choses, une chose quelque part, un morceau de nature, de quoi parler, on se ferait peut-être une raison, une raison de n'avoir plus personne, d'être celui qui parle, s'il y avait une chose quelque part, de quoi parler, même sans la voir, même sans savoir ce que c'est, seulement la sentir là, avec soi, quelque part, on aurait peut-être le courage de ne pas se taire, non, c'est pour se taire qu'il faut du courage, car on sera puni, on sera puni de s'être tu, et pourtant, on ne peut pas faire autrement que de se taire, que d'être puni de s'être tu, que d'être puni d'avoir été puni, puisqu'on recommence, le souffle manque, si seulement il y avait une chose, mais voilà, il n'y en a pas, c'est eux qui en partant ont emporté les choses, ils ont emporté la nature, il n'y a jamais eu personne, il n'y a jamais eu rien, personne que moi, rien que moi, me parlant de moi, impossible de m'arrêter, impossible de continuer, mais je dois continuer, je vais donc continuer, sans personne, sans rien, que moi, que ma voix à moi, c'est-à-dire que je vais m'arrêter, je vais finir, c'est la

fin déjà, la fin qui commence, qui n'en sera pas une, qu'est-ce que c'est, un petit trou, on y descend, c'est le silence, pire que le bruit, on écoute, c'est pire que parler, non, pas pire, pareil, on attend, anxieux, m'ont-ils oublié, oui, non, on appelle, on m'appelle, je ressors, qu'est-ce que c'est, un petit trou, dans le désert. C'est la fin qui est le pire, non, c'est le commencement qui est le pire, puis le milieu, puis la fin, à la fin c'est la fin qui est le pire, cette voix qui, c'est chaque instant qui est le pire, ça se passe dans le temps, les secondes passent, les unes après les autres, saccadées, ça ne coule pas, elles ne passent pas, elles arrivent, pan, paf, pan, paf, vous rentrent dedans, rebondissent, ne bougent plus, quand on ne sait plus quoi dire on parle du temps, des secondes, il y en a qui les ajoutent les unes aux autres pour en faire une vie, moi je ne peux pas, chacune est la première, non, la seconde, ou la troisième, j'ai trois secondes, et encore, pas tous les jours. J'ai été ailleurs, fait autre chose, été dans un trou, j'en sors à l'instant, je me suis peut-être tu, non, je dis ça, pour dire quelque chose, pour pouvoir continuer encore un peu, il faut continuer encore un peu, il faut continuer encore longtemps, il faut continuer encore toujours, si je me rappelais ce que j'avais dit je pourrais le répéter, si je pouvais apprendre quelque chose par cœur je serais sauvé, je dois dire toujours la même chose et chaque fois c'est un effort, les secondes doivent être pareilles et chacune est mauvaise, qu'est-ce que je suis en train de dire maintenant, je suis en train de me le demander. Pourtant j'ai des souvenirs, je me rappelle Worm, c'est-à-dire que j'ai retenu le nom, et cet autre, comment s'appelle-t-il, comment s'appelait-il, dans sa jarre, je le vois bien, je le vois mieux que moi, je sais comment il vivait, maintenant je me rappelle, moi seul le voyais, mais moi personne ne me voit, lui non plus, je ne le vois plus, Mahood, il s'appelait Mahood, je ne le vois plus, je ne sais plus comment il vivait, il n'est plus là, il n'a jamais été là, dans sa jarre, je ne l'ai jamais vu, pourtant je m'en souviens, pour en avoir parlé, j'ai dû en parler, les mêmes mots reviennent et ce sont mes souvenirs. C'est moi qui l'ai inventé, lui et tant d'autres, et les endroits où ils passaient, les endroits où ils restaient, afin de pouvoir parler, puisqu'il fallait parler, sans parler de moi, je ne pouvais parler de moi, on ne m'avait pas dit qu'il fallait parler de moi, j'ai inventé mes souvenirs, sans savoir ce que je faisais, pas un seul n'est sur moi. Ce sont eux qui m'ont demandé de parler d'eux, ils voulaient savoir comment ils étaient, comment ils vivaient, ça m'arrangeait, je croyais que ça m'arrangeait, puisque je n'avais rien à dire, puisque je devais dire quelque

chose. Je me croyais libre de dire n'importe quoi, du moment que je ne me taisais pas. Puis je me disais qu'après tout ce n'était pas forcément n'importe quoi, ce que je disais, que ça pouvait très bien être la chose qu'on exigeait de moi, à supposer qu'on exigeât quelque chose de moi. Non, je ne croyais ni ne me disais rien, je faisais ce que je pouvais, une chose au-dessus de mes forces, et souvent n'en pouvant plus je ne la faisais plus, et pourtant elle continuait à se faire, la voix à se faire entendre, celle qui ne pouvait être la mienne, puisque je n'avais plus de voix, et qui cependant devait l'être, puisque je ne pouvais pas me taire, et que j'étais seul, hors de portée de toute voix. Oui, dans ma vie, puisqu'il faut l'appeler ainsi, il y eut trois choses, l'impossibilité de parler, l'impossibilité de me taire, et la solitude, physique bien sûr, avec ça je me suis débrouillé. Oui, je peux parler de ma vie maintenant, je suis trop fatigué pour être délicat, mais je ne sais pas si j'ai été en vie, je n'ai vraiment pas d'opinion là-dessus. Quoi qu'il en soit, je crois que je vais bientôt me taire tout à fait, malgré l'interdiction qui m'en est faite. Alors, oui, comme ça, comme un vivant, allons-y, je serai mort, je vais bientôt être mort, j'espère que ça me changera. J'aurais voulu me taire avant, je croyais par moments que ce serait là ma récompense d'avoir si vaillamment parlé, entrer encore vivant dans le silence, pour pouvoir en jouir, non, je ne sais pas pourquoi, pour me sentir qui me taisais, uni à tout cet air que moi seul agite depuis toujours, non, ce n'est pas du vrai air, je ne peux pas le dire, je ne peux pas dire pourquoi j'aurais voulu me taire avant d'être mort, pour être un peu enfin ce qu'ayant toujours été je n'ai jamais pu être, sans peur de pire encore tranquillement là où ayant toujours été je n'ai jamais pu reposer, non, je ne sais pas, c'est plus simple, je me voulais moi, je voulais mon pays, je me voulais dans mon pays, un petit moment, je ne voulais pas mourir en étranger, parmi des étrangers, en étranger chez moi, au milieu d'envahisseurs, non, je ne sais pas ce que je voulais, je ne sais pas ce que je croyais, j'ai dû tant vouloir de choses, tant imaginer de folies, tout en parlant, sans savoir quoi au juste, à en devenir aveugle, de désirs et de visions, fondant les uns dans les autres, j'aurais mieux fait de faire attention à ce que je disais. Et puis ça ne se passait pas comme ça, ça se passait comme ça se passe en ce moment, c'est-à-dire, je ne sais pas, il ne faut pas croire ce que je dis, je ne sais pas ce que je dis, je fais comme j'ai toujours fait, je continue comme je peux. Quant à croire que je vais bientôt me taire tout à fait, je ne le crois pas spécialement, je l'ai toujours cru, comme j'ai

toujours cru que je ne me tairais jamais, on ne peut pas appeler ça croire, ce sont mes murs. Mais n'y a-t-il vraiment rien de changé, depuis le temps ? Si au lieu d'avoir à parler j'avais quelque chose à faire, avec mes mains, ou avec mes pieds, un travail de triage par exemple, ou de simple arrangement, supposition que j'eusse à changer des choses de place, je saurais où j'en serais, non, pas forcément, je vois ça d'ici, ils s'arrangeraient pour que je ne puisse soupçonner les deux récipients, celui à vider et celui à remplir, de n'en faire qu'un seul, ce serait de l'eau, de l'eau, avec mon dé j'irais la puiser dans un réservoir et j'irais la verser dans un autre, ou il y en aurait quatre, ou cent, dont une moitié à vider, l'autre à remplir, numérotés, les pairs à vider, les impairs à remplir, non, ce serait plus compliqué, ce serait moins symétrique, peu importe, à vider, à remplir, d'une certaine façon, dans un certain ordre, selon certaines correspondances, pour que je sois obligé de penser, des réservoirs, communiquants, communiquants, reliés par des tuyaux cachés sous le plancher, je vois ça d'ici, accusant toujours le même niveau, non, ça ne marcherait pas, l'espoir n'y serait pas, ils s'arrangeraient pour que je puisse avoir des poussées d'espoir, si si, pas de calme, mais je suis, j'allais dire que je suis calme, oui, ils s'arrangeraient, avec des tuyaux et des robinets, je vois ça d'ici, pour que j' imagine des choses, de temps en temps, si j'avais cela à faire, au lieu de ceci, ce petit travail de transvasement, ce serait le même vase, je le ferais bien, je serais mieux que je ne suis, non, je ne veux pas me plaindre, j'aurais un corps, je n'aurais rien à dire, j'entendrais mes pas, presque sans cesse, et le bruit de l'eau, et le cri de l'air pris dans les tuyaux, je ne comprends pas, j'aurais des moments de zèle, je me dirais, Plus je ferai vite plus ce sera vite fait, qu'est-ce qu'il faut entendre, ce serait là l'espoir, il ne ferait pas noir, impossible de faire un tel travail dans le noir, ça dépend, oui, vraiment je ne vois pas de fenêtre, pas d'ici, tandis qu'ici ça n'a pas d'importance, que je ne voie pas de fenêtre, je n'ai pas à aller et à venir, heureusement, j'en serais incapable, ni à être adroit, car l'eau serait bien entendu d'une grande valeur et la moindre goutte perdue en chemin, ou au moment de la tirer, ou au moment de l'entonner, me ferait le plus grand tort, et comment savoir, dans le noir, si une goutte, qu'est-ce que c'est que cette histoire, c'est une histoire, voilà que j'ai raconté encore une petite histoire, sur moi, sur la vie qui aurait pu être la mienne sans qu'il y eût rien de changé, qui le fut peut-être, je suis peut-être passé par là avant d'avoir mérité de passer par ici, qui sait vers quelle haute destinée je vais, à moins que je n'en vienne. Mais il doit s'agir

encore une fois d'un autre, je le vois si bien, allant et venant parmi ses tonneaux, empêchant sa main de trembler, lâchant son dé, l'écoutant qui rebondit et roule, faisant des ronds de jambe, se mettant à genoux, se mettant à plat ventre, rampant, ça s'arrête là, ça a dû être moi, mais moi je ne me suis jamais vu, ce n'est donc pas moi, je n'en sais rien, comment me reconnaître, puisque je ne me suis jamais rencontré, ça s'arrête là, un point c'est tout, je ne le vois plus, je ne le verrai plus, si, maintenant il est là, avec les autres, je ne les nommerai pas, on dit ça, on dit tout, les uns font ceci, les autres cela, lui fait comme j'ai dit, je ne me rappelle plus, il reviendra, me tenir compagnie, seuls les méchants sont seuls, je le reverrai, c'est lui qui l'aura voulu, il a voulu savoir comment il était, comment il vivait, ou il ne reviendra pas, de deux choses l'une, tous ne reviennent pas, je veux dire qu'il doit y en avoir que je n'ai vu qu'une seule fois, jusqu'à présent, très juste, ça ne fait que commencer, la fin je la sens proche et le commencement itou, à chacun son orbite, c'est évident. Mais, je reviens à la charge, n'y a-t-il vraiment rien de changé, depuis le temps, que ça dure, je parle maintenant de moi, oui, je ne parlerai plus dorénavant que de moi, c'est décidé, quitte à ne pas y parvenir, il n'y a pas de raison pour que j'y parvienne, je peux donc m'y mettre. Rien de changé. Je dois vieillir quand même, bah, j'ai toujours été vieux, toujours vieillissant, et puis ça ne change rien de vieillir, sans compter qu'il ne s'agit pas de moi, merde, je me suis coupé, ça ne fait rien. Du moment qu'on ne sait pas de quoi on parle et qu'on ne peut pas s'arrêter pour y réfléchir, à tête reposée, heureusement, heureusement, on aimerait bien s'arrêter, mais sans condition, du moment, dis-je, du moment que, voyons, du moment qu'on, du moment qu'il, ah, laissons tout ça, du moment que ceci, alors cela, d'accord, n'en parlons plus, j'ai failli caler. A moi, à moi, si je pouvais décrire cet endroit, moi qui réussis si bien dans les descriptions d'endroits, des murs, des plafonds, des planchers, ça, me connaît, des portes, des fenêtres, qu'est-ce que j'ai pu imaginer comme fenêtres depuis le temps, il y en avait qui s'ouvraient sur la mer, on ne voyait que la mer et le ciel, si je pouvais me mettre dans une chambre, c'en serait fini de la chasse aux mots, même sans porte, même sans fenêtre, rien que les quatre faces, les six faces, si je pouvais m'enfermer, ce serait une mine, il pourrait faire noir, je pourrais être fixe, je me débrouillerais, pour l'explorer, j'écouterais l'écho, je la connaîtrais, je m'en souviendrais, je me l'imaginerais, je serais chez moi, je dirais comment c'est, chez moi, au lieu de n'importe quoi, cet endroit, si je

pouvais décrire cet endroit, le dépeindre, j'ai essayé, je ne sens pas d'endroit, pas d'endroit autour de moi, je n'arrête pas, je ne sais pas ce que c'est, ce n'est pas de la chair, ça n'arrête pas, c'est comme de l'air, ça y est, cette fois c'est moi, on dit ça, ça ne durera pas, comme du gaz, balivernes, l'endroit, l'endroit, après nous aviserons, l'endroit d'abord, après je m'y trouverai, je m'y introduirai, bien solide, au milieu, ou dans un coin, bien soutenu sur trois faces, l'endroit, si seulement je pouvais me sentir un endroit, j'ai essayé, je vais essayer, ça n'a jamais été le mien, cette mer sous ma fenêtre, plus haut que ma fenêtre, et le canot, tu te rappelles le canot, et le fleuve, et la baie, je savais bien que j'avais des souvenirs, dommage qu'ils ne soient pas sur moi, et les étoiles, et les fanaux, et les feux des bouées, et la montagne en feu, c'était à l'époque où je ne me refusais rien, les autres en profitaient, ils mouraient comme des mouches, ou la forêt, je n'ai pas essentiellement besoin d'un toit, d'un intérieur, si je pouvais m'imaginer dans une forêt, fourré dans un fourré, ou tournant en rond, c'en serait fini de mes bafouillages, je décrirais les feuilles, une à une, au moment de la pousse, au moment de l'ombre, au moment de la chute, au moment de l'humus, ce sont de bons moments, pour qui n'a pas à dire, Mais ce n'est pas moi, ce n'est pas moi, où est-ce que je suis, qu'est-ce que je fais, pendant ce temps, comme si cela avait de l'importance, mais voilà, ça jette un froid, de se sentir si loin, le cœur n'y est plus, le cœur qui y était, au milieu des ronces, bercé par l'ombre, on essaie la mer, on essaie la ville, on se cherche dans la montagne et dans la plaine, que voulez-vous, on se veut, on se veut dans son coin, ce n'est pas l'amour, ce n'est pas la curiosité, on est inquiet, c'est la fatigue, on veut s'arrêter, ne plus voyager, ne plus chercher, ne plus mentir, ne plus parler, fermer les yeux, mais les siens, se mettre la main dessus quoi, après ça ne traînera pas. Je remarque une chose, les autres ont complètement disparu. C'est louche. D'ailleurs je ne remarque rien, je continue comme je peux, si ça prend un sens je n'y peux rien, je suis passé par ici, ceci est passé devant moi, des milliers de fois, c'est son tour, il s'en ira et ce sera autre chose, un autre instant de mon vieil instant, le voilà, ce vieux sens que je vais me donner, que je ne vais pas pouvoir me donner, il y a un dieu pour les damnés, comme au premier jour, c'est aujourd'hui le premier jour, il commence, je le connais bien, je m'en souviendrai au fur et à mesure, j'y naîtrai tout au long, des naissances pour rien, et j'arriverai à la nuit sans avoir été. Regarde-moi ce rose de Tunis, c'est l'aurore. Si je pouvais m'enfermer, je vais vite m'enfermer, ce ne sera

pas moi, je vais vite faire un endroit, ce ne sera pas le mien, est-ce une raison, je ne me sens pas d'endroit, ça viendra peut-être, je le ferai mien, je m'y mettrai, j'y mettrai quelqu'un, j'y trouverai quelqu'un, je me mettrai dans lui, je dirai que c'est moi, peut-être qu'il me gardera, peut-être que l'endroit nous gardera, l'un dans l'autre, lui tout autour, ce sera fini, je n'aurai plus à bouger, je fermerai les yeux, je n'aurai plus qu'à parler, ce sera facile, j'aurai des choses à dire, je parlerai de moi, de ma vie, je vais la faire bonne, je saurai qui parle, sur quoi, je saurai où je suis, je pourrai peut-être me taire, ils n'attendent peut-être que ça, les revoilà, que j'arrive chez moi, pour me gracier, c'est le mensonge qu'ils ne veulent pas arrêter, je fermerai les yeux, je fermerai la bouche, je serai bien enfin, c'est comme ça ce matin. J'appelle ça le matin c'est ça, tergiverse encore un peu, j'appelle ça le matin, je n'ai pas beaucoup de mots, je n'ai pas beaucoup de choix, je ne choisis pas, le mot est venu, j'aurais dû éviter cette tache claire, c'est le petit matin, mais ça va vite, je le connais, j'appelle ça le petit matin, si vous le voyiez. Me voilà lancé, on ne dirait pas, c'est peut-être mon dernier galop, j'ai toujours senti l'écurie, c'est moi qui sens l'écurie, il n'y a pas d'autre écurie que moi, pour moi. Non, je ne le ferai pas, qu'est-ce que je ne ferai pas, comme si ça dépendait de moi, je ne chercherai plus ma demeure, je ne sais pas ce que je ferai, elle serait déjà occupée, quelqu'un y serait déjà, quelqu'un de bien bas, il ne voudrait pas de moi, je le comprends, je le dérangerai, qu'est-ce que je vais pouvoir dire à présent, je vais me le demander, je vais me poser des questions, c'est un bon bouche-trou, non pas que je risque de me taire, alors pourquoi tant d'histoires, c'est ça, des questions, j'en connais des millions, je dois en connaître, et puis il y a les projets, faute de questions il y a les projets, dire ce qu'on va dire et ce qu'on ne va pas dire, ça n'engage à rien et le mauvais moment passe, il tombe raide mort, tout d'un coup on s'entend en train de parler d'on ne sait quoi comme si on n'avait jamais fait autre chose, et en effet, jamais parlé d'autre chose, on revient de loin, c'est là où il faudrait être, c'est là où on est, loin d'ici, loin de tout, si je pouvais y aller, si je pouvais le décrire, moi qui réussis si bien dans la topographie, c'est ça, des aspirations, faute de projets il y a les aspirations, c'est un truc à prendre, il faut parler lentement, Si seulement je pouvais, ça vous laisse le temps, c'est bien le diable s'il ne vous remonte pas une petite envie dans l'arrière-gorge, il n'y a plus qu'à paraître vouloir la combler, ça peut mener loin, sur des chemins battus à souhait, on s'y croise souvent, quelqu'un s'y croise, si seulement on le

savait, c'est ça, des aspirations, on se retourne, l'autre aussi, on le pleure, il vous pleure, c'est du plus haut tragique, ça vaut mieux que de rire. Quoi encore, des jugements, des comparaisons, ça vaut mieux que de rire, tout aide, ne peut qu'aider, à franchir la mauvaise passe, qu'est-ce qu'il faut entendre, quelle mauvaise passe, ce n'est pas moi qui parle, est-ce moi qui entends, passons, faisons comme si j'étais seul au monde, alors que j'en suis le seul absent, ou avec d'autres, qu'est-ce que ça change, d'autres présents, d'autres absents, ils ne sont pas obligés de se montrer, il n'y a qu'à errer et à laisser errer, de mot en mot, qu'à être ce lent tourbillon sans bornes et chacune de ses poussières, c'est impossible. Quelqu'un parle, quelqu'un entend, pas besoin d'aller plus loin, ce n'est pas lui, c'est moi, ou un autre, ou d'autres, qu'est-ce que ça peut faire, la cause est entendue, ce n'est pas lui, celui que je me sais, c'est mon seul savoir, celui que je ne peux me dire, je ne peux rien dire, j'ai essayé, j'essaie, lui ne sait rien, ne connaît rien, ni ce que c'est que de parler, ni ce que c'est que d'entendre, que de ne rien savoir, ne rien pouvoir, et d'avoir à essayer, on n'essaie plus, on n'a pas besoin d'essayer, ça va tout seul, ça se traîne tout seul, de mot en mot, ça tournoie d'ahan, on est là-dedans quelque part, partout, lui non, si je pouvais l'oublier, avoir une seconde, une seconde de ce bruit qui m'emporte, sans avoir à dire, je ne le dis pas, je n'ai pas le temps, Ce n'est pas moi, je suis lui, au fond, pourquoi pas, pourquoi pas le dire, j'ai dû le dire, autant ça qu'autre chose, ce n'est pas moi, ce n'est pas moi, je ne peux pas, c'est venu comme ça, ça vient comme ça, ce n'est pas moi, si ça pouvait parler de lui, si ça pouvait venir sur lui, je le désavouerais bien, si ça pouvait aider, si quelqu'un pouvait m'entendre, c'est moi, ici c'est moi, parlez-moi de lui, laissez-moi parler de lui, je n'ai jamais rien demandé, faites-moi parler de lui, quelle salade, il n'y a plus personne, pourvu que ça dure. C'est à ça que ça aboutit, à la seule survie de ça, puis les mots reviennent, quelqu'un dit je, sans le penser. Si je pouvais faire un effort, un effort d'attention, pour essayer de savoir ce qui se passe, ce qui m'arrive, quoi alors, je ne sais pas, j'ai oublié l'apodose, mais je ne peux pas, je n'entends même plus, je dors, ils appellent ça dormir, les revoilà, il va falloir recommencer à les tuer, j'entends ce bruit horrible, revenir est long, je ne sais pas d'où, j'y étais presque, j'ai presque dormi, j'appelle ça dormir, il n'y a que moi, il n'y a jamais eu que moi, je veux dire ici, ailleurs je ne dis pas, ailleurs je n'ai jamais été, ici c'est mon seul ailleurs, c'est moi qui fais cette chose et c'est moi qui la subis, ce n'est pas possible autrement, ce

n'est pas possible ainsi, ce n'est pas ma faute, tout ce que je peux dire c'est que ce n'est pas ma faute, ce n'est la faute de personne, puisqu'il n'y a personne ça ne peut être la faute de personne, puisqu'il n'y a que moi ça ne peut être la mienne, quelquefois on dirait que je raisonne, moi je veux bien, on a dû m'apprendre à raisonner, on a dû commencer à me l'apprendre, avant de m'abandonner, je ne me rappelle pas cette période, mais il a dû m'en rester quelque chose, je ne me rappelle pas avoir été abandonné, j'ai peut-être reçu un choc. Étrange, ces phrases qui meurent on ne sait pourquoi, étrange, qu'est-ce que ça a d'étrange, ici tout est étrange, tout est étrange quand on y pense, non, c'est y penser qui est étrange, dois-je supposer que je suis habité, je ne peux rien supposer, j'ai à continuer, c'est ce que je fais, aux autres les suppositions, il doit y avoir d'autres dans d'autres ailleurs, chacun dans son petit ailleurs, ce mot dans qui revient, chacun se disant, quand l'instant vient, l'instant de le dire, Aux autres les suppositions, et ainsi de suite, ainsi de suite, aux autres ceci, aux autres cela, s'il y en a, ça fait continuer, quoi qu'on dise ça fait continuer, ça fait avancer, moi je crois au progrès, je sais croire aussi, on a dû m'apprendre à croire aussi. Non, personne ne m'a rien appris, je n'ai jamais rien appris, j'ai toujours été ici, il n'y a jamais eu que moi ici, jamais, toujours, moi, personne, vieille fange à brasser éternellement, maintenant c'est de la fange, tout à l'heure c'était de la poussière, il a dû pleuvoir. Celui qui parle, il a dû voyager, il a dû voir, quelques hommes, quelques choses, il a dû être là-haut, sous la lumière, ou bien on lui a raconté des histoires, des voyageurs l'ont trouvé, ça m'innocente, qui dit, Ça m'innocente, lui, c'est lui qui le dit, ou c'est eux qui le disent, oui, eux, c'est eux qui raisonnent, eux qui croient, non, un seul, celui qui a vécu, ou qui a vu des ayant vécu, c'est lui qui parle de moi, comme si j'étais lui, comme si je n'étais pas lui, les deux, et comme si j'étais d'autres, l'un après l'autre, c'est lui l'affligé, moi je suis loin, vous entendez, il dit que je suis loin, comme si j'étais lui, non, comme si je n'étais pas lui, car lui n'est pas loin, lui est ici, c'est lui qui parle, il dit que c'est moi, puis il dit que non, moi je suis loin, vous l'entendez, il me cherche, je ne sais pas pourquoi, il ne sait pas pourquoi, il m'appelle, il veut que je sorte, il croit que je peux sortir, il veut que je sois lui, ou un autre, soyons juste, il veut que je monte, que je monte dans lui, ou dans un autre, il croit que ça y est, il me sent en lui, alors il dit je, comme si j'étais lui, ou dans un autre, alors il dit Murphy, ou Molloy, je ne sais plus, comme si j'étais Malone, mais c'en est fini des autres, il ne veut plus que lui, pour

moi, il croit que c'est la dernière chance, il croit cela, on lui a appris à croire, ceci, cela, c'est toujours lui qui parle, Mercier n'a jamais parlé, Moran n'a jamais parlé, moi je n'ai jamais parlé, j'ai l'air de parler, c'est parce qu'il dit je comme si c'était moi, j'ai failli le croire moi aussi, vous l'entendez, comme s'il était moi, moi qui suis loin, qui ne peux pas bouger, qu'on ne peut pas trouver, mais lui non plus, il ne peut que parler, et encore, ce n'est peut-être pas lui, c'est peut-être toute une bande, l'un après l'autre, que cela est confus, quelqu'un parle de confusion, est-ce une faute, tout ici est faute, on ne sait pas pourquoi, on ne sait pas de qui, on ne sait pas envers qui, quelqu'un dit on, c'est la faute des pronoms, il n'y a pas de nom pour moi, pas de pronom pour moi, tout vient de là, on dit ça, c'est une sorte de pronom, ce n'est pas ça non plus, je ne suis pas ça non plus, laissons tout ça, oublions tout ça, ce n'est pas difficile, il s'agit de quelqu'un, ou il s'agit de quelque chose, voilà enfin, qui n'est pas là, qui est loin, ou qui n'est nulle part, ou qui est là, ici, pourquoi pas, après tout, il s'agit d'en parler, voilà, on ne sait pas pourquoi, pourquoi il faut en parler, c'est comme ça, on ne peut pas, personne ne peut en parler, on parle de soi, quelqu'un parle de soi, c'est ça, au singulier, un seul, le préposé, lui, moi, peu importe, le préposé parle de soi, ce n'est pas ça, d'autrui, non plus, il n'en sait rien, comment le saurait-il, s'il en a parlé ou non, en parlant de soi, en parlant d'autrui, en parlant des choses, quel autrui, quelles choses, le préposé, en parlant de soi, c'est moi, en parlant de moi, comment savoir, je ne peux savoir, si j'ai parlé de lui, je dois parler de lui, je ne peux parler que de moi, non plus, je ne peux parler de rien, et pourtant je parle, c'est peut-être de lui, je ne le saurai jamais, comment le saurais-je, qui pourrait le savoir, qui le sachant pourrait me le dire, je ne sais pas de qui il s'agit, c'est tout ce que je sais, non, je dois savoir autre chose, on a dû m'apprendre des choses, il s'agit de lui qui ne sait rien, ne veut rien, ne peut rien, si en ne rien voulant on peut ne rien pouvoir, qui ne peut ni parler ni entendre, qui est moi, qui ne peut être moi, dont je ne peux parler, dont je dois parler, tout ça c'est des hypothèses, je n'ai rien dit, quelqu'un n'a rien dit, il ne s'agit pas de faire des hypothèses, il s'agit de continuer, ça continue, les hypothèses c'est comme le reste, ça aide à continuer, comme s'il y avait besoin d'aide, c'est ça, à l'impersonnel, comme s'il était besoin d'aide pour continuer une chose qui ne peut s'arrêter, et pourtant si, ça s'arrêtera, vous entendez, la voix dit que ça s'arrêtera, un jour, elle dit que ça ne s'arrêtera jamais et elle dit que ça s'arrêtera, moi je n'ai pas d'opinion, avec quoi

aurais-je une opinion, avec ma bouche peut-être, si c'est la mienne, je ne me sens pas une bouche, ça ne veut rien dire, si je pouvais me sentir une bouche, si je pouvais me sentir quelque chose, je vais essayer, si je peux, je sais que ce n'est pas moi, c'est tout ce que je sais, je dis je en sachant que ce n'est pas moi, moi je suis loin, c'est tout ce que je sais, loin, qu'est-ce que c'est loin, pas besoin d'être loin, il est peut-être ici, dans mes bras, mes bras, je ne me sens pas de bras, si je pouvais me sentir quelque chose, ce serait un point de départ, un point de départ, ah si je savais rire, je sais ce que c'est, on a dû me dire ce que c'est, mais je ne sais pas le faire, on n'a pas dû me montrer comment le faire, ça doit être une chose qui ne s'apprend pas. Le silence, un mot sur le silence, sous le silence, ça c'est le pire, parler du silence, puis m'enfermer, enfermer quelqu'un, c'est-à-dire, qu'est-ce à dire, du calme, je suis calme, je suis enfermé, je suis dans quelque chose, ce n'est pas moi, c'est tout ce que je sais, laissons ça, c'est-à-dire, faire un endroit, un petit monde, faire un petit monde, il sera rond, cette fois il sera rond, ce n'est pas sûr, au plafond bas, aux murs épais, pourquoi bas, pourquoi épais, je ne sais pas, ce n'est pas sûr, c'est à voir, tout ça est à voir, un petit monde, chercher comment c'est, essayer de deviner, y mettre quelqu'un, y chercher quelqu'un, et comment il est, et comment il fait, ce ne sera pas moi, ça ne fait rien, ce sera peut-être moi, ce sera peut-être mon monde, coïncidence possible, il n'y aura pas de fenêtres, finies les fenêtres, la mer m'a refusé, le ciel ne m'a pas vu, je n'étais pas là, et l'air l'été le soir pesant sur les paupières, il faut des paupières, il faut des globes, ils ont dû m'expliquer, quelqu'un a dû m'expliquer, comment c'est, l'œil, à la fenêtre, devant la mer, devant la terre, devant le ciel, à la fenêtre, contre l'air, l'été, le soir, s'ouvrant, se refermant, gris, noir, gris, noir, j'ai dû comprendre, j'ai dû le vouloir, vouloir l'œil, pour moi, j'ai dû essayer, j'ai essayé, toutes les choses qu'on m'a racontées, toutes les choses que j'ai essayées, ça me sert encore, il en passe encore, quand j'y pense, ça aussi, il faut penser encore, penser encore les vieilles pensées, ils appellent ça penser, ce sont des visions, des restes de visions, on ne voit que ça, quelques vieilles images, une fenêtre, qu'avaient-ils besoin de me montrer une fenêtre, en me disant, je ne sais pas, je ne me rappelle pas, ça ne vient pas, une fenêtre, en me disant, Il y en a d'autres, il y en a de plus belles, et le reste, des murs, du ciel, des hommes, comme Mahood, un peu de nature, trop long à répéter, trop oublié, trop peu oublié, était-ce nécessaire, mais ça s'est-il passé comme ça, qui a pu venir ici, le diable peut-être, je ne vois pas

qui d'autre, c'est lui qui m'a tout montré, ici, dans l'obscurité, et comment parler, et quoi dire, et un peu de nature, et quelques noms, et le dehors des hommes, ceux à mon image, à qui je pouvais ressembler, et leur façon de vivre, dans des chambres, dans des remises, dans des grottes, dans les bois, ou en allant et venant, je ne sais plus, et qui m'a laissé, me sachant tenté, me sachant perdu, que je cède ou non, ai-je cédé ou non, je ne sais pas, ce n'est plus moi, c'est tout ce que je sais, depuis lors ce n'est plus moi, depuis lors il n'y a personne, j'ai dû succomber. Tout ça c'est des hypothèses, ça fait avancer, je crois au progrès, je crois au silence, ah oui, quelques mots sur le silence, puis le petit monde, ça suffira, pour l'éternité, on dirait que c'est moi, moi qui parle, moi qui entends, moi qui fais des projets, pour l'heure, pour l'éternité, alors que je suis loin, ou dans mes bras quelque part, ou à côté quelque part, derrière les murs, quelques mots sur le silence, puis une seule chose, un seul espace et quelqu'un dedans, quelque chose dedans, peut-être, jusqu'à la fin, j'y crois, c'est le soir déjà, j'appelle ça le soir, j'y crois ce soir, c'est annoncé, on annonce, puis on renonce, c'est ainsi, ça fait continuer, ça fait venir la fin, les soirs où il y a une fin, je parle du soir, quelqu'un parle du soir, c'est peut-être encore le matin, c'est peut-être encore la nuit, il fait peut-être nuit encore, moi je n'ai pas d'opinion. Ils s'aiment, se marient, pour mieux s'aimer, plus commodément, il part à la guerre, il meurt à la guerre, elle pleure, d'émotion, de l'avoir aimé, de l'avoir perdu, hop, se remarie, pour aimer encore, plus commodément encore, ils s'aiment, on aime autant de fois qu'il le faut, qu'il le faut pour être heureux, il revient, l'autre revient, il n'est pas mort à la guerre, après tout, elle va à la gare, il meurt dans le train, d'émotion, à l'idée de la retrouver, elle pleure, pleure encore, d'émotion encore, de l'avoir perdu encore, hop, retourne à la maison, il est mort, l'autre est mort, la belle-mère le détache, il s'est pendu, d'émotion, à l'idée de la perdre, elle pleure, pleure plus fort, d'émotion, de l'avoir aimé, de l'avoir perdu, en voilà une histoire, c'était pour que je sache ce que c'est que l'émotion, ça s'appelle l'émotion, ce que peut l'émotion, données des conditions favorables, ce que peut l'amour, alors c'est ça l'émotion, ce que c'est que les trains, le sens de la marche, les chefs de train, les gares, les quais, la guerre, l'amour, les cris déchirants, ça doit être la belle-mère, elle pousse des cris déchirants, tout en dépendant son fils, ou son gendre, je ne sais pas, ça doit être son fils, puisqu'elle crie, et la porte, la porte de la maison est fermée, de retour de la gare elle trouve la porte fermée, qui l'a fermée, lui pour mieux se pendre,

ou la belle-mère pour mieux le dépendre, ou pour empêcher sa bru de rentrer chez elle, en voilà une histoire, ça doit être la bru, ce n'est pas le gendre et la fille, c'est le fils et la bru, comme je raisonne bien ce soir, c'était pour m'apprendre à raisonner, c'était pour m'induire à y aller, là où on peut finir, j'ai dû être un bon élève, jusqu'à un certain point, je n'ai pas pu dépasser un certain point, je comprends qu'ils m'en aient voulu, ce soir je commence à comprendre, ce n'est pas méchant, ce n'est pas moi, ce n'était pas moi, la porte, c'est la porte qui m'intéresse, elle est en bois, qui a fermé la porte, et pour quel motif, je ne le saurai jamais, en voilà une histoire, je les croyais finies, toutes oubliées, elle est peut-être nouvelle, toute fraîche, est-ce le retour au monde fabuleux, non, seulement un rappel, pour que je regrette ce que j'ai perdu, pour que je me veuille à nouveau là d'où je suis banni, malheureusement ça ne me rappelle rien. Le silence, parler du silence, avant d'y rentrer, y ai-je été déjà, je ne sais pas, à chaque instant j'y suis, à chaque instant j'en sors, voilà que j'en parle, je savais que ça venait, j'en sors pour parler, j'y suis tout en parlant, si c'est moi qui parle, et ce n'est pas moi, je fais comme si c'était moi, souvent je fais comme si c'était moi, mais longuement, y ai-je été longuement, un long séjour, je ne comprends rien à la durée, je ne peux pas en parler, j'en parle bien, je dis jamais et toujours, je parle des saisons et des parties du jour et de la nuit, la nuit n'a pas de parties, c'est parce qu'on dort, les saisons doivent s'y ressembler, c'est peut-être le printemps en ce moment, ce sont des mots qu'on m'a appris, sans bien m'en faire voir le sens, c'est comme ça que j'ai appris à raisonner, je les emploie tous, tous les mots qu'on m'a montrés, c'étaient des listes, ah quelle drôle de chaleur tout d'un coup, ils étaient par listes, avec des images en regard, j'ai dû en oublier, j'ai dû les mélanger, ces images sans nom que j'ai, ces noms sans images, ces fenêtres que je ferais peut-être mieux d'appeler portes, enfin autrement, et ce mot homme qui n'est peut-être pas le bon pour ce que je vois en l'entendant, mais un instant, une heure, et ainsi de suite, comment les représenter, une vie, comment me faire voir ça, ici, dans le noir, j'appelle ça le noir, c'est peut-être de l'azur, ce sont des mots blancs, mais je m'en sers, ils viennent, tous ceux qu'on m'a fait voir, tous ceux dont je me souviens, il me les faut tous, pour pouvoir continuer, ce n'est pas vrai, vingt suffiraient, bien fidèles, bien ancrés, bien variés, la palette y serait, je les mélangerais, je les varierais, la gamme y serait, toutes les choses que je ferais, si je pouvais, si je voulais, d'ailleurs ça vient, c'est comme ça que ça finira, par des cris

déchirants, des murmures inarticulés, à inventer, au fur et à mesure, à improviser, tout en gémissant, je rirai, c'est comme ça que ça finira, par des gloussements, glouglou, aïe, ha, pah, je vais m'exercer, nyam, hou, plof, pss, rien que de l'émotion, pan, paf, les coups, na, toc, quoi encore, aah, ooh, ça c'est l'amour, assez, c'est fatigant, hi, hi, ça c'est les côtes, de Démocrite, non, de l'autre, en fin de compte, c'est la fin, la fin du compte, c'est le silence, quelques glouglous sur le silence, le vrai, pas celui où je macère, jusqu'à la bouche, jusqu'à l'oreille, qui me recouvre, qui me découvre, qui respire avec moi, comme un chat avec une souris, le vrai, celui des noyés, je me suis noyé, plusieurs fois, ce n'était pas moi, je me suis asphyxié, je me suis mis le feu, je me suis cogné sur la tête avec du bois et du fer, ce n'était pas moi, il n'y avait pas de tête, il n'y avait pas de fer, je ne me suis rien fait, je n'ai rien fait à personne, personne ne m'a rien fait, il n'y a personne, il n'y a pas de bois, j'ai cherché, il n'y a que moi, non plus, moi non plus, j'ai cherché partout, il doit y avoir quelqu'un, cette voix doit appartenir à quelqu'un, je veux bien, je veux tout ce qu'elle veut, je suis elle, je l'ai dit, elle le dit, de temps en temps elle le dit, puis elle dit que non, je veux bien, je veux qu'elle se taise, elle veut se taire, elle ne peut pas, elle se tait un instant, puis elle reprend, ce n'est pas le vrai silence, elle dit que ce n'est pas le vrai silence, que dire du vrai silence, je ne sais pas, que je ne le connais pas, qu'il n'y en a pas, qu'il y en a peut-être, oui, qu'il y en a peut-être, quelque part, je ne le saurai jamais. Mais quand elle faiblit et quand elle s'arrête, mais elle faiblit à chaque instant, elle s'arrête à chaque instant, oui, mais quand elle s'arrête un bon moment, un bon moment, qu'est-ce que c'est un bon moment, il y a des murmures, il doit y avoir des murmures, et l'écoute, quelqu'un qui écoute, pas besoin d'une oreille, pas besoin d'une bouche, la voix qui s'écoute, comme lorsqu'elle parle, qui s'écoute se taire, ça fait un murmure, ça fait une voix, une petite voix, la même voix petite, elle reste dans la gorge, revoilà la gorge, revoilà la bouche, elle remplit l'oreille, puis je rends, quelqu'un rend, quelqu'un se remet à rendre, ça doit se passer comme ça, je n'ai pas d'explications à donner, ni à demander, la virgule viendra où je me noierai pour de bon, ce sera le silence, j'y crois ce soir, encore le soir, comme il dure, moi je veux bien, c'est peut-être le printemps, les violettes, non, ça c'est l'automne, chaque chose en son temps, les choses qui passent, les choses qui finissent, on n'a pas su m'expliquer, les choses qui bougent, s'en vont, reviennent, une lumière qui change, on n'a pas su me montrer, et avec ça la mort, une

voix qui meurt, elle est bien bonne, le silence enfin, pas un murmure, pas d'air, personne qui écoute, pas pour ma fichue gueule, c'est bon, en avant. Enorme prison, comme cent mille cathédrales, plus jamais autre chose, dorénavant, et là-dedans, quelque part, peut-être, rivé, infime, le détenu, comment le trouver, que cet espace est faux, quelle fausseté aussitôt, vouloir y nouer des rapports, vouloir y mettre un être, une cellule suffirait, si j'abandonnais, si je pouvais abandonner, avant de commencer, avant de recommencer, quel halètement, c'est ça, des exclamations, ça fait continuer, ça retarde l'échéance, non, c'est le contraire, je ne sais pas, repartir, dans cette immensité, dans cette obscurité, faire les mouvements de repartir, alors qu'on ne peut pas bouger, alors qu'on n'est jamais parti, on le con, faire les mouvements, quels mouvements, on ne peut pas bouger, on lance la voix, elle se perd dans les voûtes, elle appelle ça des voûtes, c'est peut-être le firmament, c'est peut-être l'abîme, ce sont des mots, elle parle d'une prison, après tout je veux bien, assez grande pour tout un peuple, pour moi tout seul, ou qui m'attend, je vais y aller, je vais essayer d'y aller, je ne peux pas bouger, j'y suis déjà, je dois y être déjà, si je n'étais pas seul, si tout un peuple y était, et cette voix la sienne, m'arrivant par bribes, nous aurions vécu, été libres un moment, maintenant nous en parlons, chacun pour soi, chacun devant soi, et nous écoutons, tout un peuple, parlant et écoutant, en même temps, ça ex, non, je suis seul, peut-être le premier, ou peut-être le dernier, seul à parler, seul à écouter, seul à être seul, les autres sont partis, ils sont comme partis, ils se sont tus, tus de parler, tus d'écouter, l'un après l'autre, au fur et à mesure des arrivées, un autre viendra, je ne serai plus le dernier, je serai avec les autres, je serai comme parti, dans le silence, ce ne sera pas moi, ce n'est pas moi, je n'y suis pas encore, je vais y aller, je vais essayer d'y aller, pas la peine d'essayer, j'attends mon tour, mon tour d'y aller, mon tour d'y parler, mon tour d'y écouter, mon tour d'y attendre mon tour de partir, d'être comme parti, c'est long, ce sera long, parti où, où va-t-on de là, on doit aller ailleurs, attendre ailleurs, attendre son tour de partir encore, et ainsi de suite, l'un après l'autre, tout un peuple, ou moi tout seul, pas besoin d'autre peuple, ainsi de suite, moi tout seul, et revenir ici, et recommencer, non, continuer, c'est un circuit, un long circuit, je le connais bien, je dois le connaître, ce n'est pas vrai, je ne peux pas bouger, je n'ai pas bougé, je lance la voix, j'entends une voix, il n'y a qu'ici, il n'y a pas deux endroits, il n'y a pas deux prisons, c'est mon parler, c'est un parler, je n'y attends rien, je ne sais pas où c'est, je ne sais pas comment c'est, je

n'ai pas à m'en occuper, je ne sais pas s'il est grand, ou s'il est petit, ou s'il est fermé, ou s'il est ouvert, c'est ça, réitère, ça fait continuer, ouvert à quoi, il n'y a que lui, ouvert au vide, ouvert au rien, je veux bien, ce sont des mots, ouvert au silence, donnant sur le silence, de plain-pied, pourquoi pas, tout ce temps, au bord du silence, je le savais, sur un rocher, ficelé sur un rocher, au milieu du silence, sa grande houle s'élève vers moi, j'en ruisselle, c'est une image, ce sont des mots, c'est un corps, ce n'est pas moi, je savais que ce ne serait pas moi, je ne suis pas dehors, je suis dedans, dans quelque chose, je suis enfermé, le silence est dehors, dehors, dedans, il n'y a qu'ici, et le silence dehors, que cette voix, et le silence tout autour, pas besoin de murs, si, il faut des murs, il m'en faut, bien épais, il me faut une prison, j'avais raison, pour moi tout seul, je vais y aller, je vais m'y mettre, j'y suis déjà, je vais m'y chercher, j'y suis quelque part, ce ne sera pas moi, ça ne fait rien, je dirai que c'est moi, ce sera peut-être moi, c'est peut-être ce qu'ils attendent, les revoilà, pour me donner quittance, que je me dise quelqu'un, que je me dise quelque part, pour me mettre dehors, dans le silence. Je n'y vois rien, c'est qu'il n'y a rien, ou c'est que je n'ai pas d'yeux, ou les deux, ça fait trois possibilités, au choix, mais n'y vois-je vraiment rien, ce n'est pas le moment de mentir, comment ne pas mentir, en voilà une idée, une voix pareille, qui peut la contrôler, elle essaie tout, elle est aveugle, elle me cherche, dans le noir, elle cherche une bouche, où se mettre, qui peut l'infirmier, elle est la seule, il faudrait une tête, il faudrait des choses, je ne sais pas, j'ai trop l'air de savoir, c'est la voix qui fait ça, elle se fait savante, pour que je me croie savant, pour que je la croie mienne, les yeux ne l'intéressent pas, elle dit que je n'en ai pas, ou qu'ils ne me servent à rien, puis elle parle de larmes, puis elle parle de lueurs, vraiment elle tâtonne, des lueurs, oui, au loin, ou proches, les distances, vous savez, les mesures, motus, des lueurs, comme à l'aube, puis qui meurent, comme au soir, ou qui s'enflent, ça leur arrive, flambent plus blanches que neige, une seconde, ça c'est court, puis s'éteignent, en effet, si l'on veut, on oublie, j'oublie, je dis que je ne vois rien, ou je dis que c'est dans ma tête, comme si je me sentais une tête, tout ça c'est des hypothèses, c'est des mensonges, ces lueurs aussi, elles devaient me sauver, elles devaient me dévorer, ça n'a rien donné, je ne vois rien, soit que ceci, soit que cela, et ces images où ils m'ont abreuvé, comme un chameau, avant le désert, je ne sais pas, encore des mensonges, pour voir, c'est vu, tout vu, des mensonges, c'est vite dit, il faut dire vite, c'est le règlement. L'endroit, je le

ferai quand même, je le ferai dans ma tête, je le tirerai de ma mémoire, je le tirerai vers moi, je me ferai une tête, je me ferai une mémoire, je n'ai qu'à écouter, la voix me dira tout, tout ce dont j'ai besoin, elle me l'a déjà dit, elle me le redira, tout ce dont j'ai besoin, par petites bribes, en haletant, c'est comme une confession, une dernière confession, on la croit finie, puis elle rebondit, il y a eu tant de fautes, la mémoire est si mauvaise, les mots ne viennent plus, les mots se font rares, le souffle se fait court, non, c'est autre chose, c'est un réquisitoire, une mourante qui accuse, c'est moi qu'elle accuse, il faut accuser quelqu'un, il faut trouver quelqu'un, il faut un coupable, elle parle de mes méfaits, elle parle de ma tête, elle se dit à moi, elle dit que je regrette, que je veux être puni, mieux que je ne le suis, que je veux sortir, que je veux me livrer, il faut une victime, je n'ai qu'à écouter, elle indiquera ma cachette, elle me l'indiquera, comment elle est faite, où en est la porte, s'il y a une porte, et où je suis moi, et comment c'est entre nous, quel genre de terrain, si c'est la mer, ou si c'est la montagne, et le chemin à suivre, pour que je puisse m'en aller, m'échapper, me livrer, arriver là où la hache tombe sans autre forme de procès, sur tous ceux qui viennent d'ici, je ne suis pas le premier, je ne serai pas le premier, elle m'aura, elle en a eu d'autres, elle me dira comment faire, pour me lever, pour me mouvoir, pour faire comme un corps doué de désespoir, c'est ainsi que je raisonne, que je m'entends raisonner, tout ça c'est des mensonges, ce n'est pas moi qu'on appelle, ce n'est pas de moi qu'on parle, ce n'est pas encore mon tour, c'est le tour d'un autre, c'est pour ça que je ne peux pas bouger, que je ne me sens pas un corps, je ne souffre pas encore assez, ce n'est pas encore mon tour, pas assez pour pouvoir bouger, pour avoir un corps, avec une tête, pour pouvoir comprendre, pour avoir des yeux pour éclairer le chemin, je ne fais qu'entendre, sans comprendre, sans pouvoir profiter de ce que j'entends, pour m'en aller, pour n'avoir plus à entendre, je n'entends pas tout, ça doit être ça, les choses importantes je ne les entends pas, ce n'est pas mon tour, les indications topographiques et anatomiques notamment ne parviennent pas jusqu'à moi, si, j'entends tout, j'ai dû entendre tout, qu'est-ce que ça peut faire, du moment que ce n'est pas mon tour, mon tour de comprendre, mon tour de vivre, mon tour de vie, elle appelle ça vivre, l'espace du chemin d'ici la porte, tout est là, dans ce que j'entends, quelque part, si tout est dit, depuis le temps, tout doit être dit, mais ce n'est pas mon tour de savoir quoi, de savoir qui je suis, où je suis, et comment faire pour ne plus l'être, ne plus y être, ça se tient, pour être un

autre, non, le même, je ne sais pas, m'en aller en vie, faire le chemin, trouver la porte, trouver la hache, c'est peut-être une corde, pour le cou, pour la gorge, pour les cordes, ou des doigts, j'aurai des yeux, je verrai des doigts, ce sera le silence, c'est peut-être une chute, trouver la porte, ouvrir la porte, tomber, dans le silence, ce ne sera pas moi, je resterai ici, ou là, plutôt là, ce ne sera jamais moi, tout ça a été fait, dit et redit, le départ, le corps qui se lève, le chemin, en couleurs, la venue, la porte qui s'ouvre, se referme, ça n'a jamais été moi, je n'ai pas bougé, j'ai écouté, j'ai dû parler, pourquoi vouloir que non, après tout, je ne veux rien, je dis ce que j'entends, j'entends ce que je dis, je ne sais pas, l'un ou l'autre, ou les deux, ça fait trois possibilités, toutes ces histoires de voyageurs, ces histoires de coincés, elles sont de moi, je dois être extrêmement vieux, ou c'est la mémoire qui est mauvaise, si je savais si j'ai vécu, si je vis, si je vivrai, ça simplifierait tout, impossible de savoir, c'est là l'astuce, je n'ai pas bougé, c'est tout ce que je sais, non, je sais autre chose, ce n'est pas moi, je l'oublie toujours, je reprends, il faut reprendre, pas bougé d'ici, pas cessé de me raconter des histoires, les écoutant à peine, écoutant autre chose, guettant autre chose, me demandant de temps en temps d'où je les tiens, ai-je été chez les vivants, ou sont-ils venus chez moi, et où, où est-ce que je les tiens, dans ma tête, je ne me sens pas une tête, et avec quoi est-ce que je les dis, avec ma bouche, même remarque, et avec quoi est-ce que je les entends, et tatata et tatata, ça ne peut pas être moi, ou c'est que je ne fais pas attention, j'ai tellement l'habitude, je fais ça sans faire attention, ou étant comme ailleurs, me voilà loin, me voilà l'absent, c'est son tour, celui qui ne parle ni n'écoute, qui n'a ni corps ni âme, c'est autre chose qu'il a, il doit avoir quelque chose, il doit être quelque part, il est fait de silence, voilà une jolie analyse, il est dans le silence, c'est lui qu'il faut chercher, lui qu'il faut être, de lui qu'il faut parler, mais il ne peut pas parler, alors je pourrai m'arrêter, je serai lui, je serai le silence, je serai dans le silence, nous serons réunis, son histoire qu'il faut raconter, mais il n'a pas d'histoire, il n'a pas été dans l'histoire, ce n'est pas sûr, il est dans son histoire à lui, inimaginable, indicible, ça ne fait rien, il faut essayer, dans mes vieilles histoires venues je ne sais d'où, de trouver la sienne, elle doit y être, elle a dû être la mienne, avant d'être la sienne, je la reconnaitrai, je finirai par la reconnaître, l'histoire du silence qu'il n'a jamais quitté, que je n'aurais jamais dû quitter, que je ne retrouverai peut-être jamais, que je retrouverai peut-être, alors ce sera lui, ce sera moi, ce sera l'endroit, le silence, la fin, le

commencement, le recommencement, comment dire, ce sont des mots, je n'ai que ça, et encore, ils se font rares, la voix s'altère, à la bonne heure, je connais ça, je dois connaître ça, ce sera le silence, faute de mots, plein de murmures, de cris lointains, celui prévu, celui de l'écoute, celui de l'attente, l'attente de la voix, les cris s'apaisent, comme tous les cris, c'est-à-dire qu'ils se taisent, les murmures cessent, ils abandonnent, la voix reprend, elle se reprend à essayer, il ne faut pas attendre qu'il n'y en ait plus, plus de voix, qu'il n'en reste plus que le noyau de murmures, de cris lointains, il faut vite essayer, avec les mots qui restent, essayer quoi, je ne sais plus, ça ne fait rien, je ne l'ai jamais su, essayer qu'ils me portent dans mon histoire, les mots qui restent, ma vieille histoire, que j'ai oubliée, loin d'ici, à travers le bruit, à travers la porte, dans le silence, ça doit être ça, c'est trop tard, c'est peut-être trop tard, c'est peut-être déjà fait, comment le savoir, je ne le saurai jamais, dans le silence on ne sait pas, c'est peut-être la porte, je suis peut-être devant la porte, ça m'étonnerait, c'est peut-être moi, ça a été moi, quelque part ça a été moi, je peux partir, tout ce temps j'ai voyagé, sans le savoir, c'est moi devant la porte, quelle porte, ce n'est plus un autre, que vient faire une porte ici, ce sont les derniers mots, les vrais derniers, ou ce sont les murmures, ça va être les murmures, je connais ça, même pas, on parle de murmures, de cris lointains, tant qu'on peut parler, on en parle avant, on en parle après, ce sont des mensonges, ce sera le silence, mais qui ne dure pas, où l'on écoute, où l'on attend, qu'il se rompe, que la voix le rompe, c'est peut-être le seul, je ne sais pas, il ne vaut rien, c'est tout ce que je sais, ce n'est pas moi, c'est tout ce que je sais, ce n'est pas le mien, c'est le seul que j'aie eu, ce n'est pas vrai, j'ai dû avoir l'autre, celui qui dure, mais il n'a pas duré, je ne comprends pas, c'est-à-dire que si, il dure toujours, j'y suis toujours, je m'y suis laissé, je m'y attends, non, on n'y attend pas, on n'y écoute pas, je ne sais pas, c'est un rêve, c'est peut-être un rêve, ça m'étonnerait, je vais me réveiller, dans le silence, ne plus m'endormir, ce sera moi, ou rêver encore, rêver un silence, un silence de rêve, plein de murmures, je ne sais pas, ce sont des mots, ne jamais me réveiller, ce sont des mots, il n'y a que ça, il faut continuer, c'est tout ce que je sais, ils vont s'arrêter, je connais ça, je les sens qui me lâchent, ce sera le silence, un petit moment, un bon moment, ou ce sera le mien, celui qui dure, qui n'a pas duré, qui dure toujours, ce sera moi, il faut continuer, je ne peux pas continuer, il faut continuer, je vais donc continuer, il faut dire des mots, tant qu'il y en a, il faut les dire, jusqu'à ce qu'ils me trouvent, jusqu'à

ce qu'ils me disent, étrange peine, étrange faute, il faut continuer, c'est peut-être déjà fait, ils m'ont peut-être déjà dit, ils m'ont peut-être porté jusqu'au seuil de mon histoire, devant la porte qui s'ouvre sur mon histoire, ça m'étonnerait, si elle s'ouvre, ça va être moi, ça va être le silence, là où je suis, je ne sais pas, je ne le saurai jamais, dans le silence on ne sait pas, il faut continuer, je ne peux pas continuer, je vais continuer.

(1949)

Samuel Beckett (1906-1989) est né à Foxrock, Irlande. Etudes au Trinity College de Dublin. En 1928-1930, il est lecteur d'anglais à l'École normale supérieure, à Paris. De 1930 à 1931, retour au Trinity College, comme professeur de français. Il s'installe définitivement à Paris en 1937, et commence à écrire certaines de ses œuvres en français à partir de 1945.

De 1947 à 1949 il écrit trois romans, *Molloy*, *Malone meurt* et *L'Innommable* qui paraissent entre 1951 et 1953. Ces romans sont traduits dans le monde entier et constituent ce que l'on nomme sa « trilogie ».

Le prix Nobel de littérature a été attribué à Samuel Beckett en 1969.

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
TROIS OCTOBRE DEUX MILLE ONZE DANS LES
ATELIERS DE NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S.
À LONRAI (61250) (FRANCE)
N° D'ÉDITEUR : 5118
N° D'IMPRIMEUR : 113196

Dépôt légal : octobre 2011

« Dans la collection double »

Henri Alleg, *La Question*.

Yann Andréa, *M. D.*

Pierre Bayard, *L’Affaire du chien des Baskerville*.

Pierre Bayard, *Qui a tué Roger Ackroyd ?*

Samuel Beckett, *L’Innommable*.

Samuel Beckett, *Malone meurt*.

Samuel Beckett, *Mercier et Catnier*.

Samuel Beckett, *Molloy*.

Samuel Beckett, *Watt*.

François Bon, *Sortie d’usine*.

Michel Butor, *L’Emploi du temps*.

Michel Butor, *La Modification*.

Éric Chevillard, *La Nébuleuse du crabe*.

Éric Chevillard, *Oreille rouge*.

Éric Chevillard, *Palafox*.

Éric Chevillard, *Le Vaillant petit tailleur*.

Marguerite Duras, *Détruire dit-elle*.

Marguerite Duras, *Emily L.*

Marguerite Duras, *L’Été 80*.

Marguerite Duras, *Moderato cantabile*.

Marguerite Duras, *Savannah bay*.

Tony Duvert, *L’île Atlantique*.

Jean Echenoz, *Cherokee*.

Jean Echenoz, *L’Équipée malaise*.

Jean Echenoz, *Les Grandes Blondes*.

Jean Echenoz, *Je m’en vais*.

Jean Echenoz, *Lac*.

Jean Echenoz, *Nous trois*.

Christian Gailly, *Be-Bop*.

Christian Gailly, *Les Evadés*.

Christian Gailly, *L’Incident*.

Christian Gailly, *K.622*.

Christian Gailly, *Nuage rouge*.

Christian Gailly, *Un soir au club*.

Anne Godard, *L’Inconsolable*,

Bernard-Marie Koltès, *Une part de ma vie*.

Hélène Lenoir, *La Brisure*.

Hélène Lenoir, *L’Entracte*.

Hélène Lenoir, *Son nom d’avant*.

Robert Linhart, *L’Établi*.

Laurent Mauvignier, *Apprendre à finir*.

Laurent Mauvignier, *Dans la foule*.

Laurent Mauvignier, *Des hommes*.

Laurent Mauvignier, *Loin d’eux*.

Marie NDiaye, *En famille*.

Marie NDiaye, *Rosie Carpe*.

Marie NDiaye, *La Sorcière*.

Marie NDiaye, *Un temps de saison*.

Christian Oster, *Loin d’Odile*.

Christian Oster, *Mon grand appartement*.
Christian Oster, *Une femme de ménage*.
Robert Pinget, *L'Inquisiteur*.
Robert Pinget, *Monsieur Songe suivi de Le Harnais et Charrue*.
Jean Rouaud, *Les Champs d'honneur*.
Jean Rouaud, *Des hommes illustres*.
Jean Rouaud, *Pour vos cadeaux*.
Eugène Savitzkaya, *Exquise Louise*.
Eugène Savitzkaya, *Marin mon cœur*.
Inge Scholl, *La Rose Blanche*.
Claude Simon, *L'Acacia*.
Claude Simon, *Les Géorgiques*.
Claude Simon, *L'Herbe*.
Claude Simon, *La Route des Flandres*.
Claude Simon, *Le Tramway*.
Jean-Philippe Toussaint, *L'Appareil-photo*.
Jean-Philippe Toussaint, *Faire l'amour*.
Jean-Philippe Toussaint, *Fuir*.
Jean-Philippe Toussaint, *La Salle de bain*.
Jean-Philippe Toussaint, *La Télévision*.
Boris Vian, *L'Automne à Pékin*.
Tanguy Viel, *L'Absolue Perfection du crime*.
Tanguy Viel, *Insoupçonnable*.
Antoine Volodine, *Le Port intérieur*.
Elie Wiesel, *La Nuit*.

Collection "double"
Les Editions de Minuit

De même que Dante chemine de cercle en cercle pour atteindre son *Enfer* ou son *Paradis*, de même est-ce, chacun dans un cercle bien distinct, que Samuel Beckett situe les trois principaux protagonistes de sa trilogie, *Molloy*, *Malone meurt* et *L'Innommable*, afin qu'ils atteignent, peut-être, le néant auquel ils aspirent. D'un roman à l'autre, ce cercle est de plus en plus réduit.

Le cercle imparti à l'innommable se réduit à un point, c'est le trou noir au centre d'une galaxie, là où l'espace-temps se déforme, où tout est happé et s'engouffre sans pour autant disparaître.

L'être qui réside en ce point est nécessairement sans nom puisqu'il s'agit de « je », ce « moi » à jamais non identifiable. Figé, le corps de l'innommable est incapable du moindre mouvement. Cependant il a « à parler ». Ses précédents personnages, Molloy, Malone et les autres passent et repassent, tournant autour de lui. Ils semblent avoir ourdi un complot pour le contraindre à continuer d'être, le forcer donc à continuer de dire. Alors l'innommable va créer d'autres mondes, donner voix à d'autres lui-même. Les personnages qu'il devra « *essayer d'être* » – avec lucidité, mais sans jamais se départir de son humour –, seront tour à tour Mahood, homme-tronc fiché dans une jarre, puis Worm, visage indistinct qui n'est qu'oreille « *tressillante* » et terrible inquiétude d'un unique « *œil aux aguets* ».

Samuel Beckett (1906-1989), prix Nobel de littérature en 1969, a écrit L'Innommable, en français, en 1949. Ce roman est le dernier volet de la trilogie qu'il forme avec Molloy (« double » n° 7) et Malone meurt (« double » n° 30).

SAMUEL BECKETT

L'INNOMMABLE

